Siepmann's French Series

Advanced

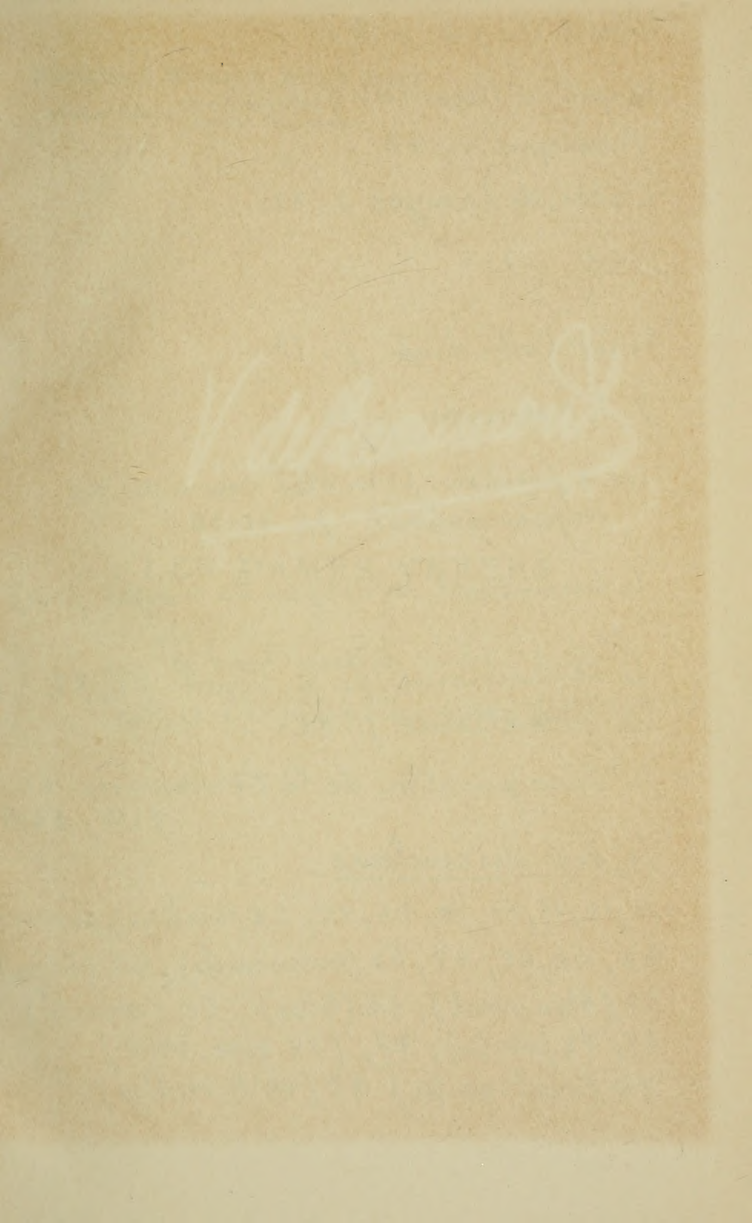
LES DAMES VERTES

GEORGE SAND

ADAPTED AND EDITED BY

EUGÈNE PELLISSIER





Psychologie pp 81, 85

Vocation Romantique 80

Musique p. 43

L'abbé de Lamyre p. 32

Nuit p. 2

Forêt Cathédrale p. 73

J. J. Rousseau p. 30

Les 3 positions possibles vis-à-vis du supra-naturel pp 31-34

Le surnaturel n'est pas la magie p. 49

Le Féminisme de G. Sand 51, 82

Le Socialisme p. 82

L'Imagination de la Romancière 65-71
p. 36, 83-84

Le Jeu des couleurs -

10, 12, 13, 17, 19, 24, 25, 26 (vertige), 41 (vertu)
42, 44, 45, 47, 50 (émeraude), 52 (bleu)
54 (bleu-vert), 56 (bleu), 60 (vérité)
67, 72 (vertu), 77, (78 rose-vert)
84 (vert-vertu) 85 (vert-vertige) -

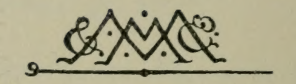
7. S -

Siepmann's Advanced French Series

General Editors { Otto Siepmann / Eugène Pellissier

LES DAMES VERTES

ou "le vert mène à la vertu"!
(est-ce l'explication aussi d'Alceste?)



MACMILLAN AND CO., Limited
LONDON · BOMBAY · CALCUTTA
MELBOURNE

THE MACMILLAN COMPANY
NEW YORK · BOSTON · CHICAGO
ATLANTA · SAN FRANCISCO

THE MACMILLAN CO. OF CANADA, Ltd.
TORONTO

LES DAMES VERTES

PAR

GEORGE SAND

ADAPTED AND EDITED

BY

EUGÈNE PELLISSIER

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE DU HAVRE
FORMERLY ASSISTANT MASTER AT CLIFTON COLLEGE
AND LECTURER AT THE UNIVERSITY COLLEGE, BRISTOL

MACMILLAN AND CO., LIMITED
ST. MARTIN'S STREET, LONDON

1911

CONTENTS

	PAGE
Introduction	vii
Text	1
Notes	87
Appendices by the General Editors—	
I. Words and Phrases for *viva voce* Drill	113
II. Sentences on Syntax and Idioms for *viva voce* Practice . . .	121
III. Passages for Translation into French	132

INTRODUCTION

Aurore Dupin, who was to become so famous under the *nom de plume* of George Sand,[1] was the great-granddaughter of the Maréchal de Saxe. She was born in 1804, and until the age of thirteen was brought up by her grandmother at her château of Nohant, in the department of Indre. She then spent three years in the "Couvent des Dames anglaises" at Paris, where she felt very keenly the loss of the freedom she had hitherto enjoyed in her beloved Berry. In 1820 she returned to Nohant, and having thus regained her liberty, spent most of her time in promiscuous reading. Philosophy seems to have attracted her no less than poetry, and she was an enthusiastic admirer of Jean-Jacques Rousseau as well as of Byron. Two years later she was married to Baron Dudevant, whose cold, harsh nature and overbearing ways soon made her very unhappy, and from whom she separated in 1831, though it was not until 1836 that she obtained a judicial separation with the care of her two children, a son and a daughter.

Having now to earn her living, she went to Paris

[1] Thou large-brained woman and large-hearted man,
Self-called George Sand!—Mrs. Browning.

and devoted herself to literature. After contributing a few articles to the daily press, notably to the *Figaro*, she wrote, in conjunction with Jules Sandeau, a novel entitled *Rose et Blanche*, which appeared in 1831 with the pseudonym Jules Sand. Encouraged by the reception it met with, she published the following year, under the name of George Sand, another novel, entirely her own work, *Indiana*, which at once placed her in the foremost rank of the writers of fiction.

Shortly after her return from Italy, where she had gone with the poet Alfred de Musset,[1] she became acquainted with the leaders of the advanced political party, whose humanitarian ideas she embraced with all the fervour of her generous nature. She hailed with delight the revolution of 1848, and frequently used her pen to defend the principles of liberty. The failure of the Republic, however, soon made her give up politics, and she retired to Nohant, where she led, in the quiet of the country, a life of wonderful literary activity. She died in 1876.

George Sand's career is divided by most critics into four periods. In the first, influenced by Rousseau and impatiently bearing the misery of her married life, she inveighs against what she calls social prejudices, and advocates the "sacred" rights of love. *Indiana* (1832), *Valentine* (1832), *Lélia* (1833), *André* (1834), *Jacques* (1834), *Leone Leoni* (1834), *Mauprat* (1837), *La Dernière Aldini* (1837), are all the outcome of the same romantic

[1] The incidents of that famous journey are referred to in several of her works, *Le Secrétaire intime* (1834), *Lettres d'un voyageur* (1834), and especially *Elle et lui* (1859).

and often extravagant feelings. In the second, under the inspiration of the thinkers and politicians whose acquaintance she has made, Barbès, Lamennais, Pierre Leroux, Ledru-Rollin, Jean Raynaud, she writes socialistic and humanitarian novels, such as *Le Compagnon du tour de France* (1840), *Les Sept Cordes de la lyre* (1840), *Consuelo* (1842), *La Comtesse de Rudoldstadt* (1843), *Le Meunier d'Angibault* (1845). To the third period belong her delightful rustic idyls, which Sainte-Beuve called "les Géorgiques de la France"—*La Mare au diable* (1846), *La Petite Fadette* (1848), *François le champi* (1850), *Les Maîtres sonneurs* (1853). Finally, after relating her personal experiences in the autobiography entitled *Histoire de ma vie* (1854), she gives, in the full possession of her genius, a long series of charming works in which the picture of pure love is combined with the most exquisite descriptions of scenery—*Mont-Revêche* (1855), *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1858), *L'Homme de neige* (1859), *Jean de la Roche* (1860), *Le Marquis de Villemer* (1861), *Valvèdre* (1861), *La Confession d'une jeune fille* (1865), *Monsieur Sylvestre* (1866), *Mlle Merquem* (1868), *Mlle de la Quintinie* (1868), *Pierre qui roule* (1869), etc.

In the complete edition of her works, which comprises over a hundred volumes, four bear the title of *Théâtre*, without reckoning her *Théâtre de Nohant*, a collection of short dramatic pieces composed for the amusement of her children and grandchildren, and performed at Nohant by marionettes. But her plays—*Le Pressoir*, *Claudie*, *Mauprat*, *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, *Le Marquis de Villemer*, etc.—most of which

are drawn from her novels, though favourably received by the public, did not add much to her fame. It is as a novelist that she will live. If her early romantic and socialistic books with their over-strained sentiment and turgid philosophical theories now appear somewhat old-fashioned, those she wrote in the latter part of her life have kept all their freshness, and the deep feeling of nature with which they are imbued, the brilliance of the descriptions and the purity of the style, are likely for a long time to come to charm whoever reads them.

LES DAMES VERTES

I

Les Trois Pains

Chargé par mon père d'une mission très délicate, je me rendis, vers la fin de mai 1788, au château d'Ionis, entre Angers et Saumur.

J'avais vingt-deux ans, et j'exerçais déjà la profession d'avocat. Eu égard à mon âge, on ne me trouvait pas sans talent ; et le talent de mon père, avocat renommé dans sa localité, m'assurait, pour l'avenir, une brillante clientèle, pour peu que je fisse d'efforts pour n'être pas trop indigne de le remplacer. Mais j'eusse préféré les lettres, une vie plus rêveuse, un usage plus indépendant et plus personnel de mes facultés, une responsabilité moins soumise aux passions et aux intérêts d'autrui.

Comme ma famille était dans l'aisance et que j'étais fils unique, j'eusse pu choisir ma carrière ; mais j'eusse affligé mon père, qui s'enorgueillissait de sa compétence à me diriger dans le chemin qu'il m'avait frayé d'avance, et je l'aimais trop tendrement pour vouloir faire prévaloir mes instincts sur ses désirs.

Ce fut une soirée délicieuse que celle où j'achevai cette promenade à cheval à travers les bois qui entourent le vieux et magnifique château d'Ionis. J'étais bien monté, vêtu en cavalier avec une sorte de recherche, et accompagné d'un domestique dont je n'avais nul besoin, mais que ma mère avait eu l'innocente vanité de me donner pour la circonstance, voulant que son fils se présentât convenablement chez une des personnes les plus brillantes de notre clientèle.

La nuit s'éclairait mollement du feu doux de ses plus grandes étoiles. Un peu de brume voilait le scintillement de ces myriades d'astres secondaires qui clignotent comme des yeux ardents durant les nuits claires et froides. Celle-ci offrait un vrai ciel d'été, assez pur pour être encore lumineux et transparent, assez adouci pour ne pas effrayer de son incommensurable richesse. C'était, si je peux ainsi parler, un de ces doux firmaments qui vous permettent de penser encore à la terre, d'admirer les lignes vaporeuses de ses étroits horizons, de respirer sans dédain son atmosphère de fleurs et d'herbages, enfin de se dire qu'on est quelque chose dans l'immensité et d'oublier que l'on n'est qu'un atome dans l'infini.

A mesure que j'approchais du parc seigneurial, les sauvages parfums de la forêt s'imprégnaient de ceux des lilas et des acacias qui penchaient leurs têtes fleuries au-dessus du mur de ronde. Bientôt, à travers les bosquets, je vis briller les croisées du manoir. C'était un magnifique château de la renaissance, un chef-d'œuvre de goût mêlé de caprice, une de ces demeures où l'on se sent impressionné par je ne sais quoi d'ingénieux, d'élégant et de hardi qui, de l'imagination de l'architecte,

semble passer dans la vôtre et s'en emparer pour l'élever au-dessus des habitudes et des préoccupations du monde positif.

J'avoue que le cœur me battait bien fort en disant mon nom au laquais chargé de m'annoncer. Je n'avais jamais vu madame d'Ionis. Elle passait pour être la plus jolie femme du pays ; elle avait vingt-deux ans, un mari qui n'était ni beau ni aimable, et qui la négligeait pour les voyages. Son écriture était charmante, et elle trouvait moyen de montrer non seulement beaucoup de sens, mais encore beaucoup d'esprit dans ses lettres d'affaires. C'était, en outre, un très noble caractère. Voilà tout ce que je savais d'elle, et c'en était bien assez pour que j'eusse peur de paraître gauche et provincial.

Aussi ma première impression fut-elle comme de soulagement et de plaisir lorsque je me trouvai en présence de deux grosses vieilles femmes très laides, dont l'une, madame la douairière d'Ionis, m'annonça que sa bru était chez une de ses amies du voisinage et ne rentrerait probablement que le lendemain.

— Vous êtes quand même le bienvenu, ajouta cette matrone ; nous avons beaucoup d'amitié et de reconnaissance pour monsieur votre père, et il paraît que nous avons grand besoin de ses conseils, que vous êtes sans doute chargé de nous transmettre.

— Je venais de sa part pour parler d'affaires à madame d'Ionis. . . .

— La comtesse d'Ionis s'occupe d'affaires, en effet, reprit la douairière comme pour m'avertir d'une bévue commise. Elle s'y entend, elle a une bonne tête, et, en l'absence de mon fils, qui est à Vienne, c'est elle qui suit

cet ennuyeux et interminable procès. Il ne faut pas que vous comptiez sur moi pour la remplacer, car je n'y entends rien du tout, et tout ce que je peux faire, c'est de vous retenir jusqu'au retour de la comtesse en vous offrant un bon lit.

Comme mon père m'avait donné plusieurs jours pour m'acquitter de ma commission, je n'avais rien de mieux à faire que d'attendre notre belle cliente, et j'étais, vis-à-vis d'elle et de sa famille, un envoyé assez utile pour avoir droit à une très cordiale hospitalité. Je ne me fis donc pas prier pour rester chez elle.

J'avais, un peu de timidité passée, aussi bon ton que qui que ce soit, ayant déjà vu chez mon père des spécimens de toutes les classes de la société. La douairière parut s'en apercevoir au bout de quelques instants, et ne plus se faire de violence pour accueillir, sinon en égal, du moins en ami, le fils de l'avocat de la maison.

Pendant qu'elle me faisait la conversation, en femme à qui l'usage tient lieu d'esprit, j'eus le loisir d'examiner et sa figure et celle de l'autre matrone, encore plus grasse qu'elle, qui, assise à quelque distance et remplissant le fond d'un ouvrage de tapisserie, ne desserrait pas les dents et levait à peine les yeux sur moi. Elle était mise à peu près comme la douairière : robe de soie foncée, manches collantes, fichu de dentelle noire passé par-dessus un bonnet blanc et noué sous le menton. Mais tout cela était moins propre et moins frais ; les mains étaient moins blanches, quoique aussi potelées ; le type plus vulgaire, bien que la vulgarité fût déjà très accusée dans les traits lourds de la grosse douairière d'Ionis.

Bref, je ne doutai plus de sa condition de fille de compagnie, lorsque la douairière lui dit :

— Zéphyrine, il ne faut pas oublier que M. Nivières est jeune et qu'il peut avoir encore faim, au moment de s'endormir. Faites-lui mettre un ambigu dans son appartement.

La monumentale Zéphyrine se leva ; elle était aussi grande que grosse.

— Et surtout, lui dit sa maîtresse lorsqu'elle fut au moment de sortir, qu'on n'oublie pas le pain.

— Le pain ? dit Zéphyrine d'une petite voix grêle et voilée qui faisait un plaisant contraste avec sa stature.

Puis elle répéta :

— Le pain ? avec une intonation bien marquée de doute et de surprise.

— Les pains ! répondit la douairière avec autorité.

Zéphyrine parut hésiter un instant et sortit ; mais sa maîtresse la rappela aussitôt pour lui faire cette étrange recommandation :

— Trois pains !

Zéphyrine ouvrit la bouche pour répondre, leva tant soit peu les épaules et disparut.

— Trois pains ! m'écriai-je à mon tour. Mais quel appétit me supposez-vous donc, madame la comtesse ?

— Oh ! ce n'est rien, dit-elle. Ils sont tout petits !

Elle garda un instant le silence. Je cherchais un peu ce que je trouverais à lui dire pour relever la conversation, en attendant que j'eusse le droit de me retirer, lorsqu'elle parut en proie à une certaine perplexité, porta la main au gland de la sonnette et s'arrêta pour dire, comme se parlant à elle-même :

— Pourtant, trois pains ! . . .

— C'est beaucoup, en effet, repris-je en réprimant une grande envie de rire.

Elle me regarda, étonnée, ne se rendant pas compte d'avoir parlé tout haut.

— Vous parlez du procès ? dit-elle comme pour me faire oublier sa distraction : c'est beaucoup, ce qu'on nous réclame ! Croyez-vous que nous le gagnerons ?

Mais elle écouta fort peu mes réponses évasives, et sonna décidément ; un domestique vint, à qui elle demanda Zéphyrine. Zéphyrine revint, à qui elle parla dans l'oreille ; après quoi elle parut tranquillisée et se mit à babiller avec moi, en bonne commère très bornée, mais bienveillante et presque maternelle, me questionnant sur mes goûts, mon caractère, mes relations et mes plaisirs. Je me fis plus enfant que je n'étais pour la mettre à son aise ; car je remarquai vite qu'elle était de ces femmes du grand monde qui ont su se passer de la plus médiocre intelligence, et qui n'ont aucun besoin d'en rencontrer davantage chez les autres.

En somme, elle avait tant de bonhomie que je ne m'ennuyai pas beaucoup avec elle pendant une heure, et que je n'attendis pas avec trop d'impatience la permission de la quitter.

Un valet de chambre me conduisit à mon appartement ; car c'était presque un appartement complet : trois pièces fort belles, très vastes, et meublées avec beaucoup de luxe. Mon propre domestique, à qui ma bonne mère avait fait la leçon, était dans ma chambre à coucher, attendant l'honneur de me déshabiller, afin de

paraître aussi instruit de son devoir que les valets de grande maison.

— C'est fort bien, mon cher Baptiste, lui dis-je quand nous fûmes seuls ensemble, mais tu peux aller dormir. Je me coucherai moi-même et me déshabillerai en personne, comme j'ai fait depuis que je suis au monde.

Baptiste me souhaita une bonne nuit et me quitta. Il n'était que dix heures. Je n'avais nulle envie de dormir si tôt, et je me disposais à aller examiner les meubles et les tableaux de mon salon, lorsque mes yeux tombèrent sur l'ambigu qui m'avait été servi dans ma chambre, près de la cheminée, et les trois pains m'apparurent dans une mystérieuse symétrie.

Ils étaient passablement gros et placés au centre du plateau de laque, dans une jolie corbeille de vieux saxe, avec une belle salière d'argent au millieu, et trois serviettes damassées à l'entour.

— Que diable y a-t-il dans l'arrangement de cette corbeille ? me demandai-je, et pourquoi cet accessoire vulgaire de mon souper, le pain, a-t-il tant tourmenté ma vieille hôtesse ? Pourquoi trois pains si expressément recommandés ? Pourquoi pas quatre, pourquoi pas dix, si l'on me prend pour un ogre ? Et, au fait, voilà un très copieux ambigu, et des flacons de vin avec des étiquettes qui promettent beaucoup ; mais pourquoi trois carafes d'eau ? Voilà qui redevient mystérieux et bizarre. Cette bonne vieille comtesse s'imagine-t-elle que je suis triple, ou que j'apporte deux convives dans ma valise ?

Je méditais sur cette énigme, lorsqu'on frappa à la porte de l'antichambre.

— Entrez ! criai-je sans me déranger, pensant que Baptiste avait oublié quelque chose.

Quelle fut ma surprise de voir apparaître, en coiffe de nuit, la puissante Zéphyrine, tenant d'une main un bougeoir, de l'autre mettant un doigt sur ses lèvres, et s'avançant vers moi avec la risible prétention de ne pas faire crier le parquet sous ses pas d'éléphant !

— Monsieur, me dit la bonne vieille fille, je viens vous expliquer la singularité . . . les trois carafes . . . et les trois pains !

— Ah ! volontiers, répondis-je en lui offrant un fauteuil ; j'étais justement fort intrigué.

— Comme femme de charge, dit Zéphyrine refusant de s'asseoir et tenant toujours sa bougie, je serais bien mortifiée que monsieur crût de ma part à une mauvaise plaisanterie. Je ne me permettrais pas . . . Et pourtant je viens demander à monsieur de s'y prêter pour ne pas mécontenter ma maîtresse.

— Parlez, mademoiselle Zéphyrine ; je ne suis pas d'humeur à me fâcher d'une plaisanterie, surtout si elle est divertissante.

— Oh ! non, monsieur, elle n'a rien de bien amusant, mais elle n'a rien de désagréable non plus. Voici ce que c'est. Madame la comtesse douairière est très . . . elle a une tête bien . . .

Zéphyrine s'arrêta court. Elle aimait ou craignait la douairière et ne pouvait se décider à la critiquer. Son embarras était comique.

— Voyons, lui dis-je pour l'encourager dans ses révélations : madame la comtesse douairière est un peu taquine, un peu moqueuse ?

— Non, monsieur, non ! elle est de très bonne foi ; elle croit . . . elle s'imagine . . .

Je cherchais en vain ce que la douairière pouvait s'imaginer, lorsque Zéphyrine ajouta avec effort :

— Enfin, monsieur, ma pauvre maîtresse croit aux esprits !

— Soit ! répondis-je. Elle n'est pas la seule personne de son sexe et de son âge qui ait cette croyance, et cela ne fait de tort à personne.

— Mais cela fait quelquefois du mal à ceux qui s'en effrayent, et, si monsieur craignait quelque chose dans cet appartement, je puis lui jurer qu'il n'y revient rien du tout.

— Tant pis ! j'aurais été bien content d'y voir quelque chose de surnaturel. . . Les apparitions font partie des vieux manoirs, et celui-ci est si beau que je ne m'y serais représenté que des fantômes très agréables.

— Vraiment ! monsieur a donc entendu parler de quelque chose ?

— Relativement à ce château et à cet appartement ? Jamais ; j'attends que vous m'appreniez. . .

— Eh bien, monsieur, voici ce que c'est. En l'année . . . je ne sais plus, mais c'était sous Henri II, monsieur doit savoir mieux que moi combien il y a de temps de cela : il y avait ici trois demoiselles, héritières de la famille d'Ionis, belles comme le jour, et si aimables qu'elles étaient adorées de tout le monde. Une méchante dame de la cour, qui était jalouse d'elles, et de la plus jeune en particulier, fit mettre du poison dans l'eau d'une fontaine dont elles burent et dont on se servait pour faire leur pain. Toutes trois moururent

dans la même nuit, et, à ce que l'on prétend, dans la chambre où nous voici. Mais cela n'est pas bien sûr, et on ne se l'est imaginé que depuis peu. On faisait bien, dans le pays, un conte sur trois dames blanches qui s'étaient montrées longtemps dans le château et les jardins ; mais c'était si vieux qu'on n'y pensait plus et que personne n'y croyait, lorsqu'un des amis de la maison, M. l'abbé de Lamyre, qui est un esprit gai et un beau parleur, ayant dormi dans cette chambre, rêva ou prétendit avoir rêvé de trois femmes vertes qui étaient venues lui faire des prédictions. Et, comme il vit que son rêve intéressait madame la douairière et divertissait la jeune comtesse sa bru, il inventa tout ce qu'il voulut et fit parler ses revenants à sa fantaisie, si bien que madame la douairière est persuadée que l'on pourrait savoir l'avenir de la famille et celui du procès qui tourmente M. le comte, en venant à bout de faire revenir et parler ces fantômes. Mais, comme toutes les personnes que l'on a logées ici n'ont rien vu du tout et n'ont fait que rire de ses questions, elle a résolu d'y faire coucher celles qui, n'étant prévenues de rien, ne songeraient ni à inventer des apparitions, ni à cacher celles qu'elles pourraient voir. Voilà pourquoi elle a commandé qu'on vous mît dans cette chambre, sans vous rien dire ; mais, comme madame n'est pas bien . . . fine, peut-être ! elle n'a pas pu s'empêcher de me parler devant vous des trois pains.

— Certainement les trois pains d'abord, et les trois carafes ensuite, étaient faits pour me donner à penser. Pourtant je confesse que je ne trouve absolument rien qui ait rapport . . .

— Les trois demoiselles du temps de Henri II ont été empoisonnées par le pain et l'eau !

— Je vois bien la relation, mais je ne comprends pas que cette offrande, si c'en est une, puisse leur être bien agréable. Qu'en pensez-vous vous-même ?

— Je pense que là où sont leurs âmes, elles n'en savent rien, ou s'en soucient fort peu, dit Zéphyrine d'un air de supériorité modeste. Mais il faut que vous sachiez comment ces idées-là sont venues à ma bonne vieille maîtresse. Je vous apporte le manuscrit que madame d'Ionis, sa belle-fille, madame Caroline, comme nous l'appelons ici, a relevé elle-même sur de vieux griffonnages trouvés dans les archives de la famille. Cette lecture vous intéressera plus que ma conversation, et je vais vous souhaiter le bonsoir. . . après, cependant, vous avoir adressé une petite prière.

— De tout mon cœur, ma bonne demoiselle : que puis-je faire pour vous ?

— Ne dire à personne au monde, si ce n'est à madame Caroline, qui ne le trouvera pas mauvais, que je vous ai prévenu ; car madame la douairière me gronderait et ne se fierait plus à moi.

— Je vous le promets ; et que dois-je dire demain, si l'on m'interroge sur mes visions ?

— Ah ! voilà, monsieur. . . Il faut que vous ayez la bonté d'inventer quelque chose, un rêve sans suite ni sens, ce que vous voudrez, pourvu qu'il y soit question de trois demoiselles : autrement madame la douairière sera comme une âme en peine et s'en prendra à moi, disant que je n'ai pas mis les pains, les carafes et la salière, ou bien que je vous ai averti, et que votre in-

crédulité a fait manquer l'apparition. Elle est persuadée de la mauvaise humeur de *ces dames*, et du refus qu'elles font de se montrer à ceux qui se moquent d'avance, ne fût-ce que dans leur pensée.

Resté seul, après avoir promis à Zéphyrine de me prêter à la fantaisie de sa maîtresse, j'ouvris et lus le manuscrit dont je ne rapporterai que les circonstances relatives à mon histoire. Celle des demoiselles d'Ionis me parut une pure légende, racontée par madame d'Ionis sur la foi de documents peu authentiques, qu'elle critiquait elle-même de ce ton léger et railleur qui était alors de mode.

Je passe donc sous silence la chronique froidement commentée des trois mortes, qui m'avait paru plus intéressante dans les sobres paroles de Zéphyrine, et je rapporterai seulement le fragment suivant, transcrit par madame d'Ionis, d'un manuscrit daté de 1650 et rédigé par un ancien chapelain du château :

" Il est de fait que j'ai ouï raconter, dans ma jeunesse, comme quoi le château d'Ionis fut hanté par des esprits, au nombre de trois, et montrant l'apparence de dames richement habillées, lesquelles, sans menacer personne, paraissaient chercher quelque chose dans les chambres de la maison. Les messes et prières dites à leur intention ne les ayant pu empêcher de revenir, on s'imagina de faire bénir trois pains blancs et de les mettre en la chambre où les demoiselles d'Ionis avaient décédé. Cette nuit-là elles vinrent sans faire de bruit ni effrayer personne de leur vue, et on trouva, le lendemain, qu'elles avaient comme grignoté les pains, à la manière des souris, mais n'en avaient rien emporté ; et, la nuit

suivante, elles recommencèrent à se plaindre et faire crier les huis et grincer les targettes. C'est pourquoi on imagina de leur mettre trois cruches d'eau claire, dont elles ne burent point, mais dont elles répandirent une partie. Enfin le prieur de Saint-* * * conseilla de les apaiser tout à fait en leur offrant une salière remplie de sel blanc, par la raison qu'elles avaient été empoisonnées dans un pain sans sel ; et, dès que la chose fut faite, on les entendit chanter un très beau cantique, où l'on assure qu'elles promettaient, en latin, des bénédictions et d'heureuses fortunes à la branche cadette d'Ionis, qui avait recueilli leur héritage.

"Ceci se passa, m'a-t-on dit, du temps du roi Henri IV, et, depuis, on n'en a plus entendu parler ; mais c'est une croyance qui a duré longtemps après, dans la maison d'Ionis, qu'en leur faisant cette offrande à minuit, on peut les attirer et savoir d'elles les choses de l'avenir. On dit même que, si trois pains, trois carafes et une salière se trouvent par l'effet du hasard sur une table dans le château, on voit ou on entend, en ce lieu, des choses surprenantes."

Je restai quelque temps absorbé, non par l'effet de cette lecture, mais bien par la jolie écriture de madame d'Ionis et par l'élégante rédaction des réflexions qui accompagnaient la légende. . . .

J'avais emporté un dossier que mon père m'avait engagé à étudier. Je l'ouvris consciencieusement ; mais, après en avoir lu quelques pages avec les yeux, sans qu'un seul mot arrivât à mon cerveau, je reconnus que cette manière d'étudier était parfaitement inutile, et je pris le sage parti d'y renoncer. Je crus réparer ma pa-

resse en pensant sérieusement au procès des d'Ionis, et je préparai les arguments par lesquels je devais convaincre la comtesse de la marche à suivre.

Au milieu de cet important travail, la faim me prit. Je me disposai donc à faire honneur au pâté qui me souriait à travers mes dossiers, et je dépliai la serviette posée sur mon assiette, où, à ma grande surprise, je trouvai un quatrième pain.

Cette surprise céda vite à un raisonnement très simple : si, dans les projets et prévisions de la douairière, les trois pains cabalistiques devaient rester intacts, il était naturel qu'on en eût consacré un à la satisfaction de mon appétit. Je goûtai les vins et les trouvai d'une si bonne qualité que je fis généreusement aux fantômes le sacrifice de ne pas entamer une seule des carafes d'eau qui leur étaient destinées.

Et, tout en mangeant avec grand plaisir, je me mis à me demander comment je raconterais les prodiges que je ne pouvais me dispenser d'avoir vus. Je regrettais que Zéphyrine ne m'eût pas donné plus de détails sur les fantaisies présumées des trois mortes. L'extrait du manuscrit de 1650 n'était pas assez explicite : ces dames devaient-elles attendre que je fusse endormi pour venir, comme des souris, grignoter sur ma table les pains dont on les savait si friandes ? ou bien allaient-elles m'apparaître d'un moment à l'autre, et s'asseoir, l'une à ma gauche, la seconde à ma droite, et la troisième en face de moi ?

Minuit sonna, c'était l'heure classique, l'heure fatale !

II

L'Apparition

Minuit sonna jusqu'au douzième coup, sans qu'aucune apparition se produisît. Je me levai, pensant que j'en étais quitte : j'avais fini de manger, et, après une douzaine de lieues à cheval, je commençais à sentir le besoin du sommeil, lorsque l'horloge du château, qui avait un très beau timbre grave et retentissant, se mit à recommencer les quatre quarts et les douze heures avec une lenteur imposante.

Avouerai-je que je me sentis un peu ému de cette sorte de retour de l'heure fantastique que je croyais révolue ? Pourquoi pas ? J'avais fait jusque-là si bonne contenance de philosophe ! Pour être un fervent disciple de la raison, je n'en étais pas moins un très jeune homme, et un homme d'imagination, élevé sur les genoux d'une mère qui croyait encore fermement à toutes les légendes dont elle m'avait bercé, lesquelles ne m'avaient pas toujours fait rire.

Je m'aperçus de l'imperceptible malaise que j'éprouvais, et, pour le combattre, car j'en fus très honteux, je me hâtai de me déshabiller. L'horloge avait fini, j'étais dans mon lit, et j'allais souffler ma bougie, lorsqu'une horloge plus éloignée du village se mit à sonner à son tour les quatre quarts et les douze heures, mais d'une voix si lugubre et avec une si mortelle nonchalance que j'en fus sérieusement impatienté. Pour peu qu'elle eût, comme

celle du château, double sonnerie, il n'y avait pas de raison pour en finir.

Il me sembla, en effet, pendant quelques minutes, que je l'entendais recommencer et qu'elle sonnait trente-sept heures ; mais c'était une pure illusion, comme je m'en assurai en ouvrant ma fenêtre. Le plus profond silence régnait dans le château et dans la campagne. Le ciel était voilé ; on n'apercevait plus aucune étoile ; l'air était lourd, et je voyais des volées de phalènes s'agiter dans le rayon de lumière que ma bougie projetait au dehors. Leur inquiétude était un signe d'orage. Comme j'ai toujours beaucoup aimé l'orage, je me plus à en respirer les approches. De courtes rafales m'apportaient le parfum des fleurs du jardin. Le rossignol chanta encore une fois et se tut pour chercher un abri. J'oubliai ma sotte émotion en jouissant du spectacle de la réalité.

Mais le vent se leva et me chassa de la fenêtre, dont il semblait vouloir emporter les rideaux. Je fermai tout, et, avant de me recoucher, je voulus braver les spectres et satisfaire Zéphyrine en accomplissant avec conscience ce que je présumai être les rites de l'évocation. Je nettoyai la table et en ôtai les restes de mon repas. Je plaçai les trois carafes autour de la corbeille. Je n'avais pas dérangé le sel, et, voulant me venger de moi-même en provoquant jusqu'au bout ma propre imagination, je mis trois chaises autour de la table et trois flambeaux sur la table, un devant chaque fauteuil. Après quoi j'éteignis tout et m'endormis tranquillement.

Il faut croire que mon premier sommeil fut très profond, car je ne sais ce que devint l'orage, et ce ne

fut pas lui qui me réveilla ; ce fut un cliquetis de verres sur la table, que j'entendis d'abord à travers je ne sais quels rêves, et que je finis par entendre en réalité. J'ouvris les yeux, et . . . me croie qui voudra, mais je fus témoin de choses si surprenantes qu'après vingt ans le moindre détail en est resté dans ma mémoire, aussi net que le premier jour.

Il y avait de la clarté dans ma chambre, bien que je ne visse aucun flambeau allumé. C'était comme une lueur verte très vague, qui semblait partir de la cheminée. Cette faible clarté me permit de voir, non pas distinctement, mais assurément, trois personnes, ou plutôt trois formes assises sur les fauteuils que j'avais disposés autour de la table, l'une à droite, l'autre à gauche, la troisième entre les deux premières, vis-à-vis de la cheminée et le dos tourné à mon lit.

A mesure que ma vue s'habituait à cette lueur, je croyais reconnaître, dans ces trois ombres, des femmes vêtues ou plutôt enveloppées de voiles d'un blanc verdâtre, très amples, qui par moments me semblaient être des nuages, et qui leur cachaient entièrement la figure, la taille et les mains. Je ne sais si elles agissaient, mais je ne pouvais saisir aucun de leurs mouvements, et cependant le cliquetis des carafes continuait, comme si elles les eussent poussées et heurtées, selon une sorte de rhythme, contre la corbeille de porcelaine.

Après quelques instants accordés, je le confesse, à une terreur très vive, je pensai que j'étais dupe d'une mystification, et je tirai brusquement mon rideau et me rhabillai à la hâte.

Quand ce fut fait, j'écartai le rideau. Mais quoi ! plus rien ! tout avait disparu. J'étais dans une obscurité profonde.

A cette époque on n'avait pas trouvé le moyen de se procurer instantanément de la lumière ; je n'avais pas même celui de m'en procurer lentement à l'aide de la pierre à fusil. Je fus réduit à m'approcher à tâtons de la table, où je ne trouvai absolument rien que les fauteuils, les carafes, les flambeaux et les pains, dans l'ordre où je les avais placés. Aucun bruit appréciable n'avait trahi le départ des étranges visiteuses : il est vrai que le vent soufflait encore très fort et s'engouffrait en plaintes lamentables dans la vaste cheminée de ma chambre.

J'ouvris la fenêtre et ma jalousie, contre laquelle j'eus à lutter pour l'assujettir. Il ne faisait pas encore jour, et le peu de transparence de l'air extérieur ne me permit pas de voir toutes les parties de ma chambre. Je fus réduit à tâtonner partout, ne voulant pas appeler, tant je craignais de paraître effrayé. Je passai dans le salon et dans l'autre pièce, me livrant sans plus de bruit aux mêmes recherches, et je revins m'asseoir sur mon lit pour faire sonner ma montre et songer à mon aventure.

Ma montre était arrêtée et les horloges du dehors sonnèrent une demie, comme pour me déclarer qu'il n'y avait pas moyen de savoir l'heure.

Je résolus d'attendre sur mon lit le retour du sommeil sans me déshabiller, en cas de mystification nouvelle.

Je ne pus me rendormir. Je me sentais cependant

fatigué, et le vent me berçait irrésistiblement ; je m'assoupissais à chaque instant ; mais, à chaque instant, je rouvrais les yeux et regardais, malgré moi, dans le noir et dans le vide avec méfiance.

Je commençais enfin à sommeiller, lorsque le cliquetis recommença, et, cette fois, ouvrant les yeux bien grands, mais ne bougeant pas, je vis les trois spectres à leur place, avec leurs voiles verts flottant dans la lueur verte qui partait de la cheminée.

Je feignis de dormir, car il est probable que l'on ne pouvait voir mes yeux ouverts dans l'ombre de l'alcôve, et j'observai attentivement. Je n'étais plus effrayé ; je n'éprouvais plus que la curiosité de surprendre un mystère plaisant ou désagréable, une fantasmagorie très bien mise en scène par des personnages réels, ou . . . J'avoue que je ne trouvais pas de définition à la seconde hypothèse : elle ne pouvait être que folle et ridicule, et cependant elle me tourmentait comme admissible.

Je vis alors les trois ombres se lever, s'agiter et tourner rapidement et sans aucun bruit autour de la table, avec des gestes incompréhensibles. Elles m'avaient paru de médiocre stature tant qu'elles avaient été assises : debout, elles étaient aussi grandes que des hommes. Tout à coup une d'entre elles diminua, reprit la taille d'une femme, devint toute petite, grandit démesurément et se dirigea vers moi, pendant que les deux autres se tenaient debout sous le manteau de la cheminée.

Par un mouvement d'enfant, je mis mon oreiller sur ma figure, comme pour élever un obstacle entre moi et la vision. Puis j'eus honte de ma sottise, et je regardai attentivement. Le spectre était assis sur le fauteuil

placé au pied de mon lit. Je ne vis pas sa figure. La tête et le buste étaient, non pas ombragés, mais comme brisés par le rideau de l'alcôve. La lueur du foyer, devenue plus vive, dessinait seulement la moitié inférieure d'un corps et les plis d'un vêtement dont la forme et la couleur n'avaient plus rien de déterminé, mais dont la réalité ne pouvait plus être révoquée en doute.

Cela était d'une immobilité effrayante, comme si rien ne respirait sous cette sorte de linceul. J'attendis quelques instants qui me parurent un siècle. Je sentis que je perdais le sang-froid dont je m'étais armé. Je m'agitai sur mon lit ; j'eus la pensée de fuir je ne sais où. J'y résistai. Je passai la main sur mes yeux, puis je l'avançai résolument pour saisir le spectre par les plis de ce vêtement si visible et si bien éclairé : je ne touchai que le vide. Je m'élançai sur le fauteuil : c'était un fauteuil vide. Toute clarté et toute vision avaient disparu. Je recommençai à parcourir la chambre et les autres pièces. Comme la première fois, je les trouvai désertes. Bien certain de n'avoir, cette fois, ni rêvé ni dormi, je restai levé jusqu'au jour, qui ne tarda pas à paraître.

Il m'arriva, pendant ma terrible insomnie, de m'interroger sévèrement et de me faire une très dure et très injuste réprimande sur la faiblesse de mon esprit, sans songer à me dire que tout cela pouvait être l'effet d'une mauvaise digestion ou d'une influence atmosphérique. Cette idée me fût venue difficilement ; car, sauf un peu de fatigue et de mauvaise humeur, je ne me sentais pas du tout malade.

Bien résolu à ne me vanter à personne de l'aventure, je me couchai et dormis jusqu'à l'heure où Baptiste frappa chez moi pour m'avertir de l'approche du déjeuner. J'allai lui ouvrir après avoir constaté que ma porte était restée fermée au verrou, comme je m'en étais assuré avant de m'endormir; j'avais fait et je fis encore la même observation sur l'autre porte de mon appartement, je comptai les gros pitons de fer qui assujettissent les plaques des cheminées, je cherchai en vain la possibilité et les indices d'une porte secrète.

— A quoi bon, d'ailleurs? me disais-je mélancoliquement, pendant que Baptiste me poudrait les cheveux; n'ai-je pas vu un objet qui n'avait pas de consistance, une robe ou un suaire qui s'est évanoui sous ma main?

Sans cette circonstance concluante, j'aurais pu attribuer tout à une moquerie de madame d'Ionis; car j'appris de Baptiste qu'elle était rentrée la veille, vers minuit. . . .

Madame d'Ionis était au salon quand j'y entrai. Je vis une femme ravissante, mais beaucoup trop petite pour avoir figuré de sa personne dans mon trio de spectres. Elle n'avait, d'ailleurs, rien de fantastique ni de diaphane. C'était une beauté du genre réel, fraîche, gaie, vivante, portant avec grâce ce que l'on appelait, dans le style du temps, un aimable embonpoint, parlant avec finesse et justesse sur toutes choses, et laissant percer une grande énergie de caractère sous une grande douceur de formes.

Je compris, au bout de quelques paroles échangées avec elle, comment, grâce à tant d'esprit et de résolution, de franchise et d'adresse, elle venait à bout de vivre en

bonne intelligence avec un assez mauvais mari et une belle-mère très bornée.

A peine le déjeuner fut-il commencé que la douairière, m'examinant, me trouva souffrant et pâle, quoique j'eusse assez oublié mon aventure pour manger de bon appétit et me sentir doucement ému des aimables soins de ma belle hôtesse.

Me rappelant alors les recommandations de Zéphyrine, je m'empressai de dire que j'avais bien dormi et fait des rêves très agréables.

— Ah ! j'en étais sûre ! s'écria la vieille dame naïvement enchantée. On rêve toujours bien dans cette chambre-là ! Faites-nous part de vos rêves, monsieur Nivières.

— Ils ont été très confus ; je crois pourtant me rappeler une dame . . .

— Une seule ?

— Peut-être deux !

— Peut-être trois aussi ? dit madame d'Ionis en souriant.

— Précisément, madame, vous me rappelez qu'elles étaient trois !

— Jolies ? dit la douairière triomphante.

— Assez jolies, bien qu'un peu fanées.

— Vraiment ? reprit madame d'Ionis, qui semblait s'entendre avec les yeux de Zéphyrine, assise au petit bout de la table, pour me donner la réplique. Et que vous ont-elles dit ?

— Des choses incompréhensibles. Mais, si cela intéresse madame la comtesse douairière, je ferai mon possible pour m'en souvenir.

— Ah ! mon cher enfant, dit la douairière, cela m'intéresse à un point que je ne puis vous dire. Je vous expliquerai ça tout à l'heure. Commencez par nous raconter. . . .

— Raconter me sera bien difficile. Peut-on raconter un rêve ?

— Peut-être ! si on vous aidait dans vos souvenirs, dit avec un grand sang-froid madame d'Ionis, résignée à flatter la manie de sa belle-mère ; ne vous ont-elles point parlé de la prospérité future de cette maison ?

— Il me semble bien que oui, en effet.

— Ah ! vous voyez, Zéphyrine, s'écria la douairière ; vous qui ne croyez à rien ! et je parie qu'elles ont parlé du procès ! Dites, monsieur Nivières, dites bien tout !

Un regard de madame d'Ionis m'avertit de ne pas répondre. Je déclarai n'avoir pas entendu un mot du procès dans mes songes. La douairière en parut très contrariée, et se tranquillisa bientôt, en disant :

— Ça viendra ! ça viendra !

Ce *ça viendra* me sembla très désobligeant, bien qu'il fût dit avec une bienveillance optimiste. Je ne me souciais nullement de recommencer une aussi mauvaise nuit ; mais, à mon tour, je me résignai vite lorsque madame d'Ionis me dit à demi-voix, pendant que la douairière querellait Zéphyrine sur son incrédulité :

— C'est bien aimable à vous de vous prêter à la fantaisie du jour dans notre maison. J'espère que vous n'aurez, en effet, chez nous, que de bons rêves ; mais vous n'êtes pas absolument forcé de voir toutes les nuits ces trois demoiselles. Il suffit que vous en parliez aujourd'hui sans rire à mon excellente belle-mère. Cela

lui fait grand plaisir et ne compromet pas votre courage. Tous nos amis sont décidés à les voir pour avoir la paix.

Je fus assez dédommagé par l'air d'intimité confiante que prenait avec moi cette charmante femme, pour recouvrer ma gaieté ordinaire, et je me prêtai, durant tout le repas, à retrouver peu à peu le souvenir des choses merveilleuses qui m'avaient été révélées. Je promis surtout de longs jours à la douairière, de la part des trois dames vertes.

— Tout de bon ? Eh bien, vraiment, je n'en demande pas davantage.—A présent, ma fille, dit-elle à sa bru, vous qui racontez si bien, faites donc part à ce bon jeune homme de la cause de ses rêves et dites-lui l'histoire des trois demoiselles d'Ionis.

Je fis l'étonné. Madame d'Ionis demanda la permission de me confier le manuscrit qu'elle n'avait rédigé, disait-elle, que pour se dispenser de faire trop souvent le même récit.

Le déjeuner était fini. La douairière alla faire sa sieste.

— Il fait trop chaud pour aller au jardin en plein midi, me dit madame d'Ionis, et, pourtant, je ne veux pas vous faire travailler à ce maudit procès en sortant de table. Si vous voulez visiter l'intérieur du château, qui est assez intéressant, je vous servirai de guide.

— Accepter la proposition est d'un indiscret et d'un mal-appris, répondis-je, et pourtant j'en meurs d'envie.

— Eh bien, ne mourez pas, et venez, dit-elle. Viens avec nous, ma bonne Zéphyrine ; tu nous ouvriras les portes.

Madame d'Ionis me montra, en me les expliquant,

toutes les salles importantes, les statues, les peintures, les meubles rares et précieux que contenait le château. Elle mettait à tout une grâce incomparable et une complaisance inouïe. Je devenais amoureux, comme qui dirait à vue d'œil, amoureux au point d'être jaloux à l'idée qu'elle était peut-être aussi aimable avec tout le monde qu'elle l'était avec moi.

Nous arrivâmes ainsi dans une immense salle, divisée en deux galeries par une élégante rotonde. On appelait cette salle la bibliothèque, bien qu'une partie seulement fût consacrée aux livres. L'autre moitié était une sorte de musée de tableaux et d'objets d'art. La rotonde contenait une fontaine entourée de fleurs. Madame d'Ionis me fit remarquer ce monument précieux, que l'on avait récemment retiré des jardins pour le mettre à l'abri et le préserver d'accident, la chute d'une grosse branche l'ayant un peu endommagé dans une nuit d'orage.

C'était un rocher de marbre blanc sur lequel s'enlaçaient des monstres marins, et, au-dessus d'eux, sur la partie la plus élevée, était assise avec grâce une néréide, que l'on regardait comme un chef-d'œuvre. On attribuait ce groupe à Jean Goujon, ou tout au moins à l'un de ses meilleurs élèves.

La nymphe était drapée ; mais ces draperies, dont la partie supérieure de la poitrine et les bras jusqu'à l'épaule étaient seuls dégagés, n'empêchaient pas d'apprécier l'ensemble de ce type étrange qui caractérise la statuaire de la renaissance, ces proportions élancées, cette finesse dans la force, ce quelque chose de plus beau que nature qui étonne d'abord comme un rêve, et qui, peu à peu, s'empare de la plus enthousiaste région de l'esprit.

Je n'avais encore rien vu de cette statuaire nationale qui met la France de cette époque à côté de l'Italie de Michel-Ange. Je ne compris pas d'emblée ce que je voyais ; j'y étais mal disposé, d'ailleurs, par la comparaison de ce type surprenant avec la beauté rondelette et mignonne de madame d'Ionis.

— Arrêtons-nous ici, me dit-elle. Il y fait très bon et très frais. Si vous voulez, nous allons parler d'affaires. Zéphyrine, tu peux nous laisser.

Deux ou trois fois, depuis une heure, son beau regard m'avait donné le vertige ; mais je me sentais enchaîné par le respect, et je me mis à parler du procès avee une lucidité désespérée.

III

Le Procès

— Ainsi, me dit-elle après m'avoir écouté avec attention, il n'y a pas moyen de le perdre ?

— L'avis de mon père est que, pour le perdre, il faudrait le vouloir.

— Mais votre excellent père a bien compris que je le voulais absolument ?

— Non, madame, répondis-je avec fermeté, non ! mon père ne l'entend pas ainsi. Sa conscience lui défend de trahir les intérêts qui lui ont été confiés par M. le comte d'Ionis. Il croit que vous amènerez votre époux à une transaction, et il la rendra aussi acceptable que possible aux adversaires que vous protégez ; mais il ne se résoudra

jamais à vouloir persuader à M. d'Ionis que sa cause est mauvaise en justice.

— En justice légale ! répliqua-t-elle avec un triste et doux sourire ; mais, en justice vraie, en justice morale et naturelle, votre digne père sait bien que notre droit nous conduit à exercer une cruelle spoliation. Un avocat peut se montrer généreux, quand il sait qu'il ne sera pas désavoué par son principal client. Et c'est moi qui suis ce client, monsieur ! Il s'agit de ma fortune et non de celle de M. d'Ionis, que rien ne menace.

— Il est vrai, madame ; mais vous êtes en puissance de mari, et le mari, comme chef de la communauté . . .

— Ah ! je le sais de reste ! Il a sur ma fortune plus de droits que moi-même et il en use dans mon intérêt, je veux le croire ; mais il oublie, en ceci, celui de ma conscience : et pour qui ? Il a une immense fortune personnelle et pas d'enfants ; j'ai donc devant Dieu le droit de me dépouiller d'une partie de mon opulence pour ne pas ruiner d'honnêtes gens, victimes d'une question de procédure.

— Ce sentiment est digne de vous, madame, et je ne suis pas ici pour contester un si beau droit ; mais reculer devant la tâche acceptée, en déclarant que le succès est douteux et qu'il y aurait profit à transiger, c'est ce que l'étude approfondie de l'affaire nous interdit, sous peine de mensonge et de trahison.

— Eh bien, non ! vous vous trompez ! s'écria madame d'Ionis avec feu ; je vous assure que vous vous trompez ! Là où l'on sent que la victoire serait horrible, on ne doit pas craindre de proposer la paix avant la bataille. Agir autrement, c'est se faire une fausse idée du devoir. Le

devoir n'est pas une consigne militaire ; c'est une religion, et la religion qui prescrirait le mal n'en serait pas une. Taisez-vous ! ne me parlez plus de votre mandat ! Ne mettez pas l'ambition de M. d'Ionis au-dessus de mon honneur ; ne faites pas de cette ambition une chose sacrée ; c'est une chose fâcheuse, et rien de plus. Unissez-vous à moi pour sauver des malheureux. Faites que je puisse voir en vous un ami selon mon cœur, bien plutôt qu'un légiste infaillible et un avocat implacable !

En me parlant ainsi, elle me tendait la main. Je me sentis vaincu. Je l'étais d'avance, j'étais de son avis avant de l'avoir vue.

Je me défendis cependant encore. J'avais juré à mon père de ne pas le faire céder aux considérations de sentiment que sa cliente lui avait fait pressentir par ses lettres. Madame d'Ionis ne voulut rien entendre.

— Vous parlez, me dit-elle, en bon fils qui plaide la cause de son père ; mais j'aimerais mieux que vous fussiez moins bon avocat.

— Ah ! madame, m'écriai-je étourdiment, ne me dites pas que je plaide ici contre vous, car vous me feriez trop haïr un état pour lequel je sens bien que je n'ai pas l'insensibilité qu'il faudrait.

Je ne vous fatiguerai pas du fond du procès intenté par la famille d'Ionis à la famille d'Aillane. L'entretien que je viens de rapporter suffit à l'intelligence de mon récit. Il s'agissait d'un immeuble de cinq cent mille francs, c'est-à-dire de presque toute la fortune foncière de notre belle cliente. M. d'Ionis employait fort mal l'immense richesse qu'il possédait de son côté, et les médecins ne lui donnaient pas deux ans à vivre. Il

était très possible qu'il laissât à sa veuve plus de dettes que de bien. Madame d'Ionis, renonçant au bénéfice de son procès, était donc menacée de tomber, du faîte de l'opulence, dans un état de médiocrité pour lequel elle n'avait pas été élevée. Mon père plaignait beaucoup la famille d'Aillane, qui était infiniment estimable et qui se composait d'un digne gentilhomme, de sa femme et de ses deux enfants. La perte du procès les jetait dans la misère ; mais mon père préférait naturellement se dévouer à l'avenir de sa cliente et la préserver d'un désastre. Il n'avait pas prévu et je n'avais pas prévu moi-même que je partagerais si vivement les idées de madame d'Ionis. J'étais dans l'âge où la richesse matérielle n'a aucun prix dans l'imagination ; c'est l'âge de la richesse du cœur.

Et puis cette femme qui faisait sur moi l'effet de l'étincelle sur la poudre ; ce mari haïssable, absent, condamné par les médecins ; la médiocrité dont on la menaçait et à laquelle elle tendait les bras en riant . . . que sais-je ?

J'étais fils unique, mon père avait quelque fortune, je pouvais en acquérir aussi. Je n'étais qu'un bourgeois anobli dans le passé par l'échevinage, et, dans le présent, par la considération attachée au talent et à la probité ; mais on était en pleine philosophie, et, sans se croire à la veille d'une révolution radicale, on pouvait déjà admettre l'idée d'une femme de qualité ruinée, épousant un homme du tiers dans l'aisance.

Enfin mon jeune cerveau battait la campagne, et mon jeune cœur désirait instinctivement la ruine de madame d'Ionis. Pendant qu'elle me parlait avec

animation des ennuis de l'opulence et du bonheur d'une douce médiocrité à la Jean-Jacques Rousseau, j'allais si vite dans mon roman qu'il me semblait qu'elle daignait le deviner et y faire allusion dans chacune de ses paroles.

Je ne me rendis cependant pas ouvertement. Ma parole était engagée : je ne pouvais que promettre d'essayer de fléchir mon père ; je ne pouvais faire espérer d'y réussir, je ne l'espérais pas moi-même : je connaissais la fermeté de ses décisions. Madame d'Ionis proposait un moyen, dans le cas où elle m'amènerait à ses vues : c'était que mon père se fît malade au moment de plaider, et que la cause me fût confiée . . . pour la perdre !

J'avoue que je fus effrayé de cette hypothèse et que je compris alors les scrupules de mon père. Tenir dans ses mains le sort d'un client et sacrifier son droit à une question de sentiment, c'est un beau rôle quand on peut le remplir ouvertement par son ordre ; mais telle n'était pas la position qui m'était faite. Il fallait, pour M. d'Ionis, sauver les apparences, faire adroitement des maladresses, employer la ruse pour le triomphe de la vertu. J'eus peur, je pâlis, je pleurai presque, car j'étais amoureux, et mon refus me brisait le cœur.

— N'en parlons plus, me dit avec bonté madame d'Ionis, qui parut deviner, si elle ne l'avait déjà fait, la passion qu'elle allumait en moi. Pardonnez-moi d'avoir mis votre conscience à cette épreuve. Non ! vous ne devez pas la sacrifier à la mienne, et il faudra trouver un autre moyen de salut pour ces pauvres adversaires. Nous le chercherons ensemble, car vous

êtes avec moi pour eux, je le vois et je le sens, malgré vous ! Il faut que vous restiez près de moi quelques jours. Écrivez à votre père que je résiste et que vous combattez. Voyons, ne nous tourmentons pas et ne soyez pas triste ! Nous viendrons à bout de trouver de nouvelles causes de retard. Tenez, il y en a une bien singulière, bien absurde et qui serait cependant toute-puissante sur l'esprit de la bonne douairière, et même sur celui de M. d'Ionis. Ne la devinez-vous pas ?

— Je cherche en vain.

— Eh bien, il s'agirait de faire parler les dames vertes.

— Quoi ! réellement, M. d'Ionis partagerait la crédulité de sa mère ?

— M. d'Ionis est très brave, il a fait ses preuves ; mais il croit aux esprits et il en a une peur effroyable. Que les *trois demoiselles* nous défendent de hâter le procès, et le procès dormira encore.

— Ainsi, vous ne trouvez rien de mieux, pour satisfaire le besoin que j'éprouve de vous seconder, que de me condamner à d'abominables impostures ? Ah ! madame, que vous savez donc l'art de rendre les gens malheureux !

— Comment ! vous vous feriez scrupule aussi de cela ? Ne vous êtes-vous pas déjà prêté de bonne grâce . . .

— A une plaisanterie sans conséquence, fort bien ! Mais, si M. d'Ionis s'en mêle, et qu'il me somme de déclarer sur l'honneur . . .

— C'est vrai ! encore une idée qui ne vaut rien ! Reposons-nous de chercher pour aujourd'hui. La nuit

porte conseil : demain peut-être vous proposerai-je enfin quelque chose de possible. La journée s'avance, et j'entends l'abbé de Lamyre qui nous cherche.

L'abbé de Lamyre était un petit homme charmant. Il était bon, frivole, bel esprit, beau diseur, facile, enjoué, et de l'avis de tous ceux à qui il parlait, car la question pour lui n'était pas de persuader, mais de plaire. Il me combla d'éloges dont je fis bon marché quant à lui, sachant qu'il en était prodigue avec tout le monde, mais dont je lui sus plus de gré qu'à l'ordinaire, à cause du plaisir que madame d'Ionis parut prendre à les écouter. Il vanta mes grands talents comme avocat et comme poète, et me força de réciter quelques vers qui parurent goûtés plus qu'ils ne valaient. Madame d'Ionis, après m'avoir complimenté d'un air ému, nous laissa ensemble pour vaquer aux soins de sa maison.

L'abbé s'attacha à moi.

— Je sais ce qui vous amène ici, me dit-il. *Elle* m'en avait parlé d'avance. Sans savoir le jour de votre visite, elle vous attendait. Votre père ne veut pas qu'elle se ruine, et il a parbleu bien raison ! Mais il ne la convaincra pas, et il faudra vous brouiller avec elle ou la laisser faire à sa tête. Si elle croyait aux dames vertes, à la bonne heure ! vous pourriez les faire parler à son intention ; mais elle n'y croit pas plus que vous et moi !

— Madame d'Ionis prétend cependant que vous y croyez un peu, monsieur l'abbé !

— Moi ? elle vous l'a dit ? Oui, oui, je sais qu'elle traite son petit ami de grand poltron ! Eh bien, chantez le duo avec elle ; je n'ai pas peur des dames

vertes, je n'y crois pas ; mais je suis sûr d'une chose qui me fait peur, c'est de les avoir vues.

— Comment donc arrangez-vous ces choses contradictoires ?

— C'est bien simple. Il y a des revenants ou il n'y en a pas. Moi, j'en ai vu, je suis payé pour savoir qu'il y en a. Seulement, je ne les crois pas malfaisants, je n'ai pas peur qu'ils me battent. Je ne suis pas né poltron ; mais je me méfie de ma cervelle, qui est un salpêtre. Je sais que les ombres n'ont pas de prise sur les corps, pas plus que les corps n'ont de prise sur les ombres, puisque j'ai saisi la manche d'une de ces demoiselles, sans lui trouver aucune espèce de bras. Depuis ce moment, que je n'oublierai jamais, et qui a changé toutes mes idées sur les choses de ce monde et de l'autre, je me suis bien juré de ne plus braver la faiblesse humaine. Je ne me soucie pas du tout de devenir fou. J'ai commencé par me moquer, j'ai appelé et provoqué l'apparition en riant. L'apparition s'est produite. Bonjour ! j'en ai assez d'une fois, on ne m'y reprendra plus.

On peut croire que j'étais vivement frappé de ce que j'entendais. L'abbé y mettait une bonne foi évidente. Il ne se croyait pas poursuivi par une manie. Depuis l'émotion qu'il avait éprouvée dans la *chambre aux dames*, il n'avait jamais rêvé d'elles, il ne les avait jamais revues. Il ajoutait qu'il était bien certain que les ombres ne lui eussent été hostiles et nuisibles en aucune façon, s'il avait eu le courage nécessaire pour les examiner.

— Mais je ne l'ai pas eu, ajouta-t-il ; car j'ai presque

perdu connaissance, et, me voyant si sot, j'ai dit: "Approfondisse qui voudra le mystère, je ne m'en charge pas. Je ne suis pas l'homme de ces choses-là."

J'interrogeai minutieusement l'abbé. A très peu de détails près, sa vision avait été semblable à la mienne. Je fis un grand effort sur moi-même pour ne pas lui laisser pressentir la similitude de nos aventures. Je le savais trop babillard pour m'en garder inviolablement le secret, et je redoutais les sarcasmes de madame d'Ionis plus que tous les démons de la nuit: aussi fis-je très bonne contenance devant toutes les questions de l'abbé, et, quand vint le moment de rentrer, à onze heures du soir, dans cette fatale chambre, je promis fort gaiement à la douairière de garder bonne note de mes songes et pris congé de la compagnie d'un air vaillant et enjoué.

Je n'étais pourtant ni l'un ni l'autre, et j'eus un mouvement de colère véritable, lorsque je vis entrer Baptiste avec le maudit plateau, la corbeille, les trois pains et tout l'attirail ridicule de la veille.

— Qu'est-ce que cela? lui dis-je avec humeur. Est-ce que j'ai faim? est-ce que je ne sors pas de table?

— En effet, monsieur, répondit-il. Je trouve cela bien drôle. . . C'est mademoiselle Zéphyrine qui m'a chargé de vous l'apporter.

— Eh bien, mon ami, fais-moi le plaisir de le reporter sans rien dire dans l'office. J'ai besoin de ma table pour écrire.

Baptiste obéit. Je m'enfermai et me couchai après avoir écrit à mon père. Je dois dire que je dormis à

merveille et ne rêvai que d'une seule dame, qui était madame d'Ionis.

Le lendemain, les questions de la douairière recommencèrent de plus belle. J'eus la grossièreté de déclarer que je n'avais fait aucun rêve digne de remarque. La bonne dame en fut contrariée.

— Je parie, dit-elle à Zéphyrine, que vous n'avez pas mis le *souper des dames* dans la chambre de M. Nivières ?

— Pardonnez-moi, madame, répondit Zéphyrine en me regardant d'un air de reproche.

Madame d'Ionis semblait me dire aussi, des yeux, que je manquais d'obligeance. L'abbé s'écria naïvement :

— C'est singulier ! ces choses-là n'arrivent donc qu'à moi ?

Il partit après le déjeuner, et madame d'Ionis me donna rendez-vous, à une heure, dans la bibliothèque. J'y étais à midi ; mais elle me fit dire par Zéphyrine que d'importunes visites lui étaient survenues et qu'elle me priait de prendre patience.

Tout en marchant dans la galerie, je m'arrêtais de temps en temps devant la fontaine et m'asseyais quelquefois sur ses bords, entourés de fleurs magnifiques artistement disposées dans les crevasses du rocher brut sur lequel on avait exhaussé le rocher de marbre blanc.

Cet endroit était délicieux, et le reflet du vitrail colorié donnait par moments les tons changeants et l'apparence de la vie aux figures fantastiques de la statuaire.

Je regardai la néréide avec un étonnement nouveau, l'étonnement de la trouver belle et de comprendre enfin le sens élevé de cette mystérieuse beauté.

Enfin madame d'Ionis arriva.

— Il y a du nouveau, me dit-elle en s'asseyant près de moi ; voyez l'étrange lettre que je reçois de M. d'Ionis.

La lettre était froide, longue et diffuse, l'écriture grêle et saccadée, l'orthographe très douteuse. En voici la substance :

" Vous ne devez pas vous faire de scrupule de mener les choses jusqu'au bout. Je n'en ai aucun d'invoquer la légalité rigide. Je refuse tout arrangement autre que celui que j'ai proposé aux d'Aillane, et je veux voir la fin de ce procès. Libre à vous, quand il sera gagné, de leur tendre une main secourable. Je ne m'opposerai pas à votre générosité ; mais je ne veux pas de compromis, à moins que quelque ordre supérieur ne vous vienne des . . . Vous savez ce que je veux dire, et je m'étonne que vous ne me parliez pas de ce qui a pu être observé dans la chambre aux . . . depuis mon départ. Personne n'a-t-il le courage d'y passer une nuit et d'écrire ce qu'il y aura entendu ? Faudra-t-il s'en tenir aux assertions de l'abbé de Lamyre, qui n'est pas un homme sérieux ? Obtenez d'une personne *digne de foi* qu'elle tente cette épreuve, à moins que vous n'ayez la vaillance de la tenter vous-même, ce dont je ne serais pas surpris."

En me lisant cette dernière phrase, madame d'Ionis partit d'un éclat de rire.

— Je trouve M. d'Ionis admirable ! dit-elle. Il me flatte pour m'amener à une épreuve à laquelle il n'a jamais voulu se prêter pour son compte, et il s'indigne de la poltronnerie des gens auxquels rien ne le déciderait à donner l'exemple.

— Ce que je trouve de plus remarquable en tout ceci, lui dis-je, c'est la foi de M. d'Ionis à ces apparitions et

son respect pour les arrêts qu'il les croit capables de rendre.

— Vous voyez bien, reprit-elle, que c'était là le seul moyen de faire fléchir sa rigueur envers les pauvres d'Aillane ! Je vous le disais, je vous le dis encore, et vous ne voulez pas vous y prêter, quand l'occasion est si belle ! On n'irait peut-être pas, tant l'on est pressé de croire aux *dames vertes*, jusqu'à vous demander votre parole d'honneur !

— Il me semble, au contraire, qu'il me faudrait jouer sérieusement ici le rôle d'imposteur, puisque M. d'Ionis demande l'assertion d'une personne *digne de foi*. Pourquoi donc, d'ailleurs, ne pas tenter d'amener les d'Aillane à une transaction honorable pour eux ?

— Vous savez bien que celle que M. d'Ionis propose ne l'est pas.

— Vous n'espérez pas modifier ses intentions ?

Elle secoua la tête et se tut.

— Cependant, repris-je, il vous autorise à être généreuse après la victoire.

— Et à qui croit-il donc avoir affaire ? s'écria-t-elle en rougissant de colère. Il oublie que les d'Aillane sont l'honneur même et ne recevront jamais, à titre de bienfait, ce que l'équité leur fait regarder comme la légitime propriété de leur famille.

Je fus frappé de l'énergie qu'elle mit dans cette réponse.

— Êtes-vous donc très liée avec les d'Aillane ? lui demandai-je. Je ne le pensais pas.

Elle rougit encore et répondit négativement.

— Je n'ai jamais eu de grandes relations avec eux,

dit-elle ; mais ils sont mes parents assez proches pour que leur honneur et le mien ne fassent qu'un.

Puis elle ajouta :

— Est-ce que vous ne connaissez aucun d'Aillane ?

— J'ai vu le père assez souvent, les enfants jamais. Le fils est un officier dans je ne sais quelle garnison. . .

— A Tours. . ., dit-elle vivement.

Puis elle ajouta plus vivement encore :

— A ce que je crois, du moins. Sa sœur est charmante ; vous ne l'avez jamais vue ?

— Jamais. N'est-elle pas encore au couvent ?

— Oui, à Angers. On assure que c'est un ange. Ne serez-vous pas bien fier quand vous aurez réussi à plonger dans la misère une fille de bonne maison, qui comptait, à bon droit, sur un mariage honorable et sur une vie conforme à son rang et à son éducation ? C'est là le grand désespoir qui attend son pauvre père. Mais voyons, dites-moi vos expédients ; car vous avez cherché et trouvé quelque chose, n'est-ce pas ?

— Oui ! répondis-je, après avoir réflechi comme on peut réfléchir dans la fièvre, oui, madame, j'ai trouvé une solution.

IV

L'Immortelle

J'eus à peine donné cette espérance de succès que je m'effrayai de l'avoir eue moi-même. Mais il n'y avait plus moyen de reculer. Ma belle cliente me pressait de questions.

— Eh bien, madame, lui dis-je, il faut trouver le moyen de faire parler l'oracle, sans jouer le rôle d'imposteur ; mais il faut que vous me donniez, sur l'apparition dont ce château passe pour être le théâtre, des détails qui me manquent.

— Voulez-vous voir les vieilles paperasses d'où j'ai tiré mon extrait ? s'écria-t-elle avec joie. Je les ai ici.

Elle ouvrit un meuble dont elle avait la clef et me montra une assez longue notice, avec commentaires écrits à diverses époques par divers chroniqueurs attachés à la chapelle du château ou au chapitre d'un couvent voisin qui avait été sécularisé sous le dernier règne.

Comme je n'étais pas pressé de prendre un engagement qui eût abrégé le temps accordé à ma mission, je remis la lecture de ce fantastique dossier à la veillée, et je me laissai cajoler par mon enchanteresse.

Il y eut du monde à dîner ; elle me présenta à ses nobles voisins avec une distinction marquée, et me témoigna devant eux plus d'égards que je n'avais peut-être droit d'en attendre.

Lorsque nous fûmes seuls ensemble, je lui racontai ingénument la vision que j'avais eue, et celle, toute semblable, que m'avait racontée l'abbé de Lamyre.

— Me voilà donc forcé de croire, ajoutai-je, qu'il est certaines situations de l'âme où certaines idées se revêtent d'images qui trompent nos sens, et je veux étudier ce phénomène, déjà subi par moi, dans les relations sages ou folles de ceux chez lesquels il a pu se produire. Je ne vous cache pas que, contrairement à mes habitudes d'esprit, loin de me défendre du charme des illusions, je ferai tout mon possible pour leur aban-

donner mon cerveau. Et si, dans cette disposition d'esprit toute poétique, je réussis à voir et à entendre quelque fantôme qui me commande de vous obéir, je ne reculerai pas devant le serment que pourront exiger ensuite M. d'Ionis et sa mère. Je ne serai pas forcé de jurer que je crois aux révélations des esprits et aux apparitions des morts, car je n'y croirai peut-être pas pour cela ; mais, en affirmant que j'ai entendu des voix, puisque aujourd'hui même je puis affirmer que j'ai vu des ombres, je ne serai pas un menteur ; et peu m'importe de passer pour un insensé, si vous me faites l'honneur de ne pas partager cette opinion.

Madame d'Ionis montra un grand étonnement de ce que je lui disais, et me fit beaucoup de questions sur ma vision dans la *chambre aux dames*. Elle m'écouta sans rire, et même elle s'étonna du calme avec lequel j'avais subi cette étrange aventure.

— Je vois, me dit-elle, que vous êtes un esprit très courageux. Quant à moi, à votre place, j'aurais eu peur, je le confesse. Avant que je vous permette de recommencer cette épreuve, jurez-moi que vous n'en serez ni plus effrayé ni plus affecté que la première fois.

— Je crois pouvoir vous le promettre, lui répondis-je. Je me sens excessivement calme, et, dussé-je voir quelque spectacle effrayant, j'espère rester assez maître de moi-même pour ne l'attribuer qu'à ma propre imagination.

— Est-ce donc cette nuit que vous voulez faire cette évocation singulière ?

— Peut-être ; mais je veux d'abord lire tout ce qui y a rapport. Je voudrais aussi parcourir quelque

ouvrage sur ces matières, non un ouvrage de critique dénigrante, je suis bien assez porté au doute, mais un de ces vieux traités naïfs, où, parmi beaucoup d'enfantillages, il peut se trouver des idées ingénieuses.

— Eh bien, vous avez raison, dit-elle, mais je ne sais quel ouvrage vous conseiller : je n'ai guère fouillé dans ces vieux livres. Si vous voulez, demain, chercher dans la bibliothèque . . .

— Si vous le permettez, je ferai cette étude tout de suite. Il n'est que onze heures, c'est le moment où votre maison devient calme et silencieuse. Je veillerai dans la bibliothèque, et, si je puis venir à bout de m'exalter un peu, je serai d'autant mieux disposé à retourner dans ma chambre pour offrir aux trois dames le souper commémoratif qui a la vertu de les attirer.

— J'y ferai donc porter le fameux plateau, dit madame d'Ionis en souriant ; puis elle me quitta, en me suppliant, pour peu que j'eusse quelque trouble, de ne pas donner suite à mon projet. J'étais si heureux et si touché de sa sollicitude que je lui exprimai mon regret de n'avoir pas un peu de peur à braver pour lui marquer mon zèle.

Je remontai à ma chambre, où Zéphyrine avait déjà disposé la corbeille ; Baptiste voulait m'en débarrasser.

— Laisse cela, lui dis-je, puisque c'est l'habitude de la maison, et va te coucher. Je n'ai pas plus besoin de toi que les autres jours.

— Mon Dieu, monsieur, me dit-il, si vous le permettiez, je passerais la nuit sur un fauteuil dans votre chambre.

— Et pourquoi cela, mon ami ?

— Parce qu'on dit qu'il y revient. Oui, oui, monsieur, j'ai fini par comprendre les domestiques. Ils ont grand'peur, et, moi qui suis un vieux soldat, je serais content de leur prouver que je ne suis pas si sot qu'eux.

Je refusai et le laissai arranger ma couverture, pendant que je descendais à la bibliothèque, après lui avoir dit de ne pas m'attendre.

Je parcourus cette immense salle avant de me mettre au travail, et je m'y enfermai avec soin, dans la crainte d'y être troublé par quelque valet curieux ou moqueur. Puis j'allumai un chandelier d'argent à plusieurs branches et commençai à dépouiller le fantastique dossier relatif aux dames vertes.

Les apparitions fréquentes, observées et rapportées avec détail, des trois demoiselles d'Ionis coïncidaient de tout point avec ce que j'avais vu et avec ce que l'abbé m'avait raconté. Mais ni lui ni moi n'avions poussé la foi, ou le courage, jusqu'à interroger les fantômes. D'autres l'avaient fait, disaient les chroniqueurs, et il leur avait été donné de voir les trois vierges, non plus sous l'apparence de nuages verdâtres, mais dans tout l'éclat de leur jeunesse et de leur beauté ; non pas toutes à la fois, mais une en particulier, pendant que les deux autres se tenaient à l'écart. Alors cette funèbre beauté répondait à toutes les questions *sérieuses* que l'on voulait lui adresser. Elle dévoilait les secrets du passé, du présent et de l'avenir.

Le manuscrit donnait la formule de l'évocation et tous les rites à observer avec un si grand sérieux et une si naïve bonne foi que je m'y laissai aller. L'apparition prenait dans mon imagination des couleurs merveilleuses

qui me séduisaient et me faisaient réellement désirer, plutôt que craindre, d'être gagné par la persuasion.

Il était environ deux heures du matin, et le plus profond silence régnait dans le château et dans la campagne, lorsqu'une musique douce et charmante, qui semblait partir de la rotonde, m'arracha à ma rêverie. Je levai la tête et reculai le flambeau placé devant moi, pour voir de qui me venait cette gracieuseté musicale. Mais les quatre bougies qui éclairaient pleinement ma table de travail ne suffisaient pas à me faire distinguer même le fond de la salle, à plus forte raison la rotonde placée au delà.

Je me dirigeai aussitôt vers cette rotonde, et, n'étant plus offusqué d'une autre lumière, je distinguai les parties supérieures du beau groupe de la fontaine, éclairées en plein par la lune, qui donnait dans une des fenêtres. Le reste de la salle circulaire était dans l'ombre. La musique avait semblé diminuer et se perdre à mesure que j'approchais, et je ne l'entendais presque plus. Je passai dans l'autre galerie, où les sons qui m'avaient charmé se firent de nouveau entendre très distincts, comme s'ils partaient, cette fois, de derrière moi.

Je m'arrêtai, sans me retourner, pour les écouter. Ils étaient doux et plaintifs et ne formaient aucune combinaison mélodique que je fusse en état de comprendre. C'était plutôt une suite d'accords vagues, très mystérieux, formés comme au hasard, et par des instruments qu'il m'eût été impossible de nommer, car leur timbre ne ressemblait à rien qui me fût connu. L'ensemble en était agréable, quoique très mélancolique.

Je revins sur mes pas et m'assurai que ces voix, si on pouvait les appeler ainsi, partaient bien réellement de la conque des tritons et des sirènes de la fontaine, augmentant et diminuant d'intensité selon que l'eau, qui était devenue irrégulière et intermittente, se pressait ou se ralentissait dans les vasques.

Je ne vis rien là de fantastique, car je me rappelai avoir entendu parler de ces girandes italiennes qui produisaient, au moyen de l'air comprimé par l'eau, des orgues hydrauliques plus ou moins réussies.

Je me souvins aussi que madame d'Ionis m'avait parlé de cette musique en me disant qu'elle était dérangée, et que parfois elle se mettait à aller toute seule pendant quelques instants.

Cette explication ne m'empêcha pas de poursuivre le cours de mes songeries poétiques. J'étais reconnaissant envers la capricieuse fontaine qui voulait bien chanter pour moi seul, par une si belle nuit et au milieu d'un si religieux silence.

Vue ainsi au clair de la lune, elle était d'un effet prestigieux. Elle semblait verser, dans les frais roseaux placés sur ses bords, une pluie de diamants verts. Les tritons, immobiles dans leurs mouvements tumultueux, avaient quelque chose d'effrayant, et leurs plaintes mourantes, mêlées au petit bruit des cascatelles, les faisaient paraître comme désespérés d'avoir leurs esprits violents enchaînés dans des corps de marbre. On eût dit d'une scène de la vie païenne pétrifiée tout à coup sous le geste souverain de la néréide.

Je me rendis compte alors de l'espèce d'effroi que cette nymphe m'avait causé en plein jour, avec son

calme superbe au milieu de ces monstres tordus sous ses pieds.

Je la regardai attentivement dans le reflet de la lune qui baignait ses blanches épaules et détachait sa petite tête posée sur un cou élancé et puissant comme un fût de colonne. Je ne pouvais distinguer ses traits, car elle était placée à une certaine hauteur ; mais son attitude dégagée se dessinait en lignes brillantes d'une grâce incomparable.

— C'est véritablement là, pensai-je, l'idée que j'aimerais à me faire de la dame verte, car il est certain que, vue ainsi . . .

Tout à coup je cessai de raisonner et de penser. Il me semblait voir remuer la statue.

Je crus qu'un nuage passait sur la lune et produisait cette illusion ; mais ce n'en était pas une. Seulement ce n'était pas la statue qui remuait, c'était une forme qui se levait de derrière elle, ou d'à côté d'elle, et qui me paraissait toute semblable, comme si un reflet animé se fût détaché de ce corps de marbre et l'eût quitté pour venir à moi.

Je doutai un instant du témoignage de mes yeux ; mais cela devint si distinct, si évident, que je fus persuadé bientôt de voir un être réel, et que je n'éprouvai aucun sentiment de terreur, ni même de très grande surprise.

L'image vivante de la néréide descendait, comme en voltigeant, les plans inégaux du monument. Ses mouvements avaient une aisance et une grâce idéales. Elle n'était pas beaucoup plus grande qu'une femme réelle, bien que l'élégance de ses proportions lui conservât ce

cachet de beauté exceptionnelle qui m'avait effrayé dans la statue ; mais je n'éprouvais plus rien de semblable, et mon admiration tenait de l'extase.

Elle s'arrêta sur le bord de la rocaille et me fit signe de m'éloigner.

J'obéis machinalement, et je la vis s'asseoir sur un dauphin de marbre, qui se mit à pousser de véritables rugissements. Aussitôt toutes ces voix hydrauliques grossirent comme une tempête et formèrent un concert vraiment diabolique autour d'elle.

Je commençais à en avoir les nerfs agacés, lorsqu'une lumière glauque, qui ne semblait être qu'un clair de lune plus brillant, jaillit je ne sais d'où, et me montra nettement les traits de la néréide vivante, si semblables à ceux de la statue que j'eus besoin de regarder encore celle-ci pour m'assurer qu'elle n'avait pas quitté son siège de pierre.

Alors, sans plus songer à rien expliquer, sans désirer de rien comprendre, je m'enivrai, dans une muette stupeur, de la beauté surnaturelle de l'apparition.

Sa parure étrange était exactement celle de la néréide: une robe ou tunique flottante, faite de je ne sais quel tissu merveilleux dont les plis moelleux semblaient avoir été mouillés, un diadème ciselé avec un soin exquis, et des flots de perles s'enroulant aux tresses d'une chevelure splendide, avec ce mélange de luxe singulier et de caprice heureux qui caractérise le goût de la renaissance.

Je l'aurais regardée toute ma vie sans m'aviser de lui parler. Je ne m'apercevais pas du silence qui avait succédé au vacarme de la fontaine. Je ne sais même pas si je la contemplai un instant ou une heure. Il me sembla

tout d'un coup que je l'avais toujours vue, toujours connue : c'est peut-être que je vivais un siècle par seconde.

Elle me parla la première. J'entendis et ne compris pas tout de suite, car le timbre d'argent de sa voix était surnaturel comme sa beauté et en complétait le prestige.

Je l'écoutais comme une musique, sans chercher à ses paroles un sens déterminé.

Enfin je fis un effort pour secouer cette ivresse, et j'entendis qu'elle me demandait si je la voyais. Je ne sais pas ce que je lui répondis, car elle ajouta :

— Sous quelle apparence me vois-tu ?

Et je remarquai seulement alors qu'elle me tutoyait.

Je me sentis entraîné à lui répondre de même.

— Je te vois, lui dis-je, comme un être auquel rien ne peut être comparé sur la terre.

Il me sembla qu'elle rougissait ; car mes yeux s'étaient habitués à la lueur vert de mer dont elle semblait baignée. Je la voyais blanche comme un lis, avec les fraîches couleurs de la jeunesse sur les joues. Elle eut un sourire mélancolique qui l'embellit encore.

— Que vois-tu en moi d'extraordinaire ? me dit-elle.

— La beauté, répondis-je brièvement.

J'étais trop ému pour en dire davantage.

— Ma beauté, reprit-elle, c'est en toi qu'elle se produit ; car elle n'existe pas par elle-même sous une forme que tu puisses apprécier. Il n'y a ici de moi que ma pensée. Parle-moi donc comme à une âme et non comme à une femme. Quel conseil avais-tu à me demander ?

— Je ne m'en souviens plus.

— D'où vient cet oubli ?

— De ta présence.

— Essaye de te rappeler.

— Non, je ne veux pas !

— Alors, adieu !

— Non ! non ! m'écriai-je en m'approchant d'elle comme pour la retenir, mais en m'arrêtant avec terreur, car la lueur pâlit subitement, et l'apparition sembla s'effacer. Au nom du ciel, restez ! repris-je avec angoisse. Je suis soumis dans mon amour.

— Quel amour ? demanda-t-elle en redevenant brillante.

— Quel amour ? Je ne sais pas, moi ! Ai-je parlé d'amour ? Eh bien, oui, je me souviens ! J'aimais hier une femme, et je voulais lui plaire, mais à l'heure qu'il est je n'aime rien sur la terre, et je veux mourir si, dans une autre région de la vie, je peux vous suivre !

— Tu parles dans le délire. Tu as un devoir difficile à remplir, et c'est pourquoi tu m'as appelée. Fais donc ton devoir ou tu ne me reverras plus.

— Quel est-il, ce devoir ? Parlez ; je ne veux plus obéir qu'à vous seule.

— Ce devoir, répondit la néréide en se penchant vers moi et en me parlant si bas que j'avais peine à distinguer sa voix du frais murmure de l'eau, c'est d'obéir à ton père. Et puis tu diras à la femme généreuse qui veut se sacrifier que ceux qu'elle plaint la béniront toujours, mais ne veulent point accepter son sacrifice. Je connais leurs pensées, car ils m'ont appelée et consultée. Je sais qu'ils luttent pour leur honneur, mais qu'ils ne sont pas effrayés de ce que les hommes appellent la pauvreté. Il n'y a pas de pauvreté pour les âmes fières.

— J'obéirai, je le jure ! Et, à présent, révélez-moi où est votre âme. Quelles facultés nouvelles a-t-elle acquises dans son renouvellement ? . . .

— Je ne puis te répondre que ceci : La mort n'existe pas ; rien ne meurt ; mais les choses de l'autre vie sont bien différentes de ce que l'on s'imagine dans le monde où tu es. Je ne t'en dirai pas davantage, ne m'interroge pas.

— Dites-moi, au moins, si je vous reverrai dans cette autre vie.

— Je l'ignore.

— Et dans celle-ci ?

— Oui, si tu le mérites.

— Je le mériterai ! Dites-moi encore. . . . Puisque vous pouvez diriger et conseiller ceux qui vivent dans ce monde, ne pouvez-vous pas les plaindre ?

— Je le peux.

— Et les aimer ?

— Je les aime tous comme des frères avec qui j'ai vécu.

— Aimez-en un plus que les autres. Il fera des miracles de courage et de vertu pour que vous vous intéressiez à lui.

— Qu'il fasse ces miracles, et il me retrouvera dans ses pensées. Adieu !

— Attendez ! On croit que vous donnez comme gage de votre protection une bague magique à ceux qui ne vous ont pas offensée. Est-ce vrai ? et me la donnerez-vous ?

— Des esprits grossiers peuvent seuls croire à la magie. Par quel moyen une âme, qui se communique

à toi sans le secours d'organes réels, pourrait-elle te donner un objet matériel et palpable ?

— Pourtant je vois à votre doigt une bague étincelante.

— Je ne puis voir ce que tes yeux voient. Quelle bague crois-tu voir ?

— Un large anneau avec une émeraude en forme d'étoile enchâssée dans l'or.

— Il est étrange que tu voies cela, dit-elle après un moment de silence. La main que tu crois voir n'existe que dans ton cerveau ; mais peut-être me vois-tu telle que j'ai été sur la terre. Dis-moi comment tu me vois.

Je ne sais quelle description enthousiaste je lui fis d'elle-même. Elle parut écouter avec attention et me dit :

— Si je ressemble à la statue qui est ici, tu ne dois pas t'en étonner, car je lui ai servi de modèle. Tu réveilles par là, en moi, le souvenir effacé de ce que j'ai été, et jusqu'aux pierreries que tu décris, je me souviens de m'en être parée. La bague que tu crois voir, je l'ai perdue dans une chambre de ce château que j'habitais ; elle tomba entre deux pierres disjointes sous l'âtre de la cheminée. Je devais faire lever la pierre le lendemain ; mais, le lendemain, j'étais morte. Peut-être la retrouveras-tu si tu la cherches. En ce cas je te la donne en souvenir de moi et du serment que tu m'as fait de m'obéir. Voici le jour, adieu !

Cet adieu me causa la plus atroce douleur que j'eusse jamais ressentie ; je perdis la tête et faillis m'élancer encore pour retenir l'ombre enchanteresse, car peu à peu je m'étais assez rapproché d'elle pour être à portée de

saisir le bord de son vêtement, si j'eusse osé le toucher. Je n'osai pas, mais un cri de désespoir sorti de ma poitrine alla vibrer jusque dans les conques marines des tritons de la fontaine.

L'ombre s'arrêta, comme retenue par la pitié.

— Que veux-tu encore? me dit-elle. Voici le jour, je ne puis rester.

— Pourquoi donc? Si tu le voulais!

— Je ne dois pas revoir le soleil de cette terre. J'habite l'éternelle lumière d'un monde plus beau.

— Emmène-moi dans ce monde! je ne veux plus rester dans celui-ci; je n'y resterai pas, je le jure, si je ne dois plus te revoir.

— Tu me reverras, sois tranquille, dit-elle. Attends l'heure où tu en seras digne, et, jusque-là, ne m'évoque plus. Je te le défends. Je veillerai sur toi comme une providence invisible, et, le jour où ton âme sera aussi pure qu'un rayon du matin, je t'apparaîtrai par la seule évocation de ton pieux désir. Soumets-toi!

— Soumets-toi! répéta une voix grave qui résonna à ma droite.

Je me retournai et vis un des fantômes que j'avais déjà vus dans ma chambre, lors de la première apparition.

— Soumets-toi! répéta comme un écho une voix toute pareille, à ma gauche.

Et je vis le second fantôme.

Je n'en fus pas ému, bien que ces deux spectres eussent, dans la hauteur de leur taille et dans le timbre profond de leur voix, quelque chose de lugubre. Mais que m'importait, à moi, de voir ou d'entendre des choses

horribles ? Rien ne pouvait m'arracher au ravissement où j'étais plongé. Je ne m'arrêtai même pas à regarder ces ombres accessoires ; je cherchais des yeux ma céleste beauté. Hélas ! elle avait disparu, et je ne voyais plus que l'immobile néréide de la fontaine, avec sa pose impassible et les tons froids du marbre bleui par les reflets du matin.

Je ne sais ce que devinrent ses sœurs ; je ne les vis pas sortir. Mais je me rappelai la bague promise et montai à ma chambre, où je trouvai Baptiste, qui me parla sans que je vinsse à bout de savoir de quoi. Il me sembla troublé, peut-être à cause de l'expression de ma figure, mais je ne pensai pas à l'interroger. Je cherchai dans l'âtre, et j'y remarquai bientôt deux pierres mal jointes. Je m'efforçai de les soulever. C'était une entreprise impossible sans les outils nécessaires.

Baptiste me croyait probablement fou, et, cherchant machinalement à m'aider :

— Est-ce que monsieur a perdu quelque chose ? dit-il.

— Oui, j'ai laissé tomber là, hier, une de mes bagues.

— Une bague ? . . . Monsieur ne porte pas de bagues, je ne lui en ai pas vu.

— C'est égal. Tâchons de la trouver.

Il prit un couteau, gratta la pierre tendre pour élargir la fente, enleva la cendre et le ciment en poudre qui la remplissaient, et, tout en travaillant à me satisfaire, il me demanda comment était faite cette bague, de l'air dont il m'eût demandé ce que j'avais rêvé.

— C'est une bague d'or avec une étoile faite d'une

grosse émeraude, répondis-je avec l'aplomb de la certitude.

Il ne douta plus, et, détachant une tringlette des rideaux de vitrage, il la recourba en crochet et atteignit la bague, qu'il me présenta.

Je la regardai à peine, tant j'étais sûr que c'était celle dont j'avais vu l'ombre ; elle était effectivement toute semblable. Je la passai à mon petit doigt, ne doutant pas qu'elle n'eût appartenu à la défunte demoiselle d'Ionis et que je n'eusse vu le spectre de cette merveilleuse beauté.

Baptiste me quitta en m'engageant à me coucher.

On pense bien que je n'y songeais guère. Je m'assis devant la table, que Baptiste avait débarrassée du fameux souper aux trois pains, et, pour m'efforcer de ressaisir l'ivresse de ma vision, dont je craignais d'oublier quelque chose, je me mis à en écrire la relation fidèle, telle qu'on vient de la lire.

Je demeurai dans cette agitation mêlée d'extase jusqu'après le lever du soleil. Je m'assoupis un peu, les coudes sur ma table, et crus refaire mon rêve ; mais il m'échappa bien vite, et Baptiste vint m'arracher à la solitude où j'aurais dès lors voulu achever ma vie.

Je m'arrangeai de manière à ne descendre qu'au moment où l'on devait se mettre à table.

La douairière, qui ne voyait pas très bien, ne s'aperçut pas de mon trouble. Je répondis à ses questions ordinaires avec le vague des jours précédents, mais, cette fois, sans jouer aucune comédie, et avec la préoccupation d'un poète que l'on interroge bêtement sur le sujet de son poème, et qui répond avec ironie des choses évasives.

Je ne sais si madame d'Ionis fut inquiète ou étonnée de me voir ainsi. Je ne la regardai pas, je ne la vis pas. Je compris à peine ce qu'elle me disait, tout le temps que dura cette contrainte mortelle du déjeuner.

Enfin je me trouvai seul dans la bibliothèque, l'attendant comme les autres jours, mais sans impatience aucune. Loin de là, j'éprouvais une vive satisfaction à me noyer dans mes rêveries. Il faisait un temps admirable ; le soleil embrasait les arbres et les terrains en fleur, au delà des grandes masses d'ombre transparente que projetait l'architecture du château sur le premier plan du jardin. Je marchais d'un bout à l'autre de cette vaste salle, m'arrêtant chaque fois que je me trouvais devant la fontaine. Les fenêtres et les rideaux étaient fermés à cause de la chaleur. Ces rideaux étaient d'un bleu doux que je voulais voir verdâtre, et, dans ce crépuscule artificiel qui me retraçait quelque chose de ma vision, j'éprouvais un bien-être incroyable et une sorte de gaieté délirante.

Je parlais tout haut, et je riais sans savoir de quoi, lorsque je me sentis serrer le bras assez brusquement. Je me retournai et vis madame d'Ionis, qui était entrée sans que j'y fisse attention.

— Voyons ! répondez-moi ; voyez-moi, au moins ! me dit-elle avec un peu d'impatience. Savez-vous que vous me faites peur, et que je ne sais plus que penser de vous ?

— Vous l'avez voulu, lui répondis-je, j'ai joué avec ma raison ; je suis fou. Mais ne vous en faites pas de reproche ; je suis bien plus heureux ainsi, et ne souhaite pas de guérir.

— Ainsi, reprit-elle en m'examinant avec inquiétude, cette apparition n'est pas un conte ridicule ? du moins, vous croyez . . . vous l'avez vue se produire ?

— Mieux que je ne vous vois en ce moment.

— Racontez-moi tranquillement . . .

— Rien ! jamais ! je vous supplie de ne pas me questionner. Je ne peux pas, je ne veux pas répondre. Vous ne croyez à rien, vous vous moquez de tout !

J'étais si rude dans mon enthousiasme que madame d'Ionis fut piquée.

— Il y a une chose dont je ne me moque pas, dit-elle avec vivacité : c'est mon procès, et, puisque vous m'avez promis, sur l'honneur, de consulter un oracle mystérieux et de vous conformer à ses arrêts . . .

— Oui, répondis-je, oui, madame, pardonnez-moi mon trouble et mon oubli. C'est par dévouement pour vous que j'ai joué un jeu bien dangereux, et je vous dois, au moins, compte du résultat. Il m'a été prescrit d'obéir aux intentions de mon père et de vous faire gagner votre procès.

Soit qu'elle s'attendît à cette réponse, soit qu'elle fût en doute de ma lucidité, madame d'Ionis ne marqua ni surprise ni contrariété. Elle se contenta de lever les épaules, et, me secouant le bras comme pour me réveiller :

— Mon pauvre enfant, dit-elle, vous avez rêvé, et rien de plus. J'ai partagé un instant votre exaltation, j'ai espéré du moins qu'elle vous ramènerait à la notion de délicatesse et d'équité qui est au fond de votre âme. Mais je ne sais quelles habitudes d'obéissance passive envers votre père vous ont

fait entendre des paroles chimériques. Sortez de ces illusions. Il n'y a pas eu de spectres, il n'y a pas eu de voix mystérieuse ; vous vous êtes monté la tête avec l'indigeste lecture du vieux manuscrit et les contes bleus de l'abbé de Lamyre. Je vais vous expliquer ce qui vous est arrivé.

Elle me parla assez longtemps ; mais je fis de vains efforts pour l'écouter et la comprendre. Il me semblait, par moments, qu'elle me parlait une langue inconnue. Quand elle vit que rien n'arrivait de mon oreille à mon esprit, elle s'inquiéta sérieusement de moi, me toucha le poignet pour voir si j'avais la fièvre, me demanda si j'avais mal à la tête, et me conjura d'aller me reposer. Je compris qu'elle me permettait d'être seul et je courus avec joie me jeter sur mon lit, non que je ressentisse la moindre fatigue, mais parce que je m'imaginais toujours revoir la céleste beauté de mon immortelle, si je parvenais à m'endormir.

Je ne sais comment se passa le reste de la journée. Je n'en eus pas conscience. Le lendemain matin, je vis Baptiste marchant par la chambre sur la pointe du pied.

— Que fais-tu là, mon ami ? lui demandai-je.

— Je vous veille, mon cher monsieur, répondit-il. Dieu merci, vous avez dormi deux bonnes heures. Vous vous sentez mieux, n'est-ce pas ?

— Je me sens très bien. J'ai donc été malade ?

— Vous avez eu un gros accès de fièvre hier au soir, et cela a duré une partie de la nuit.

Zéphyrine entra, s'informa de moi avec beaucoup d'intérêt, et m'engagea à prendre *encore* une cuillerée de *ma* potion calmante.

— Soit, lui dis-je, bien que je n'eusse aucun souvenir de cette potion : un hôte malade est incommode, et je ne demande qu'à guérir vite.

La potion me fit réellement grand bien, car je dormis encore et rêvai de mon immortelle. Quand j'ouvris les yeux, je vis, au pied de mon lit, une apparition qui m'eût charmé l'avant-veille, mais qui me contraria comme un reproche importun. C'était madame d'Ionis, qui venait elle-même s'informer de moi et surveiller les soins que l'on me donnait. Elle me parla avec amitié et me marqua de l'intérêt véritable. Je la remerciai de mon mieux et l'assurai que je me portais fort bien.

Alors apparut la tête grave d'un médecin, qui examina mon pouls et ma langue, me prescrivit le repos, et dit à madame d'Ionis :

— Ce ne sera rien. Empêchez-le de lire, d'écrire et de causer jusqu'à demain, et il pourra retourner dans sa famille après-demain.

Resté seul avec Baptiste, je l'interrogeai.

— Mon Dieu, monsieur, me dit-il, je suis bien embarrassé pour vous répondre. Il parait que la chambre où vous étiez passe pour être hantée. . .

— La chambre où j'étais ? Où suis-je donc ?

Je regardai autour de moi, et, sortant de ma torpeur, je reconnus enfin que je n'étais plus dans la *chambre aux dames*, mais dans un autre appartement du château.

— Pour moi, monsieur, reprit Baptiste, qui était un esprit très positif, j'ai dormi dans cette chambre et n'y ai rien vu. Je ne crois pas du tout à ces histoires-là. Mais, quand j'ai entendu que vous vous tourmentiez dans la fièvre, parlant toujours d'une belle dame qui

existe et qui n'existe pas, qui est morte et qui est vivante, j'ai pris le parti de vous apporter ici, où vous êtes mieux ; et si vous voulez prendre un peu de bouillon de poulet, vous vous retrouverez dans vos esprits comme vous y étiez auparavant.

Je me résignai au bouillon de poulet, bien que j'eusse souhaité quelque chose de plus nourrissant pour me remettre vite. Je me sentais accablé de fatigue. Peu à peu mes forces revinrent dans la journée, et on me permit de souper légèrement. Le lendemain madame d'Ionis revint me voir. J'étais levé et me sentais tout à fait bien. Je lui parlai avec beaucoup de sens de ce qui m'était arrivé, sans toutefois lui donner aucun détail à cet égard. J'avais été fou : j'en étais très honteux, et la priais de me garder le secret ; j'étais perdu comme avocat, si l'on me faisait, dans le pays, la réputation d'un visionnaire ; mon père s'en affecterait beaucoup.

— Ne craignez rien, me répondit-elle ; je vous réponds de la discrétion de mes gens ; assurez-vous du silence de votre valet de chambre, et cette aventure ne sortira pas d'ici.

Elle me voyait tranquille, elle me croyait guéri. Je parlai avec assurance de ma vision, comme d'un accès de fièvre chaude. Elle m'engagea à n'y plus penser du tout, à ne jamais m'en tourmenter.

— N'allez pas vous croire plus faible d'esprit qu'un autre, ajouta-t-elle ; il n'y a personne qui n'ait eu quelques heures de délire dans sa vie. Restez encore deux ou trois jours avec nous ; quoi qu'en dise le médecin, je ne veux pas vous renvoyer, faible et pâle, à vos parents. Nous ne parlerons plus du procès, c'est inutile ; j'irai

voir votre père et en causer avec lui, sans vous en tourmenter davantage.

Le soir j'étais tout à fait guéri ; j'essayai de pénétrer dans mon ancienne chambre, elle était fermée. Je me hasardai à demander la clef à Zéphyrine, qui répondit l'avoir remise à madame d'Ionis. On ne voulait plus y loger personne jusqu'à ce que la légende, récemment exhumée, fût oubliée de nouveau.

Je prétendis avoir laissé quelque chose dans cette chambre. Il fallut céder : Zéphyrine alla chercher la clef et entra avec moi. Je cherchai partout sans vouloir dire ce que je cherchais. Je regardai dans le foyer de la cheminée, et je vis, sur les pierres disjointes, les égratignures fraîches que Baptiste y avait faites avec son couteau. Mais qu'est-ce que cela prouvait, sinon que, dans ma folie, j'avais fait chercher là un objet qui n'existait que dans le souvenir d'un rêve ? J'avais cru trouver une bague et la mettre à mon doigt. Elle n'y était plus, elle n'y avait sans doute jamais été !

Je n'osai même plus interroger Baptiste sur ce fait. On ne me laissa pas seul un instant dans la chambre aux dames, et on la referma dès que j'en fus sorti. Je sentis que rien ne me retenait plus au château d'Ionis, et je partis le lendemain matin, furtivement, pour échapper à la conduite en voiture dont on m'avait menacé.

Le cheval et le grand air me remirent tout à fait. Je traversai assez vite les bois qui environnaient le château, dans la crainte d'être poursuivi par la sollicitude de ma belle hôtesse. Puis je ralentis mon cheval à deux lieues de là, et arrivai tranquillement à Angers dans l'après-midi.

Ma figure était un peu altérée : mon père ne s'en

aperçut pas beaucoup ; mais rien n'échappe à l'œil d'une mère, et la mienne s'en inquiéta. Je parvins à la tranquilliser en mangeant avec appétit ; j'avais arraché à Baptiste le serment de ne rien dire ; il y avait mis cette restriction, qu'il ne le tiendrait pas si je venais à retomber malade.

Aussi je m'en gardai bien ! Je me soignai moralement et physiquement comme un garçon très épris de la conservation de son être. Je travaillai sans excès, je me promenai régulièrement, j'éloignai toute idée lugubre, je m'abstins de toute lecture excitante. La raison de toute cette raison prenait sa source dans une folie obstinée mais tranquille et, pour ainsi dire, maîtresse d'elle-même. Je voulais constater devant mon propre jugement que je n'avais pas été fou, que je ne l'étais pas, et qu'il n'y avait rien de plus avéré à mes propres yeux que l'existence des dames vertes.

Toute trace de crise s'effaça donc rapidement, et, à me voir studieux, raisonnable et modéré en toutes choses, il eût été impossible de deviner que j'étais sous l'empire d'une idée fixe, d'une monomanie bien conditionnée.

L'immortelle m'avait dit de devenir digne qu'elle restât vivante dans ma pensée. Je voulais purifier ma vie et cultiver en moi le trésor de la conscience, dans l'espoir qu'à un moment donné cette céleste figure viendrait d'elle-même se placer devant moi et m'entretenir avec cette voix chérie que je n'avais pas mérité d'entendre longtemps.

Sous l'empire de cette manie j'étais en train de devenir homme de bien, et il est fort étrange que je fusse conduit à la sagesse par la folie. Mais c'était là quelque

le mot vertu est réservé pour la fin → 72
mais l'idée est déjà présente ici.

chose de trop subtil et de trop tendu pour la nature humaine. Cette rupture de mon âme avec le reste de mon être devait me conduire peu à peu au désespoir, peut-être à la fureur.

Je n'en étais encore qu'à la mélancolie, et, bien que très pâli et très amaigri, je n'étais ni malade ni insensé en apparence, lorsque la cause des d'Ionis contre les d'Aillane arriva au rôle. Mon père m'avertit de préparer mon plaidoyer pour la semaine suivante. Il y avait alors trois mois environ que j'avais quitté, par une matinée de juin, le funeste château d'Ionis.

V

Le Duel

A mesure que nous avions étudié cette triste affaire, nous nous étions bien convaincus, mon père et moi, qu'elle était *imperdable*. Deux testaments se trouvaient en présence : l'un qui, depuis cinq ans, avait reçu sa pleine exécution, était en faveur de M. d'Aillane. Gêné à l'époque de cet héritage, il s'était libéré en vendant l'immeuble qu'il regardait comme sien. L'autre testament, découvert trois ans après, par un de ces étranges hasards qui font dire que, parfois, la vie ressemble à un roman, dépouillait tout à coup les d'Aillane pour enrichir madame d'Ionis. La validité de ce dernier acte était incontestable ; la date, postérieure à celle du premier, était nette et précise. M. d'Aillane plaidait l'état d'enfance du testateur et l'espèce de pression que M. d'Ionis avait exercée sur lui à ses

derniers moments. Ce dernier point était assez réel ; mais l'état d'enfance ne pouvait être constaté en aucune façon.

En outre M. d'Ionis prétendait avec raison que, pressé par ses créanciers, d'Aillane leur avait cédé l'immeuble au-dessous de sa valeur, et il réclamait une somme assez importante, puisque c'était le dernier débris de la fortune de ses adversaires.

M. d'Aillane n'esperait guère le succès, mais il tenait à se laver de l'accusation, portée contre lui, d'avoir connu l'existence du second testament, d'avoir engagé la personne qui en était dépositaire à le tenir caché pendant trois ans, et de s'être hâté de mobiliser l'héritage pour échapper en partie aux conséquences de l'avenir. Il y avait donc, en outre du fond de l'affaire, discussion sur la valeur réelle de l'immeuble.

Nous causions ensemble sur ce dernier point, mon père et moi, et nous n'étions pas tout à fait d'accord, lorsque Baptiste nous annonça la visite de M. d'Aillane fils, capitaine au régiment de * * *.

Bernard d'Aillane était un beau garçon, de mon âge à peu près, fier, vif et plein de franchise. Il s'exprima très poliment, faisant appel à notre honneur en homme qui en connaissait la rigidité ; mais, à la fin de son exorde, emporté par la vivacité de son naturel, il laissa percer une menace fort claire contre moi pour le cas où, dans ma plaidoirie, je viendrais à exprimer quelque doute sur la parfaite loyauté de son père.

Le mien fut plus ému que moi de ce défi, et s'en courrouça. Je vis que d'un projet de conciliation allait naître une querelle, et je priai les deux interlocuteurs de m'écouter

— Permettez-moi, mon père, dis-je, de faire observer à M. d'Aillane qu'il vient de commettre une grave imprudence, et que, si je n'étais pas d'un sang plus rassis que le sien, je prendrais plaisir à provoquer sa colère, en faisant argument de tout pour les besoins de ma cause.

— Qu'est-ce à dire? s'écria mon père, qui était le plus doux des hommes dans son intérieur, mais passablement emporté dans l'exercice de ses fonctions. J'espère bien, mon fils, que vous ferez argument de tout, et que, s'il y a lieu, le moins du monde, à suspecter la bonne foi de vos adversaires, ce ne sont point la petite moustache et la petite épée de M. le capitaine d'Aillane, non plus que la grande moustache et la grande épée de monsieur son père, qui vous retiendront de le proclamer.

Le jeune d'Aillane était hors de lui, et, ne pouvant s'en prendre à un homme de l'âge de mon père, il avait grand besoin de s'en prendre à moi. Il m'envoya quelques paroles assez aigres que je ne relevai pas, et, m'adressant toujours à mon père, je lui répondis :

— Vous avez parfaitement raison de croire que je ne me laisserai pas intimider ; mais il faut pardonner à M. d'Aillane d'avoir eu cette pensée. Si je me trouvais dans la même situation que lui, et que votre honneur fût en cause, songez, mon cher père, que je ne serais peut-être pas plus patient. Ayons donc des égards pour son inquiétude, et, puisque nous pouvons la soulager, n'ayons pas la rigueur de la faire durer davantage. J'ai assez examiné l'affaire pour être persuadé de l'extrême délicatesse de toute la famille

d'Aillane, et je me ferai un plaisir comme un devoir de lui rendre hommage en toute occasion.

— Voilà tout ce que je voulais, monsieur, s'écria le jeune homme en me serrant les mains ; et, maintenant, gagnez votre procès, nous ne demandons pas mieux !

— Un instant, un instant ! reprit mon père, avec le feu qu'à l'audience il portait dans ses répliques. Je ne sais quelles sont vos idées, mon fils, sur cette parfaite loyauté ; mais je vous prie de ne vous engager à rien, avant d'avoir pesé toutes les objections que j'étais en train de vous faire lorsque monsieur nous a accordé l'honneur de sa visite.

— Permettez-moi, mon père, répondis-je avec fermeté, de vous dire que de légères apparences ne me suffiraient pas pour partager vos doutes. Sans parler de la réputation bien établie de M. le comte d'Aillane, j'ai sur son compte et sur celui de sa famille un témoignage . . .

Je m'arrêtai, en songeant que ce témoignage de ma mystérieuse amie, je ne pouvais l'invoquer sans faire rire de moi.

— Peut-on vous demander, me dit le jeune d'Aillane, quelle est la personne qui a eu sur vous cette heureuse influence, afin que je puisse lui en savoir gré ?

— Vous me permettrez, monsieur, de ne pas vous le dire. Ceci m'est tout personnel.

Le jeune capitaine me demanda pardon de son indiscrétion, prit congé de mon père un peu froidement, et se retira en me témoignant sa gratitude pour mes bons procédés.

Je le suivis jusqu'à la porte de la rue, comme pour le reconduire. Là il me tendit encore la main ; mais,

cette fois, je retirai la mienne, et, le priant d'entrer un instant dans mon appartement, je lui déclarai de nouveau que j'étais persuadé de la noblesse de sentiments de son père, et bien déterminé à ne pas porter la moindre atteinte à l'honneur de sa famille. Après quoi je lui dis :

— Ceci établi, monsieur, vous allez me permettre de vous demander raison de l'insulte que vous m'avez faite, en doutant de ma fierté jusqu'à me menacer de votre ressentiment. Si je ne l'ai pas fait devant mon père, qui semblait m'y pousser, c'est parce que je sais que, sa colère passée, il se fût senti le plus malheureux des hommes. J'ai aussi une mère fort tendre ; c'est ce qui me fait vous demander le secret sur l'explication que nous avons ici. Chargé des intérêts de madame d'Ionis, c'est demain que je plaide sa cause. Je vous prie donc de m'accorder pour après-demain, au sortir du Palais, le rendez-vous que je vous demande.

— Non, parbleu ! il n'en sera rien, s'écria le jeune homme en me sautant au cou. Je n'ai pas la moindre envie de tuer un garçon qui me montre tant de cœur et de justice ! J'ai eu tort, j'ai agi en mauvaise tête, et me voilà tout prêt à vous en demander pardon.

— C'est fort inutile, monsieur, car vous étiez tout pardonné d'avance. Dans mon état on est exposé à ces offenses-là, et elles n'atteignent pas un honnête homme ; mais il n'y en a pas moins nécessité pour moi de me battre avec vous.

— Oui-da ! Et pourquoi, après les excuses que je vous fais ?

— Parce que ces excuses sont intimes, tandis que

votre visite ici a été publique. Voilà votre grand cheval qui piaffe à notre porte, et votre soldat galonné qui attire tous les regards. Vous savez bien ce que c'est qu'une petite ville de province. Dans une heure tout le monde saura qu'un brillant officier est venu menacer un petit avocat plaidant contre lui, et vous pouvez être bien sûr que, demain, lorsque j'aurai pour vous et les vôtres les égards que je crois vous devoir, plus d'un esprit malveillant m'accusera d'avoir peur de vous, et rira de ma figure placée en regard de la vôtre. Je me résigne à cette humiliation ; mais, mon devoir accompli, j'aurai un autre devoir qui sera de prouver que je ne suis pas un lâche, indigne d'exercer une profession honorable, et capable de trahir la confiance de ses clients dans la crainte d'un coup d'épée. Songez que je suis très jeune, monsieur, et que j'ai à établir mon caractère, à présent ou jamais.

— Vous me faites comprendre ma faute, répondit M. d'Aillane. Je n'ai pas senti la gravité de ma démarche, et je vous dois des excuses publiques.

— Il sera trop tard après ma plaidoirie : on pourrait toujours croire que j'ai cédé à la crainte ; et il serait trop tôt auparavant : on pourrait croire que vous craignez mes révélations.

— Alors je vois qu'il n'y a pas moyen de s'arranger, et que tout ce que je peux faire pour vous, c'est de vous donner la réparation que vous exigez. En sortant du Palais, demain, vous me trouverez au lieu qu'il vous plaira de désigner.

Nous fîmes nos conventions. Après quoi le jeune officier me dit d'un air affectueux et triste :

— Voilà pour moi une mauvaise affaire, monsieur! Voyez mon repentir et n'ayez pas une trop mauvaise idée de moi. Allons, donnez-moi la main à présent, en attendant que nous nous coupions la gorge !

Je m'entretins encore avec mon père dans la soirée, et l'amenai à me laisser libre d'apprécier comme je l'entendais le côté moral de l'affaire.

Au moment de me mettre au lit je fus frappé de la vue d'un nœud de rubans verts attaché à mon oreiller avec une épingle. Je le pris et sentis qu'il contenait une bague : c'était l'étoile d'émeraude dont le souvenir ne m'était resté que comme celui d'un rêve de la fièvre. Elle existait, cette bague mystérieuse ; elle m'était rendue !

Je la passai à mon doigt et je la touchai cent fois pour m'assurer que je n'étais pas dupe d'une illusion ; puis je l'ôtai et l'examinai avec une attention dont je n'avais pas été capable au château d'Ionis, et j'y déchiffrai cette devise en caractères très anciens : *Ta vie n'est qu'à moi.*

C'était donc une défense de me battre ? L'immortelle ne voulait pas me permettre encore d'aller la rejoindre ? Ce fut une cruelle douleur ; car, depuis quelques heures, la soif de la mort s'était emparée de moi, et j'espérais être autorisé par les circonstances à me débarrasser de la vie sans révolte et sans lâcheté.

Je sonnai Baptiste, que j'entendais marcher encore dans la maison.

— Écoute, lui dis-je, il faut me dire la vérité, mon ami ; car tu es un honnête homme, et ma raison est dans tes mains. Qui est venu ici dans la soirée ?

Qui a apporté la bague dans ma chambre, là, sur mon oreiller ?

— Quelle bague, monsieur ? Je n'ai pas vu de bague.

— Mais, maintenant, ne la vois-tu pas ? N'est-elle pas à mon doigt ? Ne l'y as-tu pas déjà vue au château d'Ionis ?

— Certainement, monsieur, je la vois et je la reconnais bien ! C'est celle que vous aviez perdue là-bas et que j'ai retrouvée entre deux carreaux ; mais je vous jure, sur l'honneur, que je ne sais pas comment elle se trouve ici.

Voyant que je ne tirerais rien de l'examen des choses réelles, je congédiai Baptiste et me livrai à mes rêveries accoutumées. Tout cela ne pouvait plus être expliqué naturellement. Cette bague contenait le secret de ma destinée. J'étais désolé d'avoir à désobéir à mon immortelle, et j'étais heureux en même temps de m'imaginer qu'elle tenait sa promesse de veiller sur moi.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit. Ma pauvre tête était bien malade et mon cœur encore plus. Devais-je désobéir à l'arbitre de ma destinée ? devais-je lui sacrifier mon honneur ? Je m'étais engagé trop avant avec M. d'Aillane pour revenir sur mes pas. Et puis je me tranquillisais par la pensée que cette terrible et délicieuse devise : *Ta vie n'est qu'à moi*, n'avait pas le sens que je lui attribuais, et je résolus de passer outre, me persuadant que l'immortelle m'apparaîtrait sur le lieu même du combat, si sa volonté était de l'empêcher.

Mais pourquoi ne m'apparaissait-elle pas elle-même pour mettre fin à mes perplexités ? Je l'invoquais avec une ardeur désespérée.

— L'épreuve est trop longue et trop cruelle ! lui disais-je ; j'y perdrai la raison et la vie. Si je dois vivre pour toi, si je t'appartiens . . .

Un coup de marteau à la porte de la maison me fit tressaillir. Il ne faisait pas encore jour. Il n'y avait que moi d'éveillé chez nous. Je m'habillai à la hâte. On frappa un second coup, puis un troisième, au moment où je m'élançais dans le vestibule.

J'ouvris tout tremblant.

Le visiteur était un domestique de madame d'Ionis, qui arrivait à bride abattue avec une lettre pour mon père ou pour moi, car nos deux noms étaient sur l'adresse.

Pendant qu'on se levait dans la maison pour venir ouvrir, je lus ce qui suit :

" Arrêtez le procès. Je reçois à l'instant et vous transmets une nouvelle grave qui vous dégage de votre parole envers M. d'Ionis. M. d'Ionis n'est plus. Vous en aurez la nouvelle officielle dans la journée."

Je portai la lettre à mon père.

— A la bonne heure ! dit-il. Voilà une heureuse affaire pour notre belle cliente, si ce maussade défunt ne lui laisse pas trop de dettes ; une heureuse affaire aussi pour les d'Aillane ! La cour y perdra l'occasion d'un beau jugement, et toi celle d'un beau plaidoyer. Alors . . . dormons, puisqu'il n'y a rien de mieux à faire !

Il se retourna vers la ruelle ; puis il me rappela comme je sortais de sa chambre.

— Mon cher enfant, me dit-il en se frottant les yeux, je pense à une chose : c'est que vous êtes amoureux de madame d'Ionis, et que, si elle est ruinée . . .

— Non, non, mon père! m'écriai-je, je ne suis pas amoureux de madame d'Ionis.

— Mais tu l'as été? Voyons, la vérité? C'est là la cause de ce bon changement qui s'est fait en toi. L'ambition du talent t'est venue . . . et cette mélancolie dont ta mère s'inquiète. . . .

— Certainement! dit ma mère, qui avait été réveillée par les coups de marteau à une heure indue, et qui était entrée pendant que nous causions; soyez sincère, mon cher fils! vous aimez cette belle dame. Eh bien, confessez-vous à vos parents. . . .

— Je veux bien me confesser, répondis-je en embrassant ma bonne mère; j'ai été amoureux de madame d'Ionis pendant deux jours, mais j'ai été guéri le troisième jour.

— Sur l'honneur? dit mon père.

— Sur l'honneur!

— Et la raison de ce changement?

— Ne me la demandez pas, je ne puis vous la dire.

— Moi, je la sais, dit mon père riant et bâillant à la fois: c'est que la petite madame d'Ionis et ce beau cousin qui . . . Mais ce n'est pas l'heure de faire des propos de commère. Il n'est que cinq heures, et, puisque mon fils ne soupire ni ne plaide aujourd'hui, je prétends dormir la grasse matinée.

Délivré de l'anxiété relative au duel, je pris un peu de repos. Dans la journée le décès de M. d'Ionis, arrivé à Vienne quinze jours auparavant (les nouvelles n'allaient pas vite en ce temps-là), fut publié dans la ville, et le procès suspendu en vue d'une prochaine transaction entre les parties.

Nous reçûmes, le soir, la visite du jeune d'Aillane. Il venait me faire ses excuses devant mon père, et, cette fois, je les acceptai de grand cœur. Malgré l'air grave avec lequel il parlait de la mort de M. d'Ionis, nous vîmes bien qu'il avait peine à cacher sa joie.

Il accepta notre souper ; après quoi il me suivit dans mon appartement.

— Mon cher ami, me dit-il, car il faut que vous me permettiez de vous donner ce nom désormais, je veux vous ouvrir mon cœur, qui déborde malgré moi. Vous ne me jugez pas assez intéressé, j'espère, pour croire que je me réjouis follement de la fin du procès. Le secret de mon bonheur . . .

— N'en parlez pas, lui dis-je ; nous le savons, nous l'avons deviné !

— Et pourquoi n'en parlerais-je pas avec vous, qui méritez tant d'estime et qui m'inspirez tant d'affection ? Ne croyez pas être un inconnu pour moi. Il y a trois mois que je rends compte de toutes vos actions et de tous vos succès à . . .

— A qui donc ?

— A une personne qui s'intéresse à vous on ne peut plus ! à madame d'Ionis. Elle a été fort inquiète de vous pendant quelque temps après votre séjour chez elle. C'est au point que j'en étais jaloux. Elle m'a rassuré de ce côté-là, en me disant que vous aviez été assez grièvement malade pendant vingt-quatre heures.

— Alors, dis-je avec un peu d'inquiétude, comme elle n'a pas de secrets pour vous, elle vous aura appris la cause de ces heures de délire. . . .

— Oui, ne vous en tourmentez pas ; elle m'a tout

raconté, et sans que ni elle ni moi ayons songé à nous en moquer. Bien au contraire, nous en étions fort tristes, et madame d'Ionis se reprochait de vous avoir laissé jouer avec certaines idées dont on peut recevoir trop d'émotion. Ce que je sais, moi, c'est que vous me semblez, quant aux choses surnaturelles, beaucoup plus hardi que je ne serais curieux.

Cet aimable garçon, qui était alors en congé, revint me voir les jours suivants, et nous fûmes bientôt intimement liés.

Il me raconta ses amours avec madame d'Ionis. Ils avaient été destinés l'un à l'autre et s'étaient aimés dès l'enfance. Caroline avait été sacrifiée à l'ambition et mise au couvent pour rompre leur intimité.

Son expansion, que je me défendais d'abord de partager, finit par me gagner. Je me laissai donc aller jusqu'à lui raconter toute mon histoire, et même à lui avouer l'étrange passion dont j'étais dominé. Il m'écouta très sérieusement et me conseilla de poursuivre la tâche que je m'étais imposée de devenir un homme de bien et de mérite.

— Quand vous en serez là, me disait-il, si toutefois vous n'y êtes pas déjà, ou il se fera dans votre vie je ne sais quel miracle, ou bien votre esprit, tout à coup calmé, reconnaîtra qu'il s'était égaré à la poursuite d'une douce chimère ; quelque réalité plus douce encore la remplacera, et vos vertus, ainsi que vos talents, n'en seront pas moins des biens acquis d'un prix inestimable.

Enfin vint le jour où il lui fut permis de paraître au château d'Ionis, dont Caroline n'était pas sortie depuis trois mois qu'elle était veuve. Il reçut d'elle une lettre

dont il me lut le post-scriptum. J'étais invité à l'accompagner, dans les termes les plus affectueux.

VI

Conclusion

Nous arrivâmes par une journée de décembre. La terre était couverte de neige et le soleil se couchait dans des nuées violettes d'un ton superbe, mais d'un aspect mélancolique. Je ne voulus pas gêner les premières effusions de cœur des deux amants, et j'engageai Bernard à prendre de l'avance sur moi aux approches du château. J'avais, d'ailleurs, besoin de me trouver seul avec mes pensées dans les premiers moments. Ce n'était pas sans une vive émotion que je revoyais ces lieux où, pendant trois jours, j'avais vécu des siècles.

Je jetai la bride de mon cheval à Baptiste, qui prit le chemin des écuries, et j'entrai seul par une des petites portes du parc.

Ce beau lieu, dépouillé de fleurs et de verdure, avait un plus grand caractère. Les sombres sapins secouaient leurs frimas sur ma tête, et le branchage des vieux tilleuls chargés de givre dessinait de légères arcades de cristal sur le berceau des allées. On eût dit les nefs d'une cathédrale gigantesque, offrant tous les caprices d'une architecture inconnue et fantastique.

Je retrouvai le printemps dans la rotonde de la bibliothèque. L'eau de la fontaine murmurait toujours

parmi des fleurs exotiques encore plus belles que celles que j'avais vues, et cette eau courante, tandis qu'au dehors toutes les eaux dormaient enchaînées sous la glace, était agréable à voir et à entendre.

J'eus quelque peine à me décider à regarder la néréide. Je la trouvai moins belle que le souvenir resté en moi de celle dont elle me rappelait la forme et les traits. Puis, peu à peu, je me mis à l'admirer et à la chérir comme on chérit un portrait qui vous retrace au moins l'ensemble et quelques traits d'une personne aimée. Ma sensibilité était depuis si longtemps contenue et surexcitée que je fondis en larmes et restai comme brisé à la place où j'avais vu celle que je n'espérais plus revoir.

Un bruit de robe de soie me fit relever la tête, et je vis devant moi une femme assez grande, très mince, mais du port le plus gracieux, qui me regardait avec sollicitude. Je songeai un instant à l'assimiler à ma vision ; mais la nuit qui se faisait rapidement ne me permettait pas de bien distinguer sa figure, et, d'ailleurs, une femme en paniers et en falbalas ressemble si peu à une nymphe de la renaissance que je me défendis de toute illusion et me levai pour la saluer comme une simple mortelle.

Elle me salua aussi, hésita un instant à m'adresser la parole, puis enfin elle s'y décida, et je tressaillis au son de sa voix, qui faisait vibrer tout mon être. C'était la voix d'argent, la voix sans analogue sur la terre, de ma divinité. Aussi fus-je muet et incapable de lui répondre.

Elle parut très embarrassée de mon silence, et je fis un effort pour sortir de cette ridicule extase. Elle me demandait si je n'étais pas M. Just Nivières.

— Oui, madame, lui répondis-je enfin ; je vous supplie

de me pardonner ma préoccupation. J'étais un peu indisposé, je m'étais assoupi.

— Non, reprit-elle avec douceur, vous pleuriez! C'est ce qui m'a attirée ici, de la galerie où j'attendais le signal de l'arrivée de mon frère.

— Votre frère . . .

— Oui, votre ami, Bernard d'Aillane.

— Ainsi vous êtes mademoiselle d'Aillane?

— Félicie d'Aillane, et j'ose dire votre amie aussi, bien que vous ne me connaissiez pas. Mais l'estime que mon frère fait de vous et tout ce qu'il nous a écrit sur votre compte m'ont donné pour vous une sympathie réelle. C'est donc avec inquiétude que je vous ai entendu sangloter.

— Grâce à Dieu, répondis-je, le chagrin que j'éprouvais tout à l'heure se dissipe au son de votre voix et aux douces paroles qu'elle m'adresse. Mais comment se fait-il qu'ayant une sœur telle que vous, Bernard ne m'en ait jamais parlé?

— Bernard est absorbé par une affection dont je ne suis pas jalouse et que je comprends bien, car madame d'Ionis est une tendre sœur pour moi; mais n'êtes-vous pas venu avec lui, et comment se fait-il que je vous trouve seul ici, sans que personne soit averti de votre arrivée?

— Bernard a pris les devants. . .

— Ah! je comprends. Eh bien, laissons-les ensemble encore un peu; ils ont tant de choses à se dire, et leur attachement est si noble, si ancien déjà! Mais venez auprès de la cheminée de la bibliothèque, car il fait un peu frais ici.

Je la suivis à regret. Je craignais de voir sa figure, car sa voix me plongeait dans une forte illusion, comme si mon immortelle se fût pliée à m'entretenir en langue vulgaire des détails du monde des vivants.

Il y avait du feu et de la lumière dans la bibliothèque, et je pus alors voir ses traits, qui étaient admirablement beaux et qui me rappelaient confusément ceux que je croyais bien fixés dans ma mémoire. Mais, à mesure que je l'examinais avec autant d'attention que le respect me permettait d'en laisser paraître, je reconnus que ces trois images de la néréide, du fantôme et de mademoiselle d'Aillane se confondaient dans ma tête, sans qu'il me fût possible de les isoler pour faire à chacune la part d'admiration qui lui était due. C'était le même type, j'en étais bien certain ; mais je ne pouvais plus constater les différences, et je m'apercevais avec effroi de l'incertitude de ma mémoire quant à la sublime apparition. J'y avais trop pensé, j'avais trop cru la revoir, je ne me la représentais plus qu'à travers un nuage.

Elle me parla avec abandon des chagrins et des joies de sa famille, du rôle que j'avais joué dans les péripéties de ces derniers temps, et de la reconnaissance qu'elle croyait me devoir pour la manière dont j'avais parlé à Bernard de l'honneur de leur père.

— Vous savez donc toutes ces choses ? lui dis-je avec attendrissement.

— Je sais tout, me dit-elle, et même le duel que vous avez failli avoir avec mon frère. Hélas ! tout le tort était de son côté ; mais il est de ceux qui se relèvent meilleurs après une faute, et c'est de là que date son estime pour vous. Il tarde à mon père, que

ses affaires ont retenu à Paris tous ces temps-ci, mais qui sera ici bientôt, de vous dire qu'il vous regarde désormais comme un de ses enfants. Vous l'aimerez, j'en suis sûre ; c'est un homme d'un esprit supérieur et d'un caractère à la hauteur de son esprit.

Comme elle parlait ainsi, un bruit de voiture et les aboiements des chiens au dehors la firent sauter sur sa chaise.

— C'est lui ! s'écria-t-elle, je parie que c'est lui qui arrive ! Venez avec moi à sa rencontre.

Je la suivis, tout enivré. Elle m'avait mis le flambeau dans les mains et courait devant moi, si svelte et si souple que nul statuaire n'eût pu concevoir un plus pur idéal de nymphe et de déesse. J'étais déjà habitué à voir cet idéal costumé à la mode de mon temps. Sa toilette, d'ailleurs, était exquise de goût et de simplicité, et je voulus voir encore un rapprochement symbolique dans la couleur de sa robe de soie changeante, qui était d'un blanc mat, à reflets vert tendre.

— Voici M. Nivières, dit-elle en me montrant à son père, aussitôt qu'elle l'eut embrassé avec effusion.

— Ah ! répondit-il en me tendant les deux mains, ne vous étonnez pas du plaisir que j'ai à vous voir ; vous êtes l'ami de mon fils, le mien par conséquent, et je sais, par lui, tout ce que vous valez.

Madame d'Ionis et Bernard accouraient ; je trouvai Caroline embellie par le bonheur. Quelques moments après, nous étions tous réunis autour de la table, avec l'abbé de Lamyre, qui était arrivé dans la matinée, et la bonne Zéphirine, qui avait fermé les yeux de la douairière d'Ionis quelques semaines auparavant.

On se sépara le plus tard possible. Pour moi, quand minuit sonna et que madame d'Ionis donna le signal du bonsoir général, j'eus un sentiment de douleur, comme si je retombais d'un songe délicieux dans une morne réalité.

Je n'aurais certes pas voulu encore admettre l'idée que je pouvais aimer ; mais il est certain que, sans me croire amoureux de mademoiselle d'Aillane, je sentais pour elle une amitié extraordinaire. Je n'avais cessé de la regarder à la dérobée dans les moments où elle ne m'adressait pas la parole, et plus je m'initiais à sa beauté un peu étrange de lignes, plus je me persuadais retrouver l'effet produit sur moi par le fantôme adoré.

Bernard, qui pas plus que moi n'avait envie de dormir, babilla avec moi jusqu'à deux heures du matin. Nous étions logés dans la même chambre, non plus la chambre aux dames, ni même celle où j'avais été malade, mais un joli appartement décoré, dans le goût de Boucher, des images les plus roses et les plus souriantes. Il n'avait pas plus été question de dames vertes que si l'on n'en eût jamais entendu parler.

Bernard, tout en m'entretenant de sa chère Caroline, me questionna sur l'opinion que j'avais conçue de sa chère Félicie. Je ne savais d'abord comment lui répondre. Je craignais de dire trop ou trop peu. Je m'en tirai en lui demandant à mon tour pourquoi il m'avait si peu parlé d'elle.

— Est-il possible, lui dis-je, que vous ne l'aimiez pas autant qu'elle vous aime ?

— Je serais, répondit-il, un étrange animal si je n'adorais pas ma sœur. Mais dans la situation où

nous étions et où nous sommes malheureusement encore, ma sœur et moi, il ne convenait guère que j'eusse l'air de vous la proposer.

— Et comment eussiez-vous pu avoir l'air de me faire un pareil honneur ?

— Ah ! c'est qu'il y a une circonstance singulière dont j'ai été bien des fois sur le point de vous parler, et que vous avez certainement déjà remarquée : la ressemblance étonnante de Félicie avec la néréide de Jean Goujon, dont vous étiez épris au point de prêter ses traits à votre fantôme.

— Je ne me trompais donc pas ! m'écriai-je, mademoiselle d'Aillane ressemble, en beau, à cette statue ?

— En beau ! . . . merci pour elle ! Mais vous voyez, cette ressemblance vous impressionne ; voilà pourquoi je me suis abstenu de vous la signaler d'avance.

— Je comprends que vous ayez craint de me suggérer des prétentions . . . que je ne puis avoir !

— J'ai craint de vous rendre amoureux d'une jeune personne qui ne pouvait prétendre à vous ; voilà, mon cher ami, tout ce que j'ai craint. Tant que la situation de fortune de madame d'Ionis ne sera pas connue, nous devons nous considérer comme dans la misère. Votre père et le mien craignent que son mari n'ait tout mangé, et qu'en la nommant sa légataire universelle il ne lui ait fait qu'une mauvaise plaisanterie. Dans ce cas jamais nous n'accepterons la petite fortune qu'elle veut nous céder et à laquelle nos droits sont contestables, comme vous le savez de reste. Je ne l'en épouserai pas moins, puisque nous nous aimons, mais

sans consentir à ce qu'elle me reconnaisse, par contrat, le moindre avoir. Alors ma sœur, sans aucune espèce de dot, — car ma femme ne serait pas assez riche pour lui en faire une, et Félicie ne souffrira jamais qu'elle se gêne pour elle, — est résolue à se faire religieuse.

— Religieuse, elle ? Jamais ! Bernard, vous ne devez jamais consentir à un pareil sacrifice !

— Pourquoi donc, mon cher ami ? dit-il avec un sentiment de tristesse et de fierté que je compris. Ma sœur a été élevée dans cette idée-là, et même elle a toujours montré le goût de la retraite.

— Vous n'y songez pas ! Il est impossible qu'une personne aussi accomplie ne daigne pas consentir à faire le bonheur d'un honnête homme ; il est encore plus impossible qu'un honnête homme ne se rencontre pas pour implorer d'elle ce bonheur.

— C'est une question que l'avenir résoudra, mais le raisonnement que j'ai fait, je le fais encore, et je vous prie bien sérieusement, mon cher ami, de ne pas trop remarquer la ressemblance de ma sœur avec la néréide.

Je gardai un instant le silence ; puis, sentant malgré moi que cette recommandation me troublait plus que je ne m'y serais attendu moi-même, je lui dis avec une sincérité brusque :

— Alors, mon cher Bernard, pourquoi donc m'avez-vous amené ici ?

— Parce que je croyais ma sœur partie. Elle devait rejoindre, à Tours, mon père, qui lui-même ne devait venir ici que dans une quinzaine. Les événements contrarient mes prévisions ; mais je n'en suis pas moins

tranquille, parce que vous aurez la force d'âme de vous dire ceci : Une fille de cœur et de mérite a le droit de vouloir être recherchée par un homme dont le cœur soit libre, et elle serait peu flattée de découvrir, un jour, qu'elle n'a dû sa recherche qu'au hasard d'une ressemblance. *

Je compris si bien cette réponse que je n'ajoutai plus rien et résolus de ne plus trop regarder mademoiselle d'Aillane, dans la crainte de me donner follement le change à moi-même. Je pris même la résolution de partir, pour peu que je vinsse à être trop ému de cette fatale ressemblance, et c'est ce qui m'arriva dès le lendemain. Je sentis que je devenais éperdument épris de mademoiselle d'Aillane, que le rêve de la néréide s'effaçait devant elle, et que Bernard s'en apercevait avec inquiétude.

Je pris congé, prétendant que mon père ne m'avait donné que vingt-quatre heures de liberté. J'étais décidé à ouvrir mon cœur à mes parents et à leur demander l'autorisation d'offrir mon âme et ma vie à mademoiselle d'Aillane. Je le fis avec la plus grande sincérité, et mon père s'écria en regardant ma mère :

— Allons, grâces soient rendues à la belle d'Aillane qui ressemble à la néréide et qui nous a guéri notre insensé ! Il faut l'épouser à tout prix, et la demander bien vite avant qu'on sache si elle aura une dot ; car, si elle doit en avoir une, elle se trouvera trop grande dame pour épouser un avocat.

Dès le lendemain mon père et moi, nous retournions à Ionis. Notre demande fut soumise à M. d'Aillane, qui commença par m'embrasser ; après quoi il tendit la

* Remarque assez juste : le cœur, la fortune et la beauté doivent être mis à l'épreuve

main à mon père et lui dit avec une droiture toute chevaleresque :

— *Oui, et merci !*

Je me jetai de nouveau dans ses bras, et il ajouta :

— Attendez pourtant que ma fille y consente, car je veux qu'elle soit heureuse. Quant à moi, je vous la donne sans savoir si elle sera assez riche pour vous, parce que, si elle l'est, je suis décidé à vous trouver assez noble pour elle. Vous risquez le tout pour le tout. Eh bien, j'en veux faire autant et ne pas rester au-dessous de l'exemple que vous me donnez. Vous n'avez pas d'ambition d'argent, vous autres ; moi, je n'ai plus de préjugés de noblesse. Nous voilà donc d'accord. J'ai votre parole et vous avez la mienne. Seulement je tiens à ce que ma fille seule en décide ; et vous allez, cher monsieur Nivières, laisser votre fils faire sa cour lui-même, car son amour est bien nouveau, et c'est à lui d'inspirer la confiance sur ce point. Quant à son caractère et à son talent, nous les connaissons, et il n'y aura pas d'objection de ce côté-là.

Il me fut donc permis d'être assidu au château d'Ionis, et ce fut, relativement au passé, le plus beau temps de mon existence.

J'aimais, dans les conditions normales de la vie, un être au-dessus de la région ordinaire de la vie, un ange de bonté et de beauté idéales.

Elle me fit attendre l'espérance. Elle s'exprimait librement sur son estime et sa sympathie pour moi ; mais, quand je parlais d'amour, elle montrait quelque doute.

— Ne vous trompez-vous pas, disait-elle, et n'avez-

5) [illegible] : La Femme doit librement choisir son mari.

vous pas aimé avant moi, et plus que moi, certaine inconnue que mon frère n'a jamais voulu me nommer ?

Un jour elle me dit :

— Ne portez-vous pas là, au doigt, une certaine bague qui est pour vous un talisman, et, si je vous demandais de la jeter dans la fontaine, m'obéiriez-vous ?

— Non certes ! m'écriai-je, je ne m'en séparerai jamais, puisque c'est vous qui me l'avez donnée.

— Moi ! que dites-vous là ?

— Oui, c'est vous ! ne me le cachez plus. C'est vous qui avez joué le rôle de la dame verte pour satisfaire madame d'Ionis, qui voulait vous faire décréter sa ruine et qui croyait trouver en moi la personne digne de foi dont son mari exigeait le témoignage. C'est vous qui, en cédant à sa fantaisie jusqu'à m'apparaître sous un aspect fantastique, m'avez tracé mon devoir conformément à la délicatesse et à la fierté de votre âme.

— Eh bien, oui, c'est moi ! dit-elle ; c'est moi qui ai failli vous rendre fou et qui m'en suis cruellement repentie quand j'ai su, tardivement, combien vous aviez souffert de cette aventure romanesque. On vous avait, une première fois, éprouvé par une scène de fantasmagorie où je n'étais pour rien. Quand on vous vit plus courageux que l'abbé de Lamyre, à qui Caroline avait joué, pour se divertir, un tour semblable, on s'imagina pouvoir vous régaler d'une apparition qui n'avait rien de bien effrayant. Je me trouvais ici secrètement, car la douairière d'Ionis ne m'y eût pas soufferte volontiers. Caroline, frappée de ma ressemblance avec la nymphe de la fontaine, s'imagina de me coiffer et de m'habiller comme elle pour me faire rendre mon oracle, qui ne fut pas conforme

à ses désirs, mais auquel vous avez religieusement obéi, sans oublier un seul instant le soin de notre honneur. Je partis le lendemain matin, et on me laissa ignorer ensuite que vous aviez été gravement malade ici, à la suite de cette apparition. Quand vous eûtes une querelle avec Bernard, j'étais à Angers, et c'est moi qui vous renvoyai la bague que je vous avais fait trouver dans votre chambre. Cette circonstance avait été inventée par madame d'Ionis, qui possédait deux bagues pareilles, fort anciennes, et qui avait tout disposé pour notre roman. C'est elle qui vous l'a reprise ensuite pendant votre fièvre, dans la crainte de vous voir trop exalté par cette apparence de réalité, et préférant vous laisser croire que vous aviez tout rêvé.

— Et je ne l'ai pas cru ! jamais ! Mais comment aviez-vous repris possession de cette bague qui n'était pas à vous ?

— Caroline me l'avait donnée, dit-elle en rougissant, parce que je l'avais trouvée jolie !

Puis elle se hâta d'ajouter :

— Quand Bernard vous eut confessé, j'appris enfin par quels chagrins et quelles vertus vous aviez mérité de revoir la dame verte. Je résolus alors d'être votre sœur et votre amie pour réparer, par l'affection de toute ma vie, l'imprudence où je m'étais laissé entraîner. Je ne m'attendais guère à vous plaire autant au grand jour qu'au clair de la lune. Eh bien, puisqu'il en est ainsi, sachez que vous n'avez pas été seul malheureux, et que . . .

— Achevez ! m'écriai-je en tombant à ses pieds.

— Eh bien, eh bien . . ., dit-elle en rougissant encore plus et en baissant la voix, bien que nous fussions

Voilà de quoi faire rêver un structuraliste ! La métamorphose du vert en vertu — et la phrase qui suit n'est pas moins capitale. —

seuls auprès de la fontaine, sachez que j'avais été punie de ma témérité. J'étais, ce jour-là, une enfant bien tranquille et bien gaie. Je sus très bien jouer mon rôle, et mes *deux sœurs*, Bernard et l'abbé de Lamyre, qui nous écoutaient derrière ces rochers, trouvèrent que j'y avais mis une gravité dont ils ne me croyaient pas capable. La vérité est qu'en vous voyant et en vous écoutant, je fus prise moi-même de je ne sais quel vertige. D'abord, je me figurai que j'étais réellement une morte. Destinée au cloître, je vous parlai comme séparée déjà du monde des vivants. La conviction de mon rôle me gagna. Je sentis que je m'intéressais à vous. Vous m'invoquiez avec une passion . . . qui me troubla jusqu'au fond de l'âme. Si vous voyiez ma figure, je voyais aussi la vôtre . . . et, quand je rentrai dans mon couvent, j'eus peur des vœux que je devais prononcer, je sentis qu'en jouant à m'emparer de votre liberté, j'avais livré et perdu la mienne. (1)

. . . . .

Nous fûmes unis le mois suivant. La liquidation de madame d'Ionis, devenue madame d'Aillane, n'était pas terminée quand éclata la Révolution, qui mit fin à toute contestation de la part des créanciers de son mari jusqu'à nouvel ordre. Après la Terreur elle se retrouva dans une situation aisée, mais non opulente : j'eus donc la joie et l'orgueil d'être le seul appui de ma femme. Le beau château d'Ionis était vendu, les terres dépecées. Des paysans, égarés par un patriotisme peu éclairé, avaient brisé la fontaine, croyant que c'était la baignoire d'une reine.

Un jour on m'apporta la tête et un bras de la néréide,

(1) Très fine remarque psychologique — On se trouble à troubler autrui

que j'achetai au mutilateur et que je garde précieusement. Ce que personne n'avait pu briser, c'était mon bonheur de famille ; ce qui avait traversé, ce qui traversa toujours, inaltérable et pur, les tempêtes politiques, ce fut mon amour pour la plus belle et la meilleure des femmes.

NOTES

Page LINE

1. 2. **je me rendis . .** : note—

se rendre à son devoir, 'to go where duty calls.'
se rendre aux ordres d'un chef, 'to obey the orders of a chief.'

4. **Angers** : an old town and river-port, capital of the department of Maine-et-Loire, and formerly of the province of Anjou, on the banks of the Maine.

Saumur, on the Loire, 25 miles SE. of Angers, is well known on account of its sparkling white wine, and has an important military school.

6. **eu égard à mon âge**, 'considering my age.' Note

à tous égards, 'in every respect.'
par égard pour lui, 'out of regard for him,' 'for his sake.'

8. **brillante** : mind the spelling. Note also l. 11, *indépendant*, and l. 12, *responsabilité*.

9. **pour peu que . .** (with subjunctive), 'if only . .,' 'if . . ever so little,' 'if . . in the least.'

10. **j'eusse préféré . .** : second form of the past conditional. Cf. l. 15, *j'eusse pu*, *j'eusse affligé*.

17. **frayé** : note—

frayer la voie à qn., 'to pave the way for some one.'
se frayer un chemin, 'to open oneself a way.'
un chemin frayé, 'a beaten path.'

2. 1. **ce fut une soirée délicieuse que celle . .** : bear in mind this emphatic and very terse construction, and cf. *c'est une belle chose que la musique !*

5. **accompagné de . .** : so *précédé de*, *suivi de*.

24. **parfums** : pronounce *parfun*.

28. **de la renaissance** : the Renaissance architecture, which originated in Italy, was introduced into France about the

Page LINE

end of the fifteenth century, and flourished there under Francis I. In England it is represented by the works of Inigo Jones and Sir Christopher Wren. Its chief characteristic was a return to the three classical orders, but it retained many features of the Byzantine, the Romanesque, and the Gothic styles which it superseded.

2. 28. **chef-d'œuvre** : do not sound the *f*.

31. **hardi** : cf. *Philippe le Hardi*, 'Philip the Bold.'

architecte : do not pronounce the *ch* like a *k*.

3. 13. **c'en était . .** : the expletive use of *en* is optional here, but it is necessary in *c'en est trop=c'est aller trop loin.*

assez pour que j'eusse . . : note the construction and put into French, 'he is not serious enough for us to trust him.'

15. **aussi . . fut-elle . .** : the interrogative construction is generally used in sentences beginning with *aussi* (= 'so,' 'hence'), *à peine*, *à plus forte raison*, *au moins*, *du moins*, *encore* (= 'yet,' 'even then'), *en vain*, *peut-être*, *toujours* (= 'still').

16. **en présence de . .** : contrast *en l'absence de* (l. 30).

18. **douairière** : properly *veuve qui jouit d'un douaire*; also *veuve de qualité.* The word may be used adjectively, *la reine douairière.*

20. **lendemain** : Old French *endemain*. The *l* is simply the article. Another instance of prosthesis is *lierre*, Old French *ierre*, Latin *haedera*, 'ivy.' Cf. the *n* of 'newt' ('an ewt,' then 'a newt').

21. **quand même**, 'all the same.'

le bienvenu : for the article cf. *il arriva le premier*, *le dernier.*

29. **d'une bévue** : the young barrister had said *madame d'Ionis*, forgetting to give her title to his noble client.

30. **elle s'y entend** : i.e. *elle s'y connaît*, *elle y est habile.*

en l'absence . . : for this exceptional use of *en* with the definite article cf. *en l'air*, *en l'an*, *en l'honneur.*

4. 1. **ennuyeux** : pronounce *an-nui-ieu(z)*.

10. **avoir droit à . .**, 'to have a right to . .' Note the omission of the article in French.

je ne me fis pas prier, 'I did not require much pressing.'

12. **un peu de timidité passée** : an absolute construction. Cf. *la paix signée, tout fut oublié*, 'peace once signed, everything was forgotten.'

Page LINE

4. 12. **aussi bon ton que qui que ce soit**, 'as much good breeding as anyone.'

16. **et ne plus se faire de violence . .**, 'and to have no longer to force her inclination . .'

20. **l'usage** : i.e. *l'usage du monde*, 'the habit of society.'

tenir lieu de, 'to fill the place of,' 'stand instead of.'

21. **figure** : not 'figure.'

23. **ne desserrait pas les dents** : i.e. *n'ouvrait pas la bouche.*

24. **mise**, 'dressed.'

25. **à peu près**, 'pretty nearly.' Note—

à peu de chose près, 'within a trifle.'
à beaucoup près, 'not nearly,' 'by a great deal.'
à cela près, 'with that exception.'

27. **un bonnet blanc.** Note—

c'est bonnet blanc et blanc bonnet, 'it is six of one and half-a-dozen of the other.'

30. **accusée**, 'marked.'

5. 5. **un ambigu**, 'a collation' (properly *repas froid où l'on sert le dessert en même temps que les autres mets*).

6. **appartement** : distinguish between the English 'apartment' and the French *appartement*, which means a suite of rooms.

11. **grêle** : same word etymologically as the (obsolete) English *gracile*. Cf. *frêle*, 'frail,' and *fragile*, 'fragile,' both from Latin *fragilis*.

12. **plaisant** : not 'pleasant.'

21. **tant soit peu**, 'slightly.' Note the following idiomatic uses of *tant*—

tant bien que mal, 'so so,' 'somehow or other.'
tant il y a que . ., 'however that may be . .,' 'at all events . .'
si tant est que . ., 'if so be that . .'

23. **mais**, 'why.'

27. **pour relever la conversation**, 'to set the conversation afloat again.'

28. **en attendant que j'eusse . .** : bear in mind that *en attendant que*, *jusqu'à ce que* and *avant que* are the only three conjunctions of time that require the subjunctive.

6. 4. **se rendre compte de**, generally 'to get a clear idea of'; here 'to realize.'

Page LINE

6. 7. **distraction**, 'heedlessness,' 'absence of mind.' Cf. *faire une chose par distraction*, 'to do a thing inadvertently,' 'in a fit of abstraction.'

13. **dans l'oreille**: we generally say *parler* **à** *l'oreille* or **dans le tuyau** *de l'oreille.*

17. **que je n'étais**: state the rule for this expletive use of *ne*, and put into French, 'I understand you better than you think.'

18. **de ces femmes**: *une* is understood. Cf. *il arriva des premiers.*

19. **se passer de**, 'to do without,' 'dispense with.'

22. **en somme**: same meaning as *somme toute*, 'upon the whole.'

bonhomie: with one *m* only.

29. **mon propre domestique**: note *sa propre main*, 'his own hand'; *sa main propre*, 'his clean hand.'

30. **faire la leçon à**, 'to coach up.'

7. 3. **Baptiste**: do not sound the *p*.

6. **depuis que je suis . .**: account for the tense, and put into French, 'we have been waiting for half-an-hour.'

13. **symétrie**: note the spelling.

14. **du plateau de laque**, 'of the lacquered tray'; *le laque*, 'lacquer'; *la laque*, 'lac,' 'lake.'

15. **saxe**, *m.*, 'Dresden china'; *Saxe*, *f.*, 'Saxony.' Several feminine nouns, especially names of countries, become masculine when used to denote manufactured articles, as *la Bourgogne*, 'Burgundy,' *du bourgogne*, 'Burgundy wine'; *la Virginie*, 'Virginia,' *du virginie*, 'Virginia tobacco,' etc.

17. **damassées**, 'damask,' i.e. ornamented with raised figures of flowers, fruits, etc.; from *Damas* (Damascus), where such stuffs were originally manufactured.

26. **voilà qui . .**: elliptic for *voilà ce qui* or *quelque chose qui . .* Cf. *voilà qui va bien*, 'that's capital.'

8. 4. **puissante**, 'stout,' 'corpulent.'

13. **femme de charge**, 'housekeeper.'

19. **je ne suis pas d'humeur à . .**, 'I am not in a mood to . .' Note—

avoir de l'humeur, 'to be out of temper.'
avec humeur, 'crossly,' 'peevishly.'

26. **s'arrêta court**: for this adverbial use of an adjective cf. *sentir bon*, *parler bas*, *marcher droit*, *chanter faux*, etc.

9. 8. **qui ait . .**: account for the subjunctive.

Page LINE

9. 12. **qu'il n'y revient rien du tout** : i.e. *qu'il n'y apparaît pas le moindre esprit.* Cf. *un revenant*, 'a ghost.'

18. **entendre parler de . .**, 'to hear of . .' ; *entendre dire que . .*, 'to hear that . .'

22. **en l'année** : see note, p. 3 l. 30.

23. **Henri II.** : born in 1519, Henry II. succeeded his father, Francis I., in 1547 and died in 1559, having been mortally wounded in a tourney by Montgomery, captain of the Scottish Guard. It was during his reign, in 1558, that Calais, the last relic of the French dominions of the Plantagenets, was retaken by the Duke of Guise.

26. **belles comme le jour** : the usual expression in fairy-tales to denote the height of beauty.

10. 3. **depuis peu** : i.e. *depuis peu de temps*, 'lately.'

4. **bien**, 'indeed.'

8. **abbé** : before the French Revolution this title was bestowed on many laymen who, after pursuing a course of theological study, had given up the Church and were employed as tutors, men of letters, etc.

10. **rêver de**, 'to dream of' ; *rêver à*, 'to think of,' 'meditate upon.'

14. **si bien que . .**, 'so much so that . .'

17. **venir à bout de . .**, 'to succeed in . .,' 'manage to . .'

20. **n'ont fait que rire . .**, 'simply laughed . .' Distinguish between *il ne fait que sortir*, lit. 'he does nothing but go out,' i.e. 'he is always out,' and *il ne fait que de sortir*, 'he has just gone out.'

29. **faits pour me donner à penser** : i.e. *de nature à me faire réfléchir, à m'intriguer.*

31. **qui ait . .** : account for the mood.

11. 12. **a relevé sur . .**, 'has written down from . .'

13. **archives** : do not sound the *ch* like a *k*.

15. **vous souhaiter le bonsoir** : for the article cf. Molière's *L'Avare*, ii. 4 : "Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses ; et donner est un mot pour qui il a tant d'aversion qu'il ne dit jamais : *je vous donne*, mais : *je vous prête le bonjour.*"

20. **ne le trouvera pas mauvais**, 'will not take it amiss.'

25. **voilà**, 'that's the point.'

26. **sans suite ni sens** : note the construction, and cf. *sans rime ni raison.*

Page LINE

11\. 29. **comme une âme en peine** : lit. 'like a tormented spirit,' i.e. 'very unhappy.'

s'en prendra à moi : note—

pourquoi vous en prenez-vous à lui? 'why do you lay the blame on him?'

voilà comment je m'y prends, 'that is how I set about it.'

12\. 19. **il est de fait que . .**, 'it is a fact that . .'

j'ai ouï raconter : *ouïr*, generally followed by *dire*, is obsolete except in the infinitive, past participle and compound tenses.

20\. **comme quoi . .** : Littré gives the following explanation of this locution : "*Comme* a parfois le sens de *comment*, et l'on dit, interrogativement, ayant mal entendu : *comme quoi?* Cette étoffe est comme du satin ; si on a mal entendu, on dira dans le langage très familier : *comme quoi? Comme quoi* est devenu de la sorte une locution faite, qui s'est introduite pour ne signifier rien de plus que *comment*."

21\. **montrant** : archaic for *ayant*.

24\. **les messes et prières** : the article is not repeated in a few expressions in which the nouns, referring to persons or things of the same class, form, so to speak, an indivisible whole. Cf. *les parents et amis*, *les arts et métiers*, etc.

à leur intention, 'on their account.'

25\. **ne les ayant pu empêcher** : archaic for *n'ayant pu les . .*

26\. **en la . .** : archaic for *dans la . .*

31\. **souris**, *f.*, 'mouse'; *m.* (*poet.*), 'smile.'

13\. 1. **à se plaindre et faire . .** : the preposition should now be repeated before *faire*.

2\. **huis** : obsolete for *porte*, but still used in the expressions *à huis clos* (law), 'with closed doors,' (fig.) 'privately'; *le huis clos*, 'trial with closed doors,' 'privacy,' 'secrecy.'

7\. **par la raison que . .** : i.e. *parce que . .*

13\. **ceci** : for *cela*, which is generally used when referring to what precedes.

Henri IV, son of Anthony of Bourbon and of Jeanne d'Albret, queen of Navarre, was born at Pau in 1553 and brought up in the Protestant faith. Compelled to resort to arms to assert his claims to the crown, as the Catholics refused to acknowledge him, he defeated the army of the League, first at Coutras, and then at Arques and Ivry, but was obliged to raise the siege of Paris. Having abjured Calvinism, he was at length formally crowned in

Page LINE

1594. After the peace of Vervins, concluded with Spain in 1598, he granted the famous edict of Nantes, which secured religious liberty to the Protestants, and, with the help of his prime minister, Sully, restored the prosperity of the kingdom and its finances, wasted by forty years' civil war. He was stabbed in 1610 by a fanatic named Ravaillac.

13. 23. **la lecture**, 'reading,' 'perusal'; *la conférence* (*leçon*), 'lecture.'

29. **mon cerveau**: note—

un rhume de cerveau, 'a cold in the head.'
avoir le cerveau creux, 'to be crack-brained.'
se creuser la cervelle, 'to puzzle one's brains.'
se brûler la cervelle, 'to blow out one's brains.'

30. **je pris le sage parti de . .**, 'I wisely resolved to . .' Note—

prendre le parti de qn., 'to side with some one.'
tirer parti de, 'to turn to account,' 'make the most of.'
de parti pris, 'deliberately.'

14. 10. **les projets et prévisions**: see note, p. 12 l. 24.

11. **intacts**: sound the *t*.

26. **d'un moment à l'autre**, 'at any minute.' Note—

je les attends d'un moment à l'autre, 'I am expecting them every moment.'

15. 3. **que j'en étais quitte**: cf. *il en fut quitte pour la peur*, 'he got off with a good fright'; *nous n'en fûmes pas quittes à si bon marché*, 'we did not come off so cheaply.'

12. **faire bonne contenance**, 'to put a good face on the matter,' 'show spirit,' 'put on a bold look.' Note—

faire perdre contenance à, 'to put out of countenance.'
ne savoir quelle contenance prendre, 'not to know what to do with oneself.'

13. **pour être . .**, 'though [I was] . .'

26. **pour peu qu'elle eût . .**, 'if only it happened to have . .' Cf. note, p. 1 l. 9.

16. 2. **pour en finir**: so *cela n'en finit pas*, 'there is no end to it'; *à n'en plus finir*, 'without end,' 'endless.'

7. **dans la campagne**: i.e. *dans les environs*; but we say *être, demeurer* **à** *la campagne.* Note *en campagne*, 'in the field,' 'at work.'

31. **ce que devint l'orage**: note the construction, and cf. *que sont devenus vos enfants?*

Page LINE

17\. 4. **me croie qui voudra** : for the subjunctive cf. *qui m'aime me suive*, and for the future see note, p. 36 l. 17.

7\. **net** : sound the *t*.

19\. **voile** (*m.*), 'veil'; (*f.*), 'sail.' Mention other nouns having both genders with different meanings.

25\. **comme si elles les eussent poussées** : the subjunctive is never found after *si* unless the verb is in the pluperfect, and even then its use is merely optional.

29\. **j'étais dupe** : note the omission of the article.

18\. 4. **à cette époque** : i.e. 1788.

6\. **à l'aide de** is used of things; *avec l'aide de* of persons.

7\. **fusil** : do not sound the *l*.

à tâtons, 'groping,' 'gropingly.' Cf. *à reculons*, 'backwards,' *à califourchon*, 'astride.'

15\. **jalousie**, 'Venetian blind,' so called because it allows jealous eyes to see without being seen.

19\. 6. **bien grands**, 'quite wide.'

15\. **mise en scène** : lit. 'brought out on the stage,' i.e. 'got up.'

25\. **toute petite** : so **toute** *surprise*, but **tout** *étonnée*. Why?

20\. 7. **révoquer en doute** : same meaning as *mettre en doute*. Note—

cela ne fait pas de doute, 'there is no doubt about it.'

22\. **qui ne tarda pas à . .**, 'which soon . .' Note the preposition, but bear in mind that, when used impersonally, *tarder* takes *de* before the following infinitive, e.g.—

il me tardait de les voir, 'I was longing to see them.'

29\. **me fût venue** : cf. p. 1 l. 10.

21\. 5. **fermée au verrou**, 'bolted.' Cf. *fermer à clef*, 'to lock.'

11\. **d'ailleurs**, 'besides,' 'after all'; *ailleurs*, 'elsewhere.'

mélancoliquement : mind the spelling.

31\. **venait à bout de . .** : cf. note, p. 10 l. 17.

en bonne intelligence avec . ., 'on good terms with . .'

22\. 3. **fut-il . .** : see note, p. 3 l. 15.

26\. **au petit bout** : i.e. *au bas bout*, 'at the lower end.'

27\. **pour me donner la réplique**, 'to give me my cue.'

30\. **mon possible** : but **de** *mon mieux*.

23\. 2. **à un point** : cf. *au dernier point*, 'in the highest degree.'

3\. **tout à l'heure** may refer to the future, as here, 'by-and-by'; or to the past, 'just now.'

Page LINE

23\. 14. **dites bien tout**, 'do tell us all about it.'

24\. **à demi-voix**: why is *demi* invariable? Note—
le sage entend à demi-mot, 'a word to the wise is enough.'

25\. **querellait**: mind the spelling.

26\. **à vous**: note the preposition.

24\. 10. **tout de bon?** 'really?'

15\. **je fis l'étonné**: cf. Corneille's *Rodogune*, II. iii.—
Rien ne vous sert ici de faire le surpris.

21\. **en plein midi**, 'in the very middle of the day.'

25\. 4. **comme qui dirait**: i.e. *en quelque sorte, pour ainsi dire.*

9\. **galerie**: mind the spelling.

12\. **musée**: masculine, though ending with an *e* mute preceded by a vowel. Cf. *apogée, lycée, scarabée, trophée*, etc.

20\. **une néréide**: the nereids, or sea-nymphs, in classical mythology were represented sometimes with the human form entire, and sometimes with the tail of a fish.

22\. **Jean Goujon**: a famous sculptor and architect born in Paris in 1515. His best-known work is the "Fontaine des Innocents."

27\. **la statuaire**: one of those nouns with both genders which in the masculine denote a person, and in the feminine an object, an action, or an art. Cf. *critique, fourbe, trompette*, etc.

26\. 1. **cette statuaire nationale . .**: the most illustrious French sculptors of the sixteenth century, besides Jean Goujon, are Jean Cousin (1500–1589), whose busts of Francis I. and Philippe Chabot are to be seen in the Louvre, and Germain Pilon (1535–1590), to whom are due the mausoleums of Francis I. and Henry II. and the group of the Three Graces, one of the masterpieces of French sculpture.

3\. **Michel-Ange**: pronounce the *ch* like a *k*. Michael Angelo Buonarotti was born at Caprese, in Tuscany, in 1475, and died at Rome in 1564. At the same time a painter, a sculptor, an architect, and a poet, he is one of the greatest artists that ever lived, and the boldness of his imagination still remains unequalled. Besides the dome of St. Peter's, his chief works are, in sculpture, the monument of Pope Julius II. and the Descent of Christ from the Cross; and, in painting, the frescoes in the Sistine Chapel (notably the Last Judgment) and in the Pauline Chapel (the Conversion of St. Paul, and the Crucifixion of St. Peter).

Page LINE

26. 3. **d'emblée**, 'at once,' from Old French *embler*, 'to ravish,' 'carry away by violence.' (Low Latin *imbulare*, from *involare*, 'to snatch whilst flying.')

24. **votre époux** : note that it is a mark of ill-breeding to use *époux* and *épouse* instead of *mari* and *femme* in ordinary style.

27. 11. **il est vrai** : for this exceptional use of *il est* instead of *c'est* before *vrai* when modifying a previous statement cf. Corneille's *Le Cid*, II. iii.—

> Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
> La valeur n'attend pas le nombre des années.

en puissance de mari · a legal phrase ; say 'under the control of a husband.'

13. **de reste**, 'only too well.' Note—

elle a de l'esprit de reste, 'she has wit enough and to spare.'

il n'avait que dix francs de reste, 'he had only ten francs left.'

plus de droits que moi-même : such is even now the dependent position of married women when there is community of property between husband and wife.

19. **d'honnêtes gens** : translate this sentence, taken from one of Paul-Louis Courier's letters :—

"Les procureurs du roi ne sont pas seulement d'honnêtes gens, ce sont encore des gens fort honnêtes."

28. 9. **infaillible** : mind the spelling.

28. **fortune foncière**, 'landed property,' 'real estate'; *fortune mobilière*, 'personal property.'

29. 8. **les jetait**, for *les aurait jetés*. Remember this terse use of the imperfect instead of the past conditional.

16. **de l'étincelle sur la poudre** : cf. Victor Hugo's *Les Voix intérieures*, xii.—

> Toi, tu la contemplais, n'osant approcher d'elle,
> Car le baril de poudre a peur de l'étincelle.

20. **que sais-je ?** often used in this sense of 'and what not ?'

23. **anoblir** is used in a literal sense, 'to raise to nobility' ; *ennoblir* is always taken figuratively.

l'échevinage : the *échevins*, who originally administered justice in the *plaids* or assizes, had long been deprived of their judicial functions and reduced to the office of aldermen.

Page LINE

29. 25. **en pleine philosophie** : the philosophers of the eighteenth century, Voltaire, Rousseau, Diderot, etc., powerfully contributed by their writings to the fall of the *ancien régime.*

26. **à la veille d'une révolution radicale** : the story begins at the end of May 1788, and the storming of the Bastille took place on the 14th of July 1789.

28. **du tiers** : i.e. *du tiers état.* The *tiers état*, 'third estate,' was in the old French monarchy the third order of the nation, which, together with the nobility and the clergy, formed the *états généraux* (States-General). It consisted of the deputies of the *bourgeoisie* ('middle class'), the common people not being represented. Its glaring inferiority to the other two orders caused Sieyès to write at the beginning of 1789 his famous pamphlet, *Qu'est-ce que le tiers état? Tout.—Qu'a-t-il été jusqu'ici? Rien. —Que demande-t-il? A devenir quelque chose.*

29. **battre la campagne** : lit. 'to scour the country'; fig. 'to talk at random,' 'wander,' 'rave.'

30. 2. **à la Jean-Jacques Rousseau** : i.e. *à la manière de . .* Jean-Jacques Rousseau, the most powerful writer of the eighteenth century, was born at Geneva in 1712 and died at Ermenonville, near Paris, in 1778, the same year as Voltaire. His works, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, *Le Contrat social*, *Émile ou de l'éducation*, produced a deep and widespread impression, and had a considerable influence over his contemporaries.

28. **mettre à l'épreuve**, 'to try,' 'put to the test.' Note *à l'épreuve du feu*, 'fire-proof'; *à toute épreuve*, 'proof against everything,' 'trusty,' 'unshaken'; *une seconde épreuve* (print.), 'a revise.'

31. 5. **nous viendrons à bout de . .** : cf. p. 10 l. 17.

7. **toute-puissante** : cf. p. 19 l. 25.

13. **partagerait** : for this idiomatic use of the conditional to express surprise or indignation in questions and exclamations cf.—

se pourrait-il qu'il l'eût fait? 'is it possible that he can have done it?'

15. **il a fait ses preuves**, 'he has given proofs of his courage.'

22. **que vous savez donc . . !** 'how well you know . . !'

31. **la nuit porte conseil** : a proverbial expression; say 'let us sleep upon it,' or 'I'll seek advice of my pillow.'

32. 1. **peut-être vous proposerai-je . .** : see note, p. 3 l. 15.

Page LINE

32. 4. **un petit homme**, 'a little (short) man'; *un homme petit*, 'a mean man.'

8. **dont je fis bon marché**, 'which I thought very little of.'

10. **je lui sus plus de gré**: i.e. *je lui fus plus reconnaissant.*

14. **plus qu'ils ne valaient**: cf. p. 6 l. 17.

21. **parbleu**: a euphemism for *pardieu*, 'forsooth,' 'indeed.'

23. **à sa tête**: same meaning as *à sa guise*, 'as she likes.'

24. **à la bonne heure!** 'well and good,' 'very good,' 'all right,' etc.; *de bonne heure*, 'early.'

25. **à son intention**: cf. p. 12 l. 24.

30. **traiter de**, 'to call'; *traiter en*, 'to treat as.'

31. **chantez le duo avec elle**: i.e. *répétez ce qu'elle a dit, partagez son opinion.*

33. 3. **arranger**, 'to reconcile.'

6. **je suis payé pour le savoir**, 'I know it to my cost.'

20. **bonjour!** used familiarly in the sense of 'good-bye,' 'now I beg to be excused.'

on ne m'y reprendra plus: cf. La Fontaine's *Fables*, I. ii.—

> Le corbeau, honteux et confus,
> Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

28. **eussent été . .**: cf. p. 1 l. 10.

34. 2. **approfondisse qui voudra . .**: cf. p. 17 l. 4.

4. **à très peu de détails près**: cf. note, p. 4 l. 25.

8. **babillard**: the suffix *ard* is depreciative; cf. *fuyard*, *pleurard*, *vantard*.

10. **aussi fis-je très bonne contenance**: see notes, p. 3 l. 15, and p. 15 l. 12.

16. **vaillant**: mind the spelling.

21. **avec humeur**: see note, p. 8 l. 19.

28. **office**, *f.*, 'pantry,' 'servant's hall'; *m.*, 'office,' 'post,' 'service,' 'church-time,' etc.

35. 4. **de plus belle**, 'more than ever,' 'worse than before,' etc.

23. **brut**: sound the *t*.

36. 10. **libre à vous . .**: elliptic for *il vous est libre . .*, 'you are at liberty . .'

quand il sera gagné: note this use of the future after conjunctions of time not requiring the subjunctive, whenever futurity is implied.

12. **à moins que**: bear in mind that *à moins que*, *de crainte que*, and *de peur que* require *ne* and the subjunctive.

Page LINE

36. 17. **ce qu'il y aura entendu**: for this use of the future after *qui, que, dont, celui qui, ce qui* cf.—

adressez-vous à la première personne que vous verrez, 'apply to the first person you see.'

18. **s'en tenir à**, 'to confine oneself to,' 'rest satisfied with.'

24. **partit d'un éclat de rire**: cf. *éclata de rire.*

27. **pour son compte**, 'as far as he is concerned.'

37. 7. **on**: i.e. *il.* Though properly indefinite, *on* may thus stand instead of a personal pronoun; e.g. *on ne vous oubliera pas*, 'I will not forget you.'

pressé, 'eager,' 'anxious.'

21. **à qui croit-il donc avoir affaire?** note—

avoir affaire à, 'to have to deal (*or* do) with.'
avoir affaire avec, 'to have to do business with.'
avoir affaire de, 'to want,' 'stand in need of.'

23. **l'honneur même**, *le même honneur*, *même l'honneur*. Distinguish between the three.

à titre de . ., 'as a . .'

38. 7. **Tours**, on the Loire, is the chief town of the department of Indre-et-Loire. In 1870 it was the seat of the government of national defence.

12. **Angers**: see note, p. 1 l. 4.

13. **quand vous aurez réussi . .**: see note, p. 36 l. 10.

15. **à bon droit**, 'with good reason.'

24. **j'eus à peine donné . .**: name the tense and state its use.

39. 14. **je remis . .**, 'I put off . .'

19. **que je n'avais . .**: cf. p. 6 l. 17.

22. **toute semblable**: cf. p. 19 l. 25, and *toute poétique*, p. 40 l. 2.

24. **il est . .**: more literally than *il y a.*

40. 3. **qui me commande**: subjunctive, as the adjectival clause depends on a conditional statement which gives it a character of uncertainty.

24. **dussé-je voir . .**, 'even were I to see . .,' 'though I should see . .'

41. 1. **critique**: see note, p. 25 l. 27.

9. **tout de suite**, 'directly,' 'at once,' may also be used instead of *de suite* in the sense of 'successively,' 'at a stretch'; but *de suite* only means 'one after another,'

Page LINE

'without interruption,' and should not therefore be used instead of *tout de suite.*

41. 10. **que onze**: note that there is no elision before *onze.* Cf. *oh! que oui!*

12. **venir à bout de . .**: see note, p. 10 l. 17.

13. **s'exalter,** 'to work oneself up,' 'get excited.'

d'autant mieux . ., 'all the more . .'

18. **pour peu que j'eusse . .**: cf. p. 1 l. 9.

trouble: not 'trouble.'

donner suite à . ., 'to proceed with . .,' 'carry out . .'

21. **marquer,** 'to prove,' 'show.'

42. 1. **il y revient**: cf. note, p. 9 l. 12.

3. **grand'peur**: so *grand'chose, grand'faim, grand'soif, grand'-rue,* etc. These expressions are remnants of Old French, in which adjectives derived from Latin adjectives with two terminations only had no distinct termination for the feminine. The apostrophe was added towards the end of the sixteenth century by grammarians, who imagined that an *e* had been left out.

5. **je le laissai arranger ma couverture,** 'I let him turn down my bed.'

12. **à dépouiller . .,** 'to examine,' 'peruse . .'

24. **à l'écart,** 'aside,' 'aloof,' 'out of the way.' Note—
se donner un écart, 'to strain oneself.'
faire un écart, 'to step aside,' 'shy'; (fig.) 'to make a digression.'

30. **se laisser aller,** 'to abandon oneself,' 'give way,' 'yield,' etc.

43. 6. **m'arracha à . .**: note the preposition and cf. *prendre à, voler à, puiser à,* etc.

14. **d'une . .**: for *par une . .* It is only in a figurative sense that *offusqué* takes *de.*

18. **se perdre,** 'to die away.'

22. **distincts**: sound the *t.*

26. **que je fusse,** and l. 30, **qui me fût**: account for the mood.

29. **eût été . .**: see note, p. 1 l. 10.

44. 1. **revenir sur ses pas,** 'to retrace one's steps.' Cf. *rebrousser chemin.*

Page LINE

44\. 3. **des tritons**: the Tritons were sea-gods. Triton, their progenitor, the son of Neptune, half-man, half-fish, is generally represented blowing a spiral shell; cf.—

> Hear old Triton blow his wreathed horn.
> WORDSWORTH.

des sirènes: the fabulous sea-nymphs who were said to lure seamen to their ruin by the fascination of their songs.

8\. **girande**, 'cluster of water-jets.'

10\. **orgue**, like *amour* and *délice*, is masc. in the singular and fem. in the plural; e.g. *un bel orgue, de belles orgues.*

13\. **toute seule**, 'by itself.'

17\. **vouloir bien**, 'to be willing,' 'be kind enough,' 'consent,' 'admit,' etc.; *vouloir du bien à qn.*, 'to wish some one well,' 'bear some one good-will.'

27\. **on eût dit d'une scène . .**: the use of *de* in such locutions may be explained in this way: *on eût dit d'un roi*, i.e. *on aurait dit cela d'un roi, on aurait dit que sa conduite, son attitude, ses paroles étaient d'un roi*, and elliptically *on aurait dit d'un roi*, 'one would have thought he was a king.'

30\. **je me rendis compte alors de . .**, 'I then understood . .'

45\. 4. **ses blanches épaules**: note the place of the adjective in poetical style.

détachait: cf. *se détacher*, 'to stand out in relief.'

19\. **se fût détaché . .**: the meaning of this verb is of course quite different here. For the mood see note, p. 17 l. 25.

24\. **de voir . .**: i.e. *que je voyais . .*

46\. 3. **tenir de**, 'to partake of,' 'be of the nature of'; also 'to be like,' 'resemble,' e.g. *il tient de sa mère*, 'he takes after his mother.' *tenir à* = 'to value,' 'be anxious to,' 'depend on,' etc.

7\. **dauphin**: this name was assumed in the ninth century by the lords of Dauphiny, whose helmets were adorned with a dolphin. It was given in 1349 to the heir-apparent to the French crown, Humbert II. having yielded his principality to Philip of Valois on condition that the eldest son of the king of France should bear the title of Dauphin.

11\. **les nerfs**: sound the *f* in the singular (except in *nerf de bœuf*), but not in the plural.

18\. **sans désirer de . .**: the use of *de* after *désirer* followed by an infinitive is becoming rare.

19\. **enivrai**: pronounce *an-nivrai.*

23\. **tissu**: note the spelling and cf. *vertu.*

Page LINE

46. 23. **moelleux** : pronounce *moi-leu.*

47. 1. **tout d'un coup**, which generally means 'with one blow,' 'at a single stroke,' is also frequently used, instead of *tout à coup*, in the sense of 'suddenly.'

3. **la première** : see note, p. 3 l. 21.

17. **la lueur vert de mer** : *vert* is invariable, being here taken as a noun (*d'un vert de mer*).

48. 8. **au nom du ciel** : but *en mon nom, en votre nom*, etc.

14. **à l'heure qu'il est**, 'at present,' 'now.' Note *à l'heure*, 'at the right time,' 'in time,' 'by the hour'; *sur l'heure*, 'instantly'; *tout à l'heure*, 'presently,' 'just now.'

49. 5. **l'autre vie** : cf. *l'autre monde*, 'the next world.'

19. **tous** : sound the *s*, as this word is here a pronoun.

26. **gage**, 'pledge,' 'token,' etc.; *gages*, 'wages.' Note *prendre à gages*, 'to hire.'

50. 7. **en forme d'étoile** : note the absence of articles and cf. *en forme de triangle*, 'in *the* shape of *a* triangle.'

11. **peut-être me vois-tu** : see note, p. 3 l. 15.

19. **jusqu'aux . .**, 'even the . .,' 'the very . .'

29. **je faillis m'élancer . .** : cf. *il faillit mourir*, 'he nearly died.'

31. **à portée de . .** : note—

à ma portée, 'within my reach.'
à portée de la voix, 'within call *or* hearing.'
à une portée de fusil, 'within gun-shot.'

51. 1. **si j'eusse osé . .** : see note, p. 17 l. 25.

11. **emmener** (pronounce *an-me-né*), 'to take away'; *amener*, 'to bring.'

14. **sois tranquille**, 'don't trouble,' 'never fear'; here 'be sure of it'; *reste tranquille*, 'be *or* keep quiet.'

52. 2. **où** : for *dans lequel*. This use of *où* instead of a preposition and a relative pronoun was very frequent in the seventeenth and eighteenth centuries. Cf. Boileau, *Épit.* v.—

C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.

8. **ce que devinrent ses sœurs** : cf. p. 16 l. 31.

16. **outil** : do not sound the *l*.

25. **c'est égal**, 'never mind.'

30. **m'eût demandé** : second form of the past conditional.

53. 9. **qu'elle n'eût appartenu . .** : note *je doute qu'il vienne*, but *je* **ne** *doute* **pas** *qu'il* **ne** *vienne*; *je crains qu'il* **ne** *pleuve*, but *je* **ne** *crains* **pas** *qu'il pleuve*.

Page LINE

53\. 28. **le vague**, 'the vagueness'; *la vague*, 'the wave.'

54\. 6. **sans impatience aucune**: for this emphatic use of *aucun* after the noun cf. Corneille's *Rodogune*, II. ii.—

Sans violence aucune
J'aurais vu Nicanor épouser Rodogune.

11\. **le premier plan**, 'the foreground.'

23\. **sans que j'y fisse attention**: cf. *faire un compliment*, 'to pay a compliment'; *faire une visite*, 'to pay a visit.'

55\. 4. **mieux que je ne vous vois**: cf. p. 6 l. 17.

22\. **marqua . .**: cf. p. 41 l. 21.

27\. **exaltation**: not 'exaltation.' Cf. *s'exalter*, p. 41 l. 13.

56\. 1. **chimériques**: do not pronounce the *ch* like a *k*.

3\. **vous vous êtes monté la tête**: cf. *avoir la tête montée*, 'to be excited.'

4\. **contes bleus**, 'idle tales.'

20\. **conscience** not only means 'conscience,' but also 'conscientiousness,' and 'consciousness.' Note *en sûreté de conscience*, 'with a safe conscience'; *la main sur la conscience*, 'candidly,' 'sincerely.'

24\. **Dieu merci**: i.e. *par la merci de Dieu*, *Dieu* being here in the genitive, as in *hôtel-Dieu*.

57\. 2. **hôte** has the double meaning of 'host' and 'guest.' Cf. *apprendre*, 'to learn' and 'to teach,' *louer*, 'to hire' and 'to let.'

6\. **m'eût charmé**: see note, p. 1 l. 10.

11\. **de mon mieux**, 'as well as I could.'

14\. **pouls**: pronounce *pou*, even before a vowel.

28\. **positif**, 'practical,' 'matter-of-fact.'

58\. 2. **j'ai pris le parti . .**: see note, p. 13 l. 30.

4\. **vous vous retrouverez dans vos esprits**: cf. *reprendre ses esprits*, 'to recover one's senses.'

13\. **toutefois**, 'however'; *toutes les fois*, 'every time'; *toutes les fois que*, 'whenever.'

15\. **j'étais perdu**: imperfect for conditional.

18\. **répondre de**, 'to answer for'; but *répondre à qn.*, *à une question*, 'to answer some one,' 'a question.'

19\. **discrétion**, 'secrecy.'

24\. **fièvre chaude**, 'high fever.'

27\. **qui n'ait eu . .**: note the subjunctive and the omission of *pas*, the principal sentence being negative.

Page LINE

58. 29. **quoi qu'en dise . . :** bear in mind that both *quoi que*, 'whatever,' and *quoique*, 'although,' require the subjunctive.

59. 5. **clef :** always pronounced and sometimes spelt *clé.*

8. **fût oubliée :** see note, p. 5 l. 28.

20. **fait :** do not sound the *t.*

22. **dès que j'en fus sorti :** name the tense and account for it.

29. **à deux lieues de là :** note the use of *à* to express distance, and cf. *Meaux est à 42 kilomètres de Paris.*

60. 5. **si je venais à . .**, 'if I happened to . .'

7. **je m'en gardai bien**, 'I took good care not to.'

12. **folie :** mind the spelling.

20. **il eût été . . :** second form of the past conditional.

21. **bien conditionnée**, 'regular,' 'downright.'

27. **que je n'avais pas mérité d'entendre :** why is the participle invariable ?

30. **homme de bien :** what is the French for 'a man of property' ?

61. 1. **tendu**, 'strained.'

5. **je n'en étais . . :** for this expletive use of *en* with *être* cf.—
voilà où en sont les choses, 'such is the state of affairs.'
il ne sait où il en est, 'he does not know what he is about.'

8. **rôle**, 'cause-list.'

18. **gêné**, 'being short of cash,' 'in debt.' Note—
eh bien, vous n'êtes pas gêné ! 'well, you are cool !'

24. **acte :** not 'act' of course.

26. **l'état d'enfance**, 'the state of dotage.'

62. 8. **tenait à . .**, 'was anxious to . .' Cf. note, p. 46 l. 3.

26. **je viendrais à . . :** cf. p. 60 l. 5.

27. **loyauté**, 'integrity,' 'uprightness.'

63. 3. **d'un sang plus rassis :** note *faire qc. de sang rassis*, 'to do sg. in cool blood' ; *être de sens rassis*, 'to be dispassionate,' 'unmoved.'

7. **qu'est-ce à dire ?** 'what do you mean ?'

8. **dans son intérieur**, 'at home,' 'in private life.'

11. **s'il y a lieu . .**, 'if there is any reason . .'

à suspecter, for *de suspecter*, *de* being required after *il y a lieu*, as after other impersonal expressions.

Page LINE

63. 12. **ce ne sont point . .** : this use of *ce sont* instead of *c'est* before two nouns, the first of which is singular, is contrary to usage.

18. **s'en prendre à . .** : here 'to quarrel with . .'

20. **que je ne relevai pas**, 'which I let pass unheeded.'

25. **et que votre honneur fût . .** : note the subjunctive after *que* used to avoid the repetition of *si*, although *si* itself takes the indicative.

64. 5. **nous ne demandons pas mieux** : say 'we are quite willing that you should.'

15. **sans parler de . .**, 'not to mention . .'

23. **lui en savoir gré** : cf. p. 32 l. 10.

65. 4. **à ne pas porter la moindre atteinte . .**, 'not to cast the slightest slur . .'

8. **demander raison de . .**, 'to demand satisfaction for . .' Note *se faire raison soi-même*, 'to do oneself justice,' 'take the law into one's own hands'; *se faire une raison*, 'to be guided by reason.'

12. **sa colère passée . .** : cf. p. 4 l. 12.

il se fût senti . . : another instance of the second form of the past conditional.

18. **Palais** : i.e. *palais de justice*, 'law-courts.'

19. **il n'en sera rien**, 'nothing of the kind.'

22. **en mauvaise tête**, 'as a hot-headed fellow,' i.e. 'rashly.'

25. **état**, 'profession.'

29. **oui-da!** 'indeed!' The emphatic particle *da*, thus used familiarly after *oui*, is supposed to come by contraction from the two imperatives *dis* and *va* (*diva*, *dea*, *da*).

31. **tandis que** : not *pendant que*, which does not express contrast, but only simultaneousness.

66. 7. **lorsque j'aurai . .** : cf. p. 36 l. 10.

10. **en regard de . .** : note—

un texte avec la traduction en regard, 'a text with the translation opposite.'

11. **mon devoir accompli . .** : cf. p. 4 l. 12 and p. 65 l. 12.

67. 3. **en attendant que . .** : see note, p. 5 l. 28.

6. **comme je l'entendais**, 'as I thought proper,' 'as I liked.'

10. **épingle** : note *être tiré à quatre épingles*, 'to look as if one came out of a bandbox'; *tirer son épingle du jeu*, 'to get out of a scrape.'

16. **que je n'étais pas dupe . .** : cf. p. 17 l. 29.

Page LINE

68. 22. **trop avant . . :** for this adverbial use of *avant* cf.—

ils pénétrèrent fort avant dans le pays, 'they penetrated very far into the country.'

c'était bien avant dans la nuit, 'it was very late in the night.'

26. **de passer outre :** say 'to take no notice of it.'

30. **mettre fin à . . :** note the omission of the article.

69. 4. **un coup de marteau :** note *avoir un coup de marteau*, 'to be a little touched,' 'crack-brained.'

11. **à bride abattue**, or *à toute bride*, 'at full speed.'

21. **à la bonne heure!** see note, p. 32 l. 24.

27. **la ruelle**, 'the wall-side.' In the seventeenth century they called *ruelles* the alcoves of certain ladies of high rank, in which the various literary coteries of the time used to meet. Cf. Molière's *Les Précieuses ridicules*, x.—

"Vous verrez courir, de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets," etc.

70. 22. **de faire des propos de commère**, 'to tittle-tattle'; *une commère*, 'a gossip.'

24. **ne soupire :** i.e. *ne soupire d'amour*. Cf. Corneille's *Horace*, I. iv.—

Je soupirais pour vous en combattant pour elle ;
Et, s'il fallait encor que l'on en vînt aux coups,
Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.

25. **dormir la grasse matinée**, 'to lie in bed late in the morning.'

71. 3. **de grand cœur**, or *de bon cœur*, 'heartily,' 'readily.'

19. **que je rends compte . . :** account for the tense and cf. p. 7 l. 6.

22. **on ne peut plus :** cf. *il est on ne peut plus aimable*, 'he is most amiable *or* as amiable as can be.'

25. **c'est au point que . .**, 'so much so that . .'

29. **elle vous aura appris . . :** for this use of the future perfect to denote high probability cf.—

vous l'aurez mal compris, 'you must have misunderstood him.'

72. 7. **que je ne serais . . :** cf. p. 6 l. 17.

16. **je me laissai aller jusqu'à . .**, 'I departed from my reserve so far as to . .'

18. **dont . . :** for *par laquelle . .*

22. **quand vous en serez là . .**, 'when you have got to that . .' See notes, p. 36 l. 10, and p. 61 l. 5.

Page LINE

72\. 30. **dont** should be replaced by *d'où*, which denotes motion from, whilst *dont* usually expresses extraction, lineage; e.g.—

la maison **dont** *il sort*, 'the family from which he descends.'

la maison **d'où** *il sort*, 'the house he is coming from.'

31\. **qu'elle était** . . : account for the imperfect, and put into French—'we had been working for an hour when . .'

73\. 9. **à prendre de l'avance sur moi**, 'to go on ahead.'

14\. **le chemin des écuries**: note the preposition.

18\. **un plus grand caractère**: *que la première fois que je l'avais vu* (*avec sa verdure et ses fleurs*).

les sombres sapins: cf. *ses blanches épaules*, p. 45 l. 4.

20\. **givre**, *m.*, 'hoar-frost,' 'rime'; *f.*, 'serpent' (in heraldry).

cristal: mind the spelling.

74\. 7. **rappelait** . . : put into French—(1) 'remember it'; (2) 'remind me of it.'

11\. **était** . . : why the imperfect? Cf. p. 72 l. 31.

18\. **se faisait** . . : cf. *il se fait tard*, 'it is getting late.'

20\. **falbala**: etymology unknown; supposed by some to come from the English *furbelow*.

27\. **aussi fus-je** . . : see note, p. 3 l. 15.

75\. 26. **prendre les devants**, 'to start first,' 'go on in front,' 'forestall,' etc. Cf. p. 73 l. 9.

76\. 3. **se fût pliée** . . : see note, p. 17 l. 25.

22\. **péripéties**: pronounce the *t* like a *c*, and cf. *aristocratie*, *démocratie*, *diplomatie*, etc.

27\. **que vous avez failli avoir**: cf. p. 50 l. 29.

29\. **il est de ceux qui** . . : cf. p. 6 l. 18.

31\. **il tarde à mon père** . . : see note, p. 20 l. 22.

77\. 1. **tous ces temps-ci**, 'for some time past.'

5\. **à la hauteur de** . ., 'on a par with . .'

10\. **à sa rencontre**: we might also say *au-devant de lui*.

11\. **enivré**: see note, p. 46 l. 19.

13\. **n'eût pu**: second form of the past conditional.

19\. **changeant**, 'shot' (of colours).

mat: sound the *t*.

vert tendre: invariable because *vert* is here taken as a noun, *d'un vert tendre*. Cf. p. 47 l. 17.

21\. **aussitôt qu'elle l'eut embrassé**: when is the past anterior used?

Page LINE

78. 1. **on se sépara . .** : i.e. *nous nous séparâmes.* See note, p. 37 l. 7.

10. **à la dérobée,** 'stealthily.'

14. **pas plus que . .,** 'not any more than . .,' but *non plus* (l. 16), 'no longer.'

19. **Boucher** was born in Paris in 1703 and died in 1770. He was the painter in fashion under Louis XV., but he corrupted art by his insipid and unnatural style. His pictures chiefly represent Cupids and shepherds and shepherdesses; the best known is the "Bain de Diane" in the Louvre.

25. **je m'en tirai . .,** 'I got out of it.'

79. 13. **en beau** : cf. *il est comme son frère, mais en beau,* 'he is like his brother, but better-looking.'

18. **que vous ayez craint . .** : subjunctive because *je comprends* here means 'I am not surprised.'

20. **une jeune personne** : *une personne* may mean 'a man' as well as 'a woman,' but *une jeune personne* always means *une jeune fille.*

23. **ne sera pas** : see note, p. 36 l. 10.

25. **n'ait . .** : see note, p. 53 l. 9.

30. **de reste** : see note, p. 27 l. 13.

80. 3. **dot** : sound the *t*. The repetition of the words *sans dot* by Harpagon, when informing Valère that old Anselme consents to marry his daughter without any dowry, has become proverbial. To every objection the miser answers "*sans dot*," and Valère finally feels compelled to say: "Il est vrai: cela ferme la bouche à tout, *sans dot.* Le moyen de résister à une raison comme celle-là?" (Molière's *L'Avare,* II. v.).

13. **vous n'y songez pas!** 'you don't mean it!'

23. **que je ne m'y serais attendu** : cf. p. 6 l. 17.

81. 4. **soit libre** : account for this use of the subjunctive, already explained in the notes.

5. **recherche,** 'addresses,' 'courting.'

9. **donner le change à,** 'to put on the wrong scent,' 'mislead,' 'deceive.' So *prendre le change,* 'to allow oneself to be deceived.'

11. **pour peu que . .** : cf. p. 1 l. 9.

je vinsse à . . : cf. p. 60 l. 5.

Page LINE

81. 23. **grâces soient rendues à . .**, 'let us be thankful to . .' Cf. Corneille's *Horace*, II. iii.—

> Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain.

27. **une grande dame**, 'a great lady,' 'a lady of rank'; *une dame grande*, 'a tall lady.'

29. **nous retournions**: note this terse use of the imperfect instead of the preterite to denote the rapidity of the action.

82. 9. **vous risquez le tout pour le tout**: cf.—

qui ne risque rien n'a rien, 'nothing venture, nothing have.'

10. **j'en veux faire . .**: somewhat archaic for *je veux en faire . .*

12. **vous autres**: this emphatic use of *autres* is frequent after *nous* and *vous*. Cf. *nous autres, nous resterons ici*, 'as for us, we shall remain here.'

15. **je tiens à ce que** (+subjunctive), 'I am anxious that . .' Cf. p. 62 l. 8.

83. 1. **certaine inconnue**: as an indefinite adjective, *certain* may be used with or without *un* in the singular and *de* in the plural. Cf. below, l. 4, *une certaine bague*.

21. **une aventure romanesque**: but *un site romantique*, *un poète romantique* (in opposition to *classique*).

23. **où je n'étais pour rien**, 'in which I played no part.'

30. **de me coiffer**, 'to dress my hair.' Note—

coiffer sainte Catherine, 'to remain an old maid.'
être coiffé de qn., 'to be infatuated with some one.
être né coiffé, 'to be born with a silver spoon in one's mouth.'

84. 7. **que je vous avais fait trouver**: the past participle *fait* is always invariable when followed by an infinitive.

13. **exalté**: cf. p. 41 l. 13.

21. **vous eut confessé**: cf. p. 38 l. 24 and p. 77 l. 21.

25. **je m'étais laissé entraîner**: *laissé* is invariable because the direct object *me* depends on the infinitive.

27. **puisqu'il en est ainsi**: cf. *il en est ainsi* de *tout ce qu'il fait*.

31. **en baissant la voix**: cf. *perdre* la *vue*, la *vie*.

85. 1. **punie de . .**: so *récompenser de*, *blâmer de*, *louer de*, *remercier de*, etc.

21. **quand éclata la Révolution**: the States-General, which had not met since 1614, assembled at Versailles on May 5, 1789. As the clergy and the nobles refused to give the Third Estate its due weight, the deputies of the

Page LINE

bourgeoisie assumed the title of National Constituent Assembly, and decided not to separate until they had drawn up a constitution. The other two orders then yielded, but foreign troops being called out by the court to overawe the deputies, the people rose up in arms and destroyed the Bastille on the 14th of July. Thus began the Revolution, but it was only on September 21, 1792, that the Republic was proclaimed by the Convention.

85. 23. **jusqu'à nouvel ordre** : lit. 'until further orders' ; say 'for the time being.'

la Terreur : the term is applied to the period from the fall of the Girondists (May 31, 1793) to the fall of Robespierre (July 27, or Thermidor 9, 1794).

APPENDICES

BY

THE GENERAL EDITORS

APPENDIX I.—WORDS AND PHRASES FOR *VIVA VOCE* DRILL

„ II.—SENTENCES ON SYNTAX AND IDIOMS FOR *VIVA VOCE* PRACTICE

„ III.—PASSAGES FOR TRANSLATION INTO FRENCH

I. WORDS AND PHRASES

FOR *VIVA VOCE* DRILL

Note.—This Appendix gives the primary and ordinary meanings of words, and therefore does not in every case supply the best word to be used in the translation of the text.

Some words and phrases are intentionally inserted several times.

It is suggested that the phrases should be said in different persons and tenses, to insure variety and practice.

All nouns to be given with the definite or indefinite article to show the gender.

Abbreviation.—sg. = 'something.

Page	WORDS	WORDS	PHRASES
1	the barrister famous, renowned unworthy	dreamy the use the future	considering my age I was an only son he had cleared the way for me
2	the lilac the mist to blink	to breathe the taste to soften	I want him to do it in riding dress I have no need of it at all
3	to take possession of . . to confess to warn	witty awkward the relief	she is supposed to be pretty you are welcome none the less I have come on his behalf
4	to loosen the sleeve the lace	to tie (in a knot) the chin the features	I don't understand anything about it you have a right to it after a moment or two
5	slender, shrill the shoulder the appetite	the acorn the bell to fall asleep	in a trembling voice she remained silent to be a prey to . .
6	to claim to notice to prate	to furnish to undress the lawsuit	she whispered sg. to him as if to make him forget it I made myself out more childish than I was
7	the decanter expressly odd, strange	the basket the salt-cellar the portmanteau	there was a knock at the door ever since I have been here I was not at all inclined to go to sleep

Page	WORDS	WORDS	PHRASES
8	to disturb the armchair the step	the joke to tease perplexed	she could not make up her mind to criticize him I am not disposed to get angry she held a candlestick in one hand
9	the belief to swear jealous	the manor-house to frighten to add	that does no harm to anyone so much the worse for us she believes in ghosts
10	a ghost to dream a phantom the fancy	the daughter-in-law to hide	so much so that . . to succeed in doing sg. they have done nothing but laugh at her questions
11	to poison to scribble to scold	the offering the soul to confide in . .	she will lay the blame on me he cares very little about it without rhyme or reason
12	the faith to bless the chronicle	to nibble the mouse the refusal	it is a fact that . . on their account in a bad temper
13	to grate, squeak junior surprising	the brief the brain wise	I have made up my mind to hold my tongue with closed doors since then they have not been [heard of
14	to convince or else an extract	to smile to unfold to yield	. . to which they were known to be so partial he was wondering how he would do it I am expecting him every minute
15	to resound the slowness a stroke	to experience, feel mournful to rock, lull	he got off with a fright I was about to blow out my candle the clock which is striking has a very beautiful tone
16	to clean the moth the thunder-storm	the squall the shelter the curtain	to take vengeance on some one . . as I ascertained by opening my window I do not know what has become of him
17	the witness the waist to wrap up	to knock the glimmer according to	I dressed again in a hurry at times greenish-white veils
18	to betray the Venetian blind to blow	the complaint to struggle to grope	I felt my way to the table there was no possible means of telling the time with the help of a flint and steel
19	the gesture the pillow the stupidity	the hypothesis inordinately the mystery	one of their number the mantelpiece she suddenly became quite small

Page	WORDS	WORDS	PHRASES
20	the hearth	motionless	. . whose reality could not be
	the fold	the shroud	questioned
	empty	the weakness	I half thought of flying
			I stayed up till daylight
21	the winding-sheet	lovely	to bolt a door
	to vanish	the kind	what is the good?
	conclusive	the cleverness	thanks to that
22	faded	to exclaim	to eat with a good appetite
	the mother-in-law	delighted	tell us about your dreams
	to hasten	to remind	I will do my best to remember them
23	to explain	confused	she seemed much annoyed at it
	to wager	the benevolence	she was speaking to me in an
	absolutely	to scold	undertone [me
			it is very good of you to lend it
24	to compensate	to entrust	I pretended to be surprised
	the intimacy	to write out	do you mean it seriously?
	marvellous	the afternoon nap	I will act as your guide
25	the library	the museum	I was falling in love
	to surround	the marble	visibly [to me
	the fall	the chest	she pointed out the monument
26	the epoch	the firmness	we cannot possibly lose it
	at the first	surprising	that makes me feel dizzy
	desperate	by the side of	it is very nice and cool in there
27	to disown	the task	it is my fortune which is at stake
	to despoil	the falsehood	you are mistaken
	to draw back	the duty	to be a feme-covert
28	troublesome	thoughtless	I should like you to be . .
	to swear	to yield	a friend after my own heart
	to hate	an estate	you speak as a good son should
29	the widow	to share	I was an only son
	the pinnacle	the spark	the old man was evidently delirious
	the loss	the sheriff	he did not think we were on the eve of a revolution
30	to guess	to kindle	to put to the test [success
	to bend	the safety	I could hold out no hopes of
	the lot	the clumsiness	in case she should win
31	all-powerful	to guess	he is terribly afraid of them
	the delay	to condemn	he has given proofs of his courage
	to forbid	to summon, call upon	he would have scruples about that
32	lively, playful	lavish	more than usual
	the coward	to extol	I was grateful to him for . .
	to heap, load	to fall out	he is attending to his business

Page	WORDS	WORDS	PHRASES
33	the saltpetre	the hold	once is enough for me
	the shade, shadow	to make fun	in no way
		the sleeve	I do not trust my reason
	harmful		
34	minutely	the anger	he took leave of the company
	similar	funny	except for a very few details
	to dread	to shut in	to swoon away
35	unmannerly	the reflection (*light*)	I slept marvellously well
	the edge		whilst walking . .
	a crevice	the stained-glass window	she sent me word that . .
	to raise up		
36	the spelling	the test	she burst out laughing
	irregular, jerky	the cowardice	shall we have to rest content with what he says?
	slim	doubtful	nothing would persuade him to set them the example
37	the opportunity	to bind	with whom does he think he has to do?
	to shake	to attempt	to blush with anger
	the title	worthy	to play the part of an impostor
38	proud	the despair	at least, I believe that is so
	to succeed in . .	the fever	with good reason
	the rank	the garrison	there was no longer any possibility of doing it
39	a comment	to deceive	I shall do my very best to succeed [shall yield
	to grant	to undergo	
	to postpone	to shorten	so far from defending myself I
			contrary to my habit
40	the oath	frightened	it does not matter much to me if I am taken for a madman
	to listen to	to exact	
	to peruse	the liar	all that bears on it
			as for me I should have been afraid, had I been in your place
41	disparaging	to beseech	if I were ever so little disturbed
	the treatise	to rid	to go on with one's scheme
	to rummage	to watch	I am quite enough inclined to scepticism [detail
42	apart, aside	the cloud	they were identical in every
	to light	mournful	all at one time
	the radiance	to unveil	it is supposed to be haunted
43	to snatch	at random	the moon was shining into the room
	beyond	the sound	
	the combination	afresh	fully lit up
			a fortiori
44	to increase	the explanation	I retraced my steps
	pagan	to prevent	in the moonlight
	grateful	to pour	on such a lovely night

Page	WORDS	WORDS	PHRASES
45	to twist to bathe the testimony	to hover the features the height	I thought I saw the statue move although I was convinced that it was a real being as strong as the shaft of a pillar
46	mechanically the ecstasy the din	to irritate to gush the mixture	she beckoned to me to withdraw he took it into his head to speak to her they at once began to roar in [earnest
47	the drunkenness to beautify briefly	melancholy the forgetfulness supernatural	she spoke to me first I was too moved to say anything more I answered in the same way
48	suddenly the anguish to pity	the murmur the poverty submissive	in heaven's name ! I had some difficulty in distinguishing her voice henceforth I will obey you and you only
49	to deserve to guide the ring	the magic the pledge to offend	why did you not answer my [letter ? for him to do it, it would be necessary that . . I thought that you took an interest in him
50	to sparkle to describe the hearth	the pain to rush the model	he very nearly fell within my reach an emerald set in gold
51	to dare to take away to submit	to vibrate the sea-shell lugubrious	what else do you want ? what does it matter to me whether he comes or not ? wait till you are worthy of it
52	to lift up the tool the ashes	to scratch the cleft the cement	it is all the same to me I have never seen him with any without his knowing it
53	the assurance, self-possession the hook faithful	to mix the elbow to endeavour	I put the ring on my little finger I have no doubt he will come to snatch sg. from some one
54	the constraint to drown the twilight	to kindle to squeeze to cure	I had scarcely turned round [when . . don't blame yourself for it do not pay any attention to him
55	the result to shake the annoyance	ridiculous the anxiety the enthusiasm	she merely shrugged her shoulders I saw it better than I see you he shook my arm as if to rouse me
56	the wrist heavenly the spoonful	an attack, fit to last to rest	to excite oneself walking on tiptoe to inquire for some one

Page	WORDS	WORDS	PHRASES
57	inconvenient to superintend to prescribe	to chat the reproach a guest	I thanked her as best I could although I had no recollection of it how can you believe in those tales?
58	the chicken the broth before (*adv*)	ashamed weak nourishing	I felt overcome with fatigue I can answer only for myself whatever the doctor may say
59	the madness to cross the scratch	the carriage to venture to escape	the open air quite restored me I thought I had already seen you somewhere two leagues away
60	the treasure to prove, establish to nurse	the crisis to guess the wisdom	she will not come of her own accord so to speak I managed to persuade her
61	to make thin the will the novel approximately	the counsel's address to convince	on a beautiful June morning it was then three months since I had left the castle our case came up for trial
62	the quarrel the threat the frankness	the challenge to incense the remains, ruins	he is anxious to clear himself of the charge we were not quite agreed he appealed to our honour
63	staid sour, bitter to relieve	the sword the anger hot-tempered	what do you mean by that? if there is occasion to suspect . . he was beside himself
64	to weigh light to grant	the retort the firmness the uprightness	I beg you not to pledge yourself to anything what do you know about her? I am very grateful to you for it
65	to fight to reach the pride	to leap to kill beforehand	to sully some one's fair name he is an obstinate fellow I was in the wrong
66	to paw the ground the stripe (*mil*) to attract	malevolent to betray a coward	all I can do for you is . . a sword-thrust a small country town
67	the throat the knot the pillow	the pin to decipher the repentance	to get rid of sg. a strange feeling had come over me until we get an answer
68	the square brick to dismiss to sacrifice	to disobey to watch over the examination	she was keeping her promise I never closed my eyes all night I decided to take no notice
69	the knocker to start, shudder the hall	sullen to rub in love with	it was not yet daylight at full speed they all lost their lives

Page	WORDS	WORDS	PHRASES
70	to yawn	the godmother, gossip	laughing and crying at the same time
	to sigh	the change	a fortnight before
	to publish	the demise	I intend to sleep all the morning
71	in future	to rejoice	he had some difficulty in concealing his joy
	to overflow	madly	I accepted his apologies with all my heart
	the esteem	the sojourn, stay	I have been doing it for three months
72	bold	to lose one's way	at last the day came when he was allowed to start
	to bind	the pursuit	when you have got as far as that
	to advise	intimately	he was then on furlough
73	the cloud, swarm	the fir-tree	we arrived on a December day
	to inconvenience	the hoar-frost	he went in the direction of the cathedral
	the stable	the nave	I told him to go on ahead of me
74	the ice	slim	I burst into tears
	moreover	dumb	she hesitated to address me
	the silk	outside	I had some trouble in making up my mind
75	to sob	thanks to	how does it happen that . . ?
	the grief	to grow sleepy	it is rather cool here
	the arrival	to weep	I met him just now
76	confusedly	in proportion as	the duel you nearly had
	the gratitude	to condescend to . .	all the wrong was on his side
	the dismay	the uncertainty	I followed her with reluctance
77	to bark	slender	come and meet him with me
	to bet	exquisite	fashionably dressed
	the torch	dull (*colour*)	as soon as she had spoken
78	gloomy	delightful	as late as possible
	smiling	pink	on the sly
	to gossip	in my turn	I have never heard of it
79	to marry (*trans*)	beforehand	so I was not mistaken !
	to suggest	as long as	he is in love with her daughter
	to abstain	the joke	it is fitting that you should go there
80	the dowry	to deign	more than I should have expected
	to bring up	abrupt	she is determined to become a nun
	to thwart	the sadness	I will not allow you to put yourself out
81	distractedly	the request	to put some one on the wrong scent

Page	WORDS	WORDS	PHRASES
	to woo	moved	to take one's leave
	the strength	to be aware of	the very next day
82	the doubt	chivalrous	I want her to be happy
	the nobility	the directness	I am anxious that she alone should decide
	determined to . .	an angel	to court a lady
83	to decree	the fountain	do not hide anything from him
	willingly	to exact	to play some one a trick
	the pride	to dress the hair of	struck by my likeness to the nymph
84	to carry away	to make up for	to lower one's voice
	the wish	the virtue	in broad daylight
	to hasten (*intrans*)	the sequel	since this is how matters stand
85	the rashness	to burst	until further notice
	the bath	the creditor	he takes an interest in you
	enlightened	the support	the Revolution put an end to all that

II. SENTENCES ON SYNTAX AND IDIOMS

FOR *VIVA VOCE* PRACTICE

I (pp. 1–5)

1. I am ready to help you, if you have the slightest wish for my assistance.
2. As his family was in easy circumstances and he was an only son, he might have chosen whatever career he liked.
3. What a beautiful thing music is!
4. My mother had wished me to be accompanied by a servant, of whom I had no need whatever.
5. That was all he knew about those people; but it was quite enough to make him afraid of looking awkward and countrified.
6. I thought he was away, and so was greatly surprised when he came in.
7. "You are welcome none the less," she added with a graceful smile.
8. Although he was very clever, he knew nothing about business.
9. All I can do in my son's absence is to offer you a good bed.
10. As I felt sufficiently of use to be entitled to their hospitality, I did not require much pressing.
11. It is too late to begin now; you know that as well as anyone.
12. The old lady no longer had to force her inclination to receive me as a friend.
13. With her the ways of society took the place of wit.
14. Although she had not said a word (use *dents*), it was not difficult to see how moved she was.
15. The countess slightly raised her shoulders and went out.
16. Why should we not stay here until they have done?
17. All the bystanders seemed to be a prey to the same anxiety.

II (pp. 6–10)

1. My neighbour did not realize that he had spoken aloud.
2. "You are speaking of the lawsuit?" said he all of a sudden, as if to make them forget his absence of mind.
3. Our hostess whispered something in his ear, after which she began to chat with me.
4. The thing is much more serious than you think.
5. I am so accustomed to it that I could not do without it.
6. My new friend was so good-natured that I did not feel dull with him.
7. My own servant, whom my mother had coached up, was waiting for me in my bedroom.
8. It has been raining ever since we were here.
9. The good woman stopped short, unable to make up her mind to finish her sentence.
10. You are not the only one that has told me so.
11. Let us wait until the crowd has dispersed.
12. It seems that somebody had had some poison put into his wine.
13. I do not think that you will ever succeed in persuading me.
14. We know neither his name nor his profession.
15. The general ordered the two prisoners to be put to death.
16. I could not help laughing when he appeared.
17. There is nothing in his letter that can offend you.

III (pp. 11–15)

1. I cannot believe that this relic, if it is one, will interest them much.
2. If you refuse, he will take offence, and no longer trust you.
3. Invent anything you choose, provided it is amusing.
4. I should like to know why you lay the blame on me.
5. In your place I should accept, were it only for their sake.
6. The ghost went away without making any noise or threatening anybody.
7. You may speak as loud as you like without his hearing you.
8. After several fruitless attempts, I wisely resolved to give it up.
9. The night was so dark that it was quite natural that he should not have recognized me.
10. As I made a hasty meal, I began to wonder what answer I should give.
11. I much regret that you have not given me any more details.

12. Midnight had struck without any ghost having entered the room.
13. The child was let off with a slight reprimand.
14. In spite of my fright I put a good face on the matter.
15. Though he had many friends, he was none the less very unhappy.

IV (pp. 16–20)

1. When he once begins to speak, there is no stopping him.
2. I made sure that it was an illusion by opening my window.
3. The servant blew out the candle, and then went quietly to sleep.
4. Our friends had left the country, and nobody knew what had become of them.
5. Let him who loves me follow me.
6. When I recognized his voice, I thought I was dreaming.
7. I got up hastily, and groped my way to the little table.
8. Opening his eyes quite wide, he saw the spectre near the window.
9. It is very likely that the thing will never be done.
10. One of the apparitions suddenly became quite small and stepped towards me.
11. I put my pillow in front of my face, as if to raise an obstacle between myself and the vision.
12. The reality of what I had seen could no longer be doubted.
13. Are you quite certain you have neither dreamt nor slept?
14. It was not long before the same light reappeared.
15. You cannot imagine how much we are longing to see you again.

V (pp. 21–25)

1. My friend went and opened the door, after ascertaining that it had remained bolted.
2. "What is the good of it?" he said to himself, whilst his servant was powdering his hair.
3. Had it not been for that, we might have thought it a joke.
4. There was nothing strange or even striking in what we saw.
5. I cannot understand how he manages to live on good terms with his stepmother.
6. The old lady hastened to ask me why I had not yet related my impressions to her.
7. If you take an interest in the matter, I will do my best to recall every particular.

8. "Do you believe in nothing then?" she asked in her turn in an undertone.
9. It is very kind of you to have come so early.
10. Will it not do if we start at half-past ten?
11. "Really?" she said, pretending to be surprised; "well, I don't ask for anything more!"
12. It is too hot to go into the garden in the very middle of the day.
13. Since you are longing to visit the castle, I will act as your guide.
14. Why did you not make them begin their work again?
15. There was in the statue something more beautiful than the beauty of nature that little by little took possession of my mind.

VI (pp. 26–30)

1. The town was carried at the first onset.
2. My conscience forbids me to betray the interests I have been entrusted with.
3. It was her own fortune which was concerned, and not her husband's.
4. If you do not know it, *I* know it only too well.
5. There were only two shillings left in the purse.
6. Why should you shrink from a task you have freely accepted?
7. If that is your motive, I assure you that you are mistaken.
8. Act so that he may see in you a real friend.
9. The barrister had made the witness promise not to go away without speaking to him.
10. I prefer you to come a little earlier, if you can.
11. It is quite possible that you are right; but I doubt it.
12. "Excuse me," said he, "if I interrupt you; but you are talking nonsense."
13. What I propose is that we should start directly.
14. If you do not trust him, put him to the test.

VII (pp. 31–35)

1. Can it possibly be that they have forgotten their promise?
2. If your father comes and wishes to see you, what must I tell him?
3. Perhaps you will be of my opinion when you know what I know.
4. I set very little value on the compliments with which he loaded me.

5. If I consent to it once more, I hope they will be more grateful to me than they usually are.
6. The question is much more delicate than you seem to imagine.
7. Everybody wishes you to come back as soon as you can.
8. We shall have to fall out with her or let her do as she likes.
9. I am sure the ghost would not have hurt you in any way, if you had had the courage to wait for it.
10. On hearing these words the poor girl fainted.
11. Let him who likes fathom the mystery; I will not undertake it.
12. With the exception of a few details, his story was similar to mine.
13. I took leave of the party with a jaunty, confident air, although I was neither.
14. The next day her questions began again worse than ever.
15. Whilst walking in the gallery, he stopped from time to time to listen to the music.

VIII (pp. 36–40)

1. You are at liberty to do so, if you choose: I will not stand in the way of your generosity.
2. I wonder what they will say when they hear what has happened.
3. No one will go unless you come too.
4. Will nobody have the courage to spend a night there and write down what he hears?
5. On reading the last sentence she burst out laughing, at which I was not surprised.
6. What I think most remarkable in all that is his credulity.
7. "Whom do you imagine you have to deal with?" he cried out, reddening with anger.
8. Habit makes him look upon their house as his own.
9. Our loss is not serious enough for us to despair.
10. As soon as I receive his answer, I'll send it you.
11. Scarcely had she seen them when she uttered a cry of joy.
12. Do not allow yourself to be deceived by their compliments.
13. We were welcomed with more cordiality than we had reason to expect.
14. I care little if I am looked upon as a madman, provided you do me the honour of not sharing that opinion.
15. As for me, I confess that in your place I should have been afraid.

16. Before we allow you to begin again, you must promise to be neither rash nor impatient.
17. Even were I to see some alarming sight, I should not lose my presence of mind.

IX (pp. 41–45)

1. We are all the more satisfied because we did not expect to succeed.
2. If you wish it ever so little, I am sure that he will abandon his project.
3. I went down to the library after telling him not to wait for me.
4. Neither he nor I knew anything about it.
5. One of them came towards me, while the other two held aloof.
6. Do not give way to your grief.
7. It was about two o'clock in the morning when a sudden noise roused me from my reverie.
8. The music seemed to die away as I approached.
9. Without turning round, I stopped to listen to them.
10. I could not possibly have named those instruments, for their sound was like nothing that I recognized.
11. Do you not remember having heard of it before?
12. We retraced our steps and tried to get in again, but the door had closed of itself.
13. Seeing him in this attitude, you would have thought he was a king.
14. All at once I seemed to see the statue move.
15. We did not experience any feeling of terror, or even of surprise.

X (pp. 46–50)

1. My eyes had not yet got accustomed to the sea-green light in which the apparition seemed to be bathed.
2. I was too deeply moved to say anything more.
3. Nothing can prevent us from carrying out our design.
4. It is in your mother's name that I implore you to stay.
5. "Your duty is to obey your father," said she, inclining towards me and speaking so low that I could scarcely hear.
6. Let us make haste, that everything may be ready before their return.
7. It was a broad ring with a star-shaped emerald.

8. It is very strange that they should not have mentioned it to you.
9. You must not be surprised if I resemble this statue; for I served as model for it.
10. The precious stone you have just described I lost long ago in a room of this castle.
11. Why did you not see that my orders were carried out?
12. Perhaps you will find your ring again if you look for it more carefully.
13. It was by far the finest thing I had ever seen.
14. My friend lost his head and nearly betrayed his secret.
15. I would have given anything in the world to have had a weapon within my reach.

XI (pp. 51–55)

1. You will see me again only when you have obeyed me.
2. Nobody knew what had become of those papers.
3. The old man spoke to me for some time without my being able to understand what he said.
4. Whilst looking everywhere with me, he asked me what the ring was like.
5. I scarcely looked at the picture, so certain was I that it was the one I had seen the copy of.
6. The dowager had no doubt that I had gone out on purpose.
7. In spite of his promise I very much doubt whether he will come.
8. We arranged so as to arrive at the moment when they were to sit down to table.
9. I answered her questions with the same vagueness as on the day before.
10. When I turned round I perceived the child, who had entered without my seeing him.
11. The difficulties were becoming greater than they had ever been.
12. It was out of affection for them that he had played that dangerous game.
13. Have you not been instructed to make them win their lawsuit?
14. Either because she expected such an answer, or did not realize what it meant, she showed neither surprise nor annoyance.
15. He merely shrugged his shoulders and shook my arm as if to wake me up.

XII (pp. 56–60)

1. The abbé's idle tales had evidently over-excited the child.
2. After touching my wrist to see if I was feverish, she asked me if I had a headache.
3. The next morning I saw my servant walking on tiptoe near my bed.
4. "You are feeling better, are you not?" she asked with much interest.
5. It seems that the room in which you slept last night is said to be haunted.
6. Hearing nothing, he at last made up his mind to enter.
7. I took a little broth, though I could have wished for something more nourishing.
8. Feeling overcome with fatigue, he did not give us any details as to what had happened.
9. There is no one that cannot do the same if he wishes to.
10. Whatever the doctor may say, I will not let you start today.
11. We all stayed at the window until they were lost to view.
12. If he does mention it, I'll never forgive him.
13. The poor child was so frightened that he did not venture to move.
14. I am not worth taking so much trouble about.
15. Do you not think it strange that they have not come yet?

XIII (pp. 61–65)

1. It was then about three months since we had left Paris.
2. Being short of money at the time, he had sold the estate, which he looked upon as his own.
3. Though she hardly hoped to succeed, she was anxious to try.
4. I frankly confess that we do not agree on that point.
5. There is not the slightest reason in the world to suspect his good faith.
6. It is not you, or your brother either, that will prevent my speaking.
7. The young officer was beside himself, and, not being able to quarrel with an old man, hastened to quarrel with me.
8. You are perfectly right in thinking that I shall not allow myself to be intimidated.
9. If you were in my place and your honour were concerned, perhaps you would not be any more patient than I am.

10. I shook hands with him and assured him that I should be glad to help him at any time.
11. The captain took leave of my father and retired after expressing his gratitude to me.
12. If you had been insulted as I was, should you not demand satisfaction for such an insult?
13. In his anger he went so far as to threaten me with his fist.
14. Keep your mind easy; nothing of the kind will happen.
15. As soon as he saw him, he fell upon his neck.
16. Although you did not succeed, I am none the less greatly obliged to you.

XIV (pp. 66–70)

1. Who does not know what a little country-town is?
2. Show me your work as soon as you have finished it.
3. To see them, you would have thought they were going to cut each other's throats.
4. The barrister looked as if he had come out of a bandbox.
5. I touched the ring a hundred times to make sure that I was not the victim of an illusion.
6. How shall we ever be able to get rid of that man?
7. Seeing that I could get nothing out of him, I dismissed him and gave myself up to my usual reveries.
8. Instead of retracing our steps we decided to proceed on our way.
9. Do you not think that it is high time to put an end to such a state of things?
10. It was not yet daylight when a knock at the door startled him.
11. I was the only one awake in the house, and went down hastily.
12. A servant had just arrived post-haste with a letter for my father.
13. "Let us sleep, since there is nothing better to do," said he, rubbing his eyes.
14. Such threats neither surprise nor frighten me.
15. Feeling very tired before going to sleep, he had resolved to lie in bed the whole morning.

XV (pp. 71–75)

1. Do not suppose that you are a stranger to us.
2. I have been studying the question for the last three months.

3. The countess was for some time very anxious about you, so much so that I was jealous.
4. I am sure he cannot have said that; you must have misunderstood him.
5. The door had opened without anyone noticing it.
6. You seem to me much stronger than I thought.
7. As he was then on furlough, he came again to see me several times, and we soon became intimate.
8. I advised him to go on with the task he had set himself.
9. When you read his letter you will change your mind.
10. If he did not obtain that post, it is none the less true that he deserved it.
11. At last the day came when I was allowed to return to my country.
12. The dowager had not gone out of the castle ever since she was a widow.
13. It was on a cold December day that we arrived.
14. On approaching the house, he told us to go on in front.
15. The rider tied his horse to a tree, and went on foot in the direction of the park.
16. If you forget it, I will remind you of it.
17. Her emotion was so great that she burst into tears.
18. It has been raining all the time since our arrival, so we have not been able to go out.
19. How is it you did not come yesterday, as you promised?
20. The stranger had gone without anyone noticing his departure.

XVI (pp. 76–80)

1. I know all the gratitude I owe you for the way in which you have spoken of me.
2. Our guide nearly perished in attempting to save us.
3. My father is longing to tell you that he looks upon you as one of his children.
4. What a man he would be if he had as much heart as he has brains!
5. If you have nothing to do, let us go and meet them.
6. The countess was always dressed in the latest fashion.
7. These light blue ribbons suit you admirably.
8. "Do not be surprised at the pleasure I have in seeing you," said he, as soon as he had shaken hands with me.
9. The better off he is, the less happy he seems to be.

10. Feeling no more sleepy than I did, my friend chatted with me until two o'clock in the morning.
11. Not knowing how to answer him, I got out of the difficulty by asking him a question in my turn.
12. So long as the situation does not change, I shall not be able to accept your offer.
13. It was feared that the poor fellow had lost all he possessed.
14. I cannot consent to your running such a risk on our account.
15. The count will never suffer his daughter to marry anyone beneath her.
16. You don't mean it ! It is impossible that it should be so !
17. What I did yesterday I am ready to do again.
18. This answer grieved him much more than I should have expected.
19. If he is poor, he is none the less very proud.

XVII (pp. 81–86)

1. Any woman has a right to want to be wooed by a man whose heart is free.
2. It is no use your trying to put me off.
3. Let us start at once, before they know we are here.
4. Wait until he comes back, for I want him to accompany you.
5. I do not hide from you that I am anxious not to be seen.
6. We all think that it is for him to set the example.
7. As for this talisman, I will never part with it ; for it was you who gave it to me.
8. Have you not had a hand in the trick they played upon him ?
9. It was I who sent you back the ring that I had caused you to lose.
10. No sooner had she spoken than she regretted what she had said.
11. I am sure you would not have allowed yourselves to be discouraged by such an obstacle.
12. It is always so with everything he does.
13. Raising his voice, he told him that he should be punished for his rashness.
14. The Revolution put an end to that quarrel for the time being.
15. What no one had been able to destroy was our love and happiness.

III. PASSAGES FOR TRANSLATION INTO FRENCH

I

May 27, 1788.—I shall have plenty of time to write my diary to-night. It is only ten o'clock, and I don't feel at all sleepy, in spite of the conversation of the dowager countess. The ride through the woods and the park was really delightful; and the old castle is even more beautiful than I had expected. I am, however, somewhat puzzled—almost tormented—by an absurd little trick which has been played me. I did not quite know if I ought to take my hostess seriously when she ordered just now three loaves for my supper, to be brought to my room. But here they are on the table before me, symmetrically arranged. I could not help noticing how anxious the countess was that they should be put here for me, and I confess that I utterly fail to understand why she insisted on three. Doubtless the sensible thing to do would be to take a book and sit in the window that looks out upon the park. It is a beautiful night, and the slight mist which rose some time after sunset produces a solemn, rather mysterious effect. The air is so still that one would almost think a storm was coming, and I love storms. But I am annoyed because I cannot understand. How strange that such a trifle can make one ill at ease!

II

I had just written these last words when I heard a knock at my door. And now the whole thing is as clear as day to me. The old housekeeper was the last person whom I expected to see enter when I called out "Come in." She came to explain the mystery. It seems the dowager countess is very superstitious. I succeeded, not without trouble, in extracting from Zéphyrine that my room is supposed to be haunted. Three poisoned heiresses! Could anything be more absurd? They are said to have died in this very room and to haunt it, clothed in green; and the countess hopes that the strangers who sleep in it will hear from them something about her son's lawsuit. It is for them, evidently, and not for me, that the bread and the salt and the water have been put here. But I really must stop writing, for the good Zéphyrine has brought me the manuscript in which the whole history of the affair is told. I am not sorry to have something to read before I go to bed; and I feel infinitely grateful to that worthy housekeeper for putting me at my ease once more. It was foolish of me to allow myself to be disturbed, but the unintelligible is always a little alarming. And now for the green ladies! I am quite ready to receive them.

III

May 28, 1788.—It seems an age since I last wrote in my diary. I can hardly believe that it was only last night. I need not record the events of the single day that has elapsed since then. They are for ever impressed on my memory, and it will be impossible for me to forget even the smallest detail: first the old manuscript, and then all those clocks striking midnight one after another. The storm must have come and gone while I slept; for when I awoke the wind had dropped, and not a

sound was to be heard but the clinking of those glasses at the table. Even now I don't know what to think; it is absurd to say that what I saw was all a dream, and any sane man would surely deem it no less absurd to contend that it was real. I am quite at a loss for an explanation; I was in perfect health, I know it was real, and yet I cannot believe it. I saw it with my very eyes, but my reason tells me that my eyes must have deceived me. How annoying it was to have to play my part this morning at breakfast! And to-night when I found the rolls and water again in my room, I could not help showing some irritation. But let me leave this mystery; I have pleasanter thoughts to occupy my mind with. Besides, I must write to my father.

IV

May 28, 1788.

My dear Father—Only a short letter to-night; I am a little tired and not in the mood to talk business. But I must tell you that I arrived here safely and have had a little talk with Madame d'Ionis about her case. She seems determined to lose it, and I confess I find it rather difficult to answer her arguments. You know that I think with her in the matter, and that I cannot but admire the generosity with which she persists in endangering her own fortune in order to avoid ruining her opponent. I promised that I would not yield to any sentimental considerations of that kind; but I am sure you will admit that my position is somewhat awkward. Madame d'Ionis is evidently a lady of considerable talent, and has already suggested more than one way out of the difficulty in which she finds herself. Perhaps we shall be able in a day or two to hit upon some solution; at least, let us hope so. We are to discuss the question again to-morrow; our rendezvous is at a marble fountain which has quite taken my fancy. You must have noticed it when you came here. And now good-night.—Your affectionate Son.

V

Now that I have written home I can resume my diary. The events of to-day have quite removed the evil effects of my miserable night. It will be long before I forget my first interview with her. How prettily she humoured the old lady at breakfast! Afterwards at the fountain we talked business. Yet why need I record it all, when I know how little likely I am to forget it? I feel as if I had known her for years. She has a marvellous way of making you feel at ease; and how gracefully she succeeds, as if by instinct, in steering a middle course between familiarity and condescension! Her charm has had a wonderful effect upon me. I have now some thoughts which I should not dare to express, even in my diary, and which I really hesitate to confess to myself. And yet how happy they make me! Perhaps the events of last night have excited me too greatly; at any rate they are forgotten, merged in other very different thoughts. I must stop writing, or I shall say too much in spite of myself. I have already said more than a lawyer's discretion should allow. But why should I check the feelings that bring me so much happiness? I wonder how long I can stay here. It would be easy to find some pretext. Yet what is the use?

VI

May 29, 1788.—A solution has been found. When we were talking the question over this morning at the fountain, I refused to take part in any deception practised upon her husband; but this evening, after dinner, I told her all the particulars of my adventure last night, and we agreed that the wisest course for us was to work upon the superstitious mind of M. d'Ionis by means of these apparitions, provided that they are genuine. I have in my possession all

the documents bearing on the mystery, and in a little while I shall go down to the library and read them. I had not fully appreciated until to-night the exquisite beauty of the fountain near which we usually sit and talk about this case. It will be a pleasure to be there in an instant, when I look through these precious documents. I wonder what they contain. All this is most interesting. How glad I shall be if we can really discover some means of satisfying my father and at the same time saving our opponents! The three rolls may stay here to-day. Last night I sent them away; but now, far from avoiding mystery, I court it.

VII

May 30, 1788.—The day will soon dawn. How can I bear to return to the monotony of ordinary life after the experiences of this night? I sometimes feel inclined to believe that it was all a dream: yet on the table, before me, lies the ring of which she told me. It is there; I can feel it; I can put it on my finger. Whether it was real or not, I can think of nothing else but my vision. I have just finished writing an account of all that happened to me, while every detail is still fresh in my memory. I cannot doubt for a moment that I again saw the three figures who entered my room two nights ago. How long the whole affair lasted I am wholly unable to tell. Although I did not leave the library till long after midnight, the sun has not yet risen; but it is impossible for me to think of resting while my eyes are still dazzled by such incomparable beauty, and her voice is still ringing in my ears. How shall I answer the questions which the dowager is sure to put to me when I see her at breakfast? And afterwards I shall have to speak with the countess at the fountain! I am too tired to think of anything.

VIII

June 1, 1788.—It appears that I have been very ill. All I can remember is that yesterday when I woke up I found I was no longer in the room where until then I had been sleeping: Baptiste seemed anxious and particularly attentive, and assured me that on the previous day I had suffered from a severe attack of fever. I was not allowed to write or read until to-day: that is why my diary has not been filled in. There is little to record, except that on the morning after that eventful night I found Madame d'Ionis at the fountain as usual. I have no notion what I may have said to her; but I don't think I told her anything of what I had seen. Yesterday she came to see me, and inquired after my health with much interest. How delighted I should have been a day or two ago that she should be so concerned about me! The doctor says I shall be quite well again in a short time; but Madame d'Ionis evidently seems anxious for me to prolong my visit here. For my part I do not quite see why I should stay longer than is needful. If everything were known that has happened in the course of the last week my reputation as a lawyer would be gone. I must ask Madame d'Ionis not to say anything about it to anyone. She will probably come and see me to-day.

IX

September 4, 1788.—I have now been home for about three months, without writing a word in my diary. I knew that there was only one subject on which, if I took up my pen, I could say anything; and about that I wanted to talk and think as little as possible. Yet in spite of all the regularity and monotony of the life which I have been living—a life, to all appearances, quite undisturbed by any overwhelming cares which might upset the balance of

my mind or the accuracy of my judgment in matters of business—there has been all the time only one thought that was possible for me, and my eyes have been fixed unceasingly on the immortal beauty of her for whom I live. The day after to-morrow the trial is to begin. There never was a clearer case, and we are bound to win. I don't know whether to be glad or sorry. My father and I are agreed upon nearly every point, and I do not think there can be any difficulties whatever. There still remains, however, one question which is not quite settled and which I wish to discuss to-morrow. Our opponents have been accused of having had knowledge of the existence of the second will, and of having suppressed it for three years. I have personally no doubt at all that they have acted honourably throughout the whole affair, and I shall be careful when I speak to avoid saying anything that may wound them.

X

September 5, 1788.—Nothing could be more unfortunate, from my point of view, than what has happened to-day. Here am I, on the very eve of the trial, which will need all my strength of mind and body, a prey to a mental agitation which makes sleep quite impossible for me now, and which will reduce me before to-morrow to a state of complete collapse. For the first time in my life I have found it necessary to protect my honour, and I had no alternative but to challenge the officer who insulted me to-night. I came to my bedroom an hour ago depressed and tormented with the thought of having quarrelled with one whose conduct I cannot help admiring; and as if that were not enough to upset me, at a time when my reputation as a lawyer is at stake, I saw pinned to my pillow what can be nothing else than a message from the immortal being who watches over my life. How it arrived nobody knows. Baptiste assures me that no one has been to the house to-night,

much less to my room. It is an insoluble mystery. But the ring is there, as visible and real as it was upon that fatal night; and engraven upon it is the message she sends. Its meaning is unmistakable. My life is hers, and I have no right to risk it for a purely personal and selfish cause. Yet how can I now withdraw with honour? And to think that it was she who promised that, if I persevered, this wretched case would end in my happiness!

XI

December 8, 1788.—I have been too happy, these last three months, to feel the need of writing anything at all in my diary. I see that my last entry was on that horrid night when everything seemed to be going against me, and I had almost begun to doubt the friendship, or at least the power, of my lady of the fountain. I need not record here the fortunate conclusion of the whole affair, for I am sure I can never forget it. But I wish to write a word or two to-night, on the eve of what will probably be the most momentous day of my life. To-morrow my father and I are to return to the castle, in order to ask the hand of Bernard's sister. He has become, in the course of these few months, one of my dearest friends. How is it possible for me to doubt that these last events have been directed by some strange and mysterious power that protects me? Apart from the astonishing resemblance I noticed between the apparition near the fountain and my new friend's sister, there are many other reasons to justify me in my belief. If the answer we get to-morrow is as favourable as I have every reason to hope, my happiness will be assured. Though it was only yesterday that I met Félicie for the first time, for six months past my life has been in reality entirely devoted to her. She is the incarnation of my ideal, and I feel that she will be mine.

XII

January 17, 1789.—To-night I can add the concluding chapter to the events which, from time to time, I have noted in this diary, for to-day I can truly say that my happiness is at last complete. Next month we are to be married; and we are already the happiest couple in the world. We cannot tell at present whether we are to be rich or poor; but I am confident that as a lawyer I shall be able to earn enough money to assure us at least as much comfort as we have any right to expect. Bernard and Caroline are of course delighted; and our parents are already the closest friends. It would have been hard indeed to conceive a more happy conclusion. The troubles and misfortunes caused by this affair are almost forgotten, and the mystery which gave me so many sleepless nights, and which at one time all but drove me mad, has at last been cleared up. Félicie still reproaches herself with the part she played in it; but before long we shall have left the past behind us once and for all, and then there will be nothing to mar the happiness of the present. The storm which I fear we must expect in the political world, however violent it may be, will not be able to destroy the peace and harmony of our life at home.

Printed by R. & R. Clark, Limited, *Edinburgh.*